

II ème Partie

DESTINS DE L'EMPRISE

DANS L'OEUVRE

DE FREUD

La concordance GUTMANN donne 37 entrées au terme "**mastery**", classiquement traduit par "**emprise**", dans l'oeuvre de FREUD. Ces références couvrent les travaux des années 1899 à 1938.

Nous ne sommes pas germaniste et il ne nous est pas possible d'opérer un travail lexicographique à partir de la langue allemande et des termes "**Bemächtigungstrieb**" ou "**Bewältigungstrieb**". Au delà de cette question il est important de préciser que la langue anglaise traduit indifféremment ces deux termes par "**Instinct to master**" ou "**Instinct for mastery**" qui signifient aussi "**maîtrise**".

La concordance GUTMANN ne fournit qu'une première évaluation qu'il ne faut pas tenir pour acquise et certaine. Il est donc impératif de procéder à un type de classement qui dépasse la simple lecture lexicographique.

Ces observations étant faites nous remarquerons la constance de l'emploi des termes emprise ou maîtrise dans l'oeuvre de FREUD.

La concordance GUTMANN renvoie aux textes suivants :

- "A propos d'Auguste FOREL" (1899)
- "La correspondance avec FLIESS" (1893-1902)
- "Trois essais sur la théorie de la sexualité" (1905)
- "Les délires et les rêves dans la GRADIVA" (1906)
- "Un souvenir d'enfance de Léonard de VINCI" (1910)

- "Totem et tabou" (1913)
- "La disposition à la névrose obsessionnelle" (1913)
- "Observations sur l'amour de transfert" (1914)
- "Le Moïse de MICHEL ANGE" (1914)
- "Pulsions et destins des pulsions" (1915)
- "Introduction à la Psychanalyse" (1916-1917)
- "Au-delà du principe de plaisir" (1920)
- "Psychanalyse" (1922)
- "Le moi et le ça" (1923)
- "Lettre à Luis LOPEZ BALLESTRIO" (1923)
- "Le problème économique du masochisme" (1924)
- "Malaise dans la civilisation" (1929)
- "Pourquoi la guerre ?" (1932)
- "Nouvelles conférences d'introduction à la Psychanalyse" (1933)
- "L'analyse sans fin et l'analyse avec fin" (1937)
- "Abrégé de psychanalyse" (1938)

Toutes ces références ne sont pas équivalentes. Certaines mentionnent l'emprise au détour d'une phrase et d'autres interrogent plus systématiquement la notion. La lettre à Luis LOPEZ BALLESTRIO (1923), par exemple, n'évoque pas la question de l'emprise mais fait référence à la maîtrise de la langue dont fait preuve le

traducteur espagnol des textes de FREUD. D'autres textes encore, quoique ne faisant aucune référence directe à la notion d'emprise, doivent être considérés comme des étapes essentielles dans la compréhension du terme. C'est le cas, par exemple, des "Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique" (1911).

Si l'on s'en tient strictement à l'explicite "Bemächtigungstrieb" et à ses variantes seize apparitions du terme sont repérables dans toute l'oeuvre de FREUD (P.DENIS, 1992).

Il nous paraît par conséquent utile, non de procéder à une lecture chronologique de tous les textes référencés par la concordance GUTMANN, mais de proposer une articulation autour de quelques pôles.

La référence à l'emprise est prégnante autour de quatre grands axes :

- "Les trois essais sur la théorie sexuelle" (1905)

- "Pulsions et destins des pulsions" (1915)

- "Au-delà du principe de plaisir" (1920)

- "Le moi et le ça" (1923)

Cette position mérite un commentaire.

Les "Trois essais sur la théorie sexuelle" constituent une sorte de texte fondateur. Constamment repris en 1910, 1915, 1920 et 1924, ils ne sont pas remaniés dans leur totalité mais voient leur composition se modifier, certains paragraphes disparaître, d'autres s'ajouter et des notes en bas de pages intervenir au gré de l'évolution théorique. Cette constance, que les modifications ne font que souligner, est un premier argument pour leur conférer un rôle organisateur de la problématique de l'emprise dans l'oeuvre de FREUD.

A cet argument s'en ajoute un second. C'est en effet dans les "Trois essais" que les termes "appareil d'emprise" et "pulsion d'emprise" sont employés pour la première fois par FREUD en tant que tels. Nous aurons l'occasion de montrer, dans la troisième partie de ce travail, que cette appellation fait clairement apparaître des éléments déjà présents dans l'oeuvre depuis 1891-1892 mais de façon latente et "agie".

Ces deux arguments nous amènent à traiter les "Trois essais" comme **texte paradigmatique de la problématique de l'emprise dans l'oeuvre de FREUD.**

A cet effet nous adoptons une lecture qui tient compte des modifications apportées au gré des années. Nous sommes donc amené à distinguer précisément la version 1905 de la version 1915. Nous essayons de suivre le cheminement de FREUD qui, en l'espace de dix ans, présente deux théories plus ou moins explicites de l'emprise. Nous montrerons que ces théories sont relativement divergentes et que la seconde, exposée en 1915, vient masquer la première.

La première théorie ne se présente toutefois pas de façon explicite. Elle se dédouble d'ailleurs en deux tendances, ou deux positions, que nous chercherons à distinguer. Cette première théorie n'est pas complètement tombée en désuétude. Elle suit un chemin parallèle à travers des textes qui, sans faire explicitement référence à la question de l'emprise, n'en constituent pas moins des organisateurs essentiels.

Cette première théorie articule l'emprise avec la découverte de l'objet. Occultée plus tard par la référence à l'analyse (1913, 1915) elle est toutefois maintenue discrètement. Elle apparaît à nouveau explicitement en 1920 dans "Au-delà du principe de plaisir".

"Pulsions et destins des pulsions" (1915) précise les rapports de l'emprise avec l'analyse d'une part et le sadisme d'autre part. Entre ce texte et les "Trois essais" nous repérons une

différence qualitative. C'est en effet à partir de 1913 que FREUD modifie son point de vue sur l'emprise.

L'émergence de cette seconde théorie est repérable à partir de 1907 et 1908 dans les travaux relatifs à la névrose obsessionnelle. Elle s'organise autour de 1910-1913 dans "Le trouble psychogène de la vision" et "La disposition à la névrose obsessionnelle".

En même temps le courant de 1905 est repérable à travers des textes comme "Un souvenir d'enfance de Léonard de VINCI" (1910), "Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique" (1911) et "Totem et tabou" (1913). Nous serons donc amené à évoquer ces textes intermédiaires entre les conceptions de 1905 et les conceptions de 1915.

"Pulsions et destins des pulsions" se présente comme un texte central pour une autre raison. Non seulement FREUD propose une nouvelle conception de la pulsion d'emprise en lien avec le sadisme anal mais il fait travailler, de façon implicite, un autre point de vue. Nous verrons deux modèles cheminer côte à côte. Le premier fait référence à une "poussée à l'emprise", contemporaine du stade anal, et l'autre avance l'idée, dans la ligne de 1905, d'un courant sexuel partiel en exigence immédiate de l'objet. Ce courant, fermement connecté à l'objet, n'entre pas dans le processus qui ouvre sur le moi plaisir.

"Au delà du principe de plaisir" (1920) constitue le tournant de l'oeuvre. La spéculation sur la pulsion de mort entraîne un remaniement théorique en gestation depuis "Deuil et mélancolie" (1917). J.GUILLAUMIN (1989 b, 1990) a exploré les enjeux personnels, cliniques et théoriques de l'introduction de la pulsion de mort dans l'oeuvre de FREUD.

Nous développerons deux points de vue.

Le premier est relatif au jeu de la bobine et aux mouvements de l'enfant devant le miroir.

Nous essayerons de montrer comment l'appareil et la pulsion d'emprise sont impliqués dans le travail de subjectivation décrit.

Le second point de vue se réfère à la question du traumatisme. Cette perspective met en oeuvre l'hypothèse de la perte, sous jacente au "travail de l'emprise", et propose l'idée d'une correspondance entre le thème traité, le jeu de la bobine, et l'organisation même du texte. En ce sens le texte de 1920 constitue un approfondissement de "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" (1915) et de "Deuil et mélancolie" (1917).

"Le moi et le ça" (1923) constitue le quatrième pôle. Plusieurs raisons nous amènent à le retenir.

C'est d'abord un texte dans lequel FREUD remanie cliniquement et métapsychologiquement nombre de ses conceptions dans l'axe désormais fixé par l'introduction de la pulsion de mort. C'est un texte, ensuite, qui fait plusieurs fois référence à l'emprise. Ces références poursuivent les lignes des travaux antérieurs mais apportent des modifications importantes.

Pour la première fois, en effet, apparaît l'hypothèse d'une emprise exercée par le moi sur le complexe d'Oedipe en référence avec le surmoi-idéal du moi. De sorte que nous sommes conduit à considérer cette quatrième et dernière étape dans une perspective intrapsychique déjà envisagée en 1920. Tout se passe en effet comme si un certain travail s'était accompli qui éloigne l'emprise de sa fonction première et la rend désormais utile du dedans de l'appareil psychique.

Ce texte n'épuise cependant pas la question de l'emprise. D'autres positions de FREUD à son égard sont repérables dans "Le problème économique du masochisme" (1924) à travers l'image des deux grands courants pulsionnels qui se rencontrent à l'intérieur des être vivants. "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926) reprend la question du cramponnement présente

dès 1905 et la met en travail dans le cadre de la problématique de la perte.

Il ne nous semble pas noter de modification sensible dans la question de l'emprise dans la suite des travaux de FREUD. Tout se passe comme FREUD se désintéressait de la question. Il fait, depuis 1920, entrer l'emprise dans le cadre général de la pulsion de mort et son point de vue ne varie pas après 1926. Nous serons malgré tout amené à évoquer des travaux postérieurs à cette date, en particulier "Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse" (1933) et "L'abrégé" (1938).

Nous remarquerons pour finir qu'en deça de 1905 la question de l'emprise apparaît en négatif, non exprimée comme telle, à travers la problématique de la **contrainte thérapeutique**. Elle est, en d'autres termes, **consubstancielle à la pratique de l'hypnose**. C'est en 1895 dans "L'esquisse pour une psychologie scientifique" que la question se problématise sous la forme d'un "domptage". Nous réservons cette étude pour la troisième partie de notre travail.

Notre thèse se développe à partir des trois éléments suivants :

- l'oeuvre de FREUD recèle implicitement la perspective d'un **travail de l'emprise**. Nous essayerons de montrer que l'emprise n'est pas assignée à une stricte signification pathologique et qu'elle dépasse largement la mise en oeuvre de l'érotisme anal. **L'emprise est au coeur de tout travail psychique.**

- le travail d'emprise se développe en deux temps. L'emprise transformatrice assure les conditions de l'expérience de satisfaction. L'emprise introjective fonde les autoérotismes et protège le sujet du retour de l'expérience de détresse originaire. En contribuant à forger le monde interne elle se présente comme un **entrepreneur psychique.**

- l'emprise n'est pas un représentant de la pulsion de mort. Elle est un écho du "big-bang"

psychique et, à ce titre, rend compte des traces de satisfaction originelles. Elle n'est que le moyen d'Eros, sa mise en oeuvre ou son outil.

Chapitre IV

EMPRISE NON SEXUELLE

ET EMPRISE SEXUELLE

Dans les "Trois essais sur la théorie sexuelle" FREUD introduit un double concept. Celui d'appareil d'emprise d'abord puis celui de pulsion d'emprise. Nous nous proposons d'indiquer dans quel contexte ces concepts prennent naissance sous la plume de FREUD.

I) L'appareil d'emprise

FREUD introduit l'idée d'appareil d'emprise dans le chapitre consacré aux aberrations sexuelles et au coeur du paragraphe qui traite du sadisme et du masochisme. Ce paragraphe, la traduction de 1987 le montre clairement, a fait l'objet de remaniements successifs (1915, 1920, 1924). Ces différents remaniements laissent intacte l'idée d'un appareil d'emprise telle qu'elle est énoncée en 1905.

La dénomination d'appareil mérite d'emblée un commentaire. Le terme allemand "apparat" a le même sens que le français "appareil". Il entre dans la racine du terme "apparatus" qui signifie "appareillage", mécanisme ou équipement spécifique.

L'emploi du terme "appareil" évoque immédiatement chez FREUD la notion d'appareil psychique. Dans son livre sur les aphasies (1891) le système nerveux est décrit comme un appareil hautement organisé qui, à l'état normal, intègre des modes de réactions antérieurs à son développement fonctionnel. En même temps apparaît le concept "d'appareil de langage" qui repose sur un schéma neurologique. La propriété essentielle de l'appareil de langage est d'établir des associations, des connexions et des liaisons.

L'appareil d'emprise, nous l'avons noté précédemment, peut également être considéré à partir de son substrat neurologique.

La notion d'appareil langagier ou d'appareil psychique est connectée chez FREUD à l'idée de travail. L'étymologie française du terme appareil propose d'ailleurs, avec le mot appareillage, le sens d'une préparation à une entreprise ou à un voyage.

Le maintien de ce terme par FREUD tout au long des remaniements substantiels qu'il fait subir aux "Trois essais" n'est donc pas sans intérêt.

Dans le chapitre VII de "L'interprétation des rêves" (1900), FREUD décrit le fonctionnement de l'appareil psychique. Il propose un premier mode fonctionnel dans lequel l'arc réflexe neurophysiologique organise le schéma général. L'excitation du neurone périphérique par un stimulus quelconque est transmise vers le neurone effecteur qui déclenche la contraction musculaire.

Dans ce modèle, FREUD suppose que l'appareil psychique tend à se débarrasser autant que possible des quantités d'excitations qui l'assaillent. L'appareil réagit identiquement quelle que soit l'origine de l'excitation, interne ou externe. Mais si la décharge motrice peut modifier l'environnement de telle façon que l'excitation cesse, elle est sans effet sur le

besoin interne. Dans ce cas on retrouve l'analyse déjà avancée dans "L'esquisse" (1895) qui rend nécessaire l'intervention d'une personne "secourable" et "bien au courant".

L'appareil psychique est un **appareil de travail**. Dans son fonctionnement primaire il opère selon le principe de constance. Mais ce travail produit une transformation : discrimination de la source de l'excitation, interne ou externe, et mise en oeuvre des processus secondaires que FREUD définit de façon condensée ("L'interprétation des rêves", Trad. Franç 1967, p. 482) :

"La pensée n'est que le substitut d'un désir hallucinatoire".

L'emploi du mot **appareil, nerveux, langagier ou psychique**, qualifie chez FREUD un ensemble fonctionnel chargé d'une certaine tâche, arrimé à certains objectifs et considéré comme condition de possibilité d'un processus de transformation.

Dans "Les trois essais" la notion d'**appareil d'emprise** est amenée en connexion directe avec le cannibalisme (p. 71, Trad. franç. 1987) :

"D'après quelques auteurs, cette agression qui s'ajoute en se mêlant à la pulsion sexuelle est en fait un reste d'appétits cannibaliques, autrement dit une contribution de l'appareil d'emprise, lequel sert à la satisfaction de l'autre grand besoin, plus ancien du point de vue ontogénétique".

Une note en bas de page, rédigée en 1915, renvoie à un chapitre ultérieur, lui aussi daté de 1915, qui concerne les phases prégénitales de la vie sexuelle.

Cette citation ouvre plusieurs champs problématiques.

FREUD introduit d'abord l'idée d'une fusion, d'un mélange entre les pulsions, qui

semble constituer une ébauche de la notion d'intrication pulsionnelle que "Le moi et le ça" (1923) et "Le problème économique de masochisme" (1924) développeront largement.

Le concept d'appareil d'emprise est directement connecté avec l'idée d'appétits cannibaliques et vient faire "avant coup" aux recherches de I.HERMANN (1972) sur le cramponnement, de R.SPITZ (1968) sur la cavité primitive et de J.BOWLBY (1978) sur les conduites d'attachement.

FREUD ne décrit pas cet appareil d'emprise et nous nous trouvons dans l'obligation d'avancer une hypothèse qui tienne compte du contexte large et étroit dans lequel ce terme est proposé.

Si l'on élargit le point de vue en se limitant, comme nous avons envisagé de le faire, à l'édition de 1905, on note les éléments suivants.

Le concept d'appareil d'emprise apparaît dans le premier chapitre du livre. Aucune autre allusion directe à cet appareil ou à la pulsion d'emprise n'est présente dans le premier chapitre de l'édition de 1905 et dans les éditions suivantes. Le concept de pulsion d'emprise apparaît plus tard, toujours en 1905, dans la partie consacrée à la sexualité infantile. Nous y viendrons plus loin.

Le paragraphe dans lequel le terme "appareil" est utilisé traite de la fixation du but sexuel préliminaire. FREUD énonce successivement le "toucher" et le "regarder". Il précise (p. 66) que la vue, en dernière instance, dérive du toucher. Il introduit alors l'idée de plaisir scopique actif et passif.

Dans le paragraphe précisément consacré au sadisme et au masochisme FREUD évoque l'idée suivante (p. 69) :

"La sexualité de la plupart des hommes comporte une adjonction d'agression, de penchant

à forcer les choses, dont la signification biologique pourrait résider dans la nécessité de surmonter la résistance de l'objet sexuel autrement qu'en lui faisant la cour".

Notons rapidement une première indication de la valeur fonctionnelle de l'emprise : elle intervient en tant qu'auxiliaire de la satisfaction sur le modèle d'une voie "courte".

FREUD développe alors, toujours en 1905 -les paragraphes intermédiaires seront rajoutés en 1915-, le thème de la cruauté mêlée à la pulsion sexuelle et introduit à ce moment le terme d'appareil d'emprise.

Il aborde ensuite rapidement le thème de la douleur qui (p. 71) "contient en soi une possibilité de plaisir". Il clôt la question en notant qu'aucune explication de cette perversion (le masochisme) n'a été donnée et que vraisemblablement plusieurs tendances psychiques s'unissent pour produire un seul effet.

FREUD semble buter sur deux énigmes : énigme du masochisme et énigme de la douleur. Les deux interfèrent tout au long de l'oeuvre, en amont comme en aval de 1905 (J.GUILLAUMIN, 1989 b).

Une ligne associative précédant l'introduction du concept d'appareil d'emprise est-elle repérable ?

La pensée de FREUD semble cheminer approximativement le long de l'axe suivant : toucher, voir, plaisir scopique, sadisme, masochisme, cruauté, cannibalisme, appareil d'emprise, douleur.

Nous proposons de schématiser la démonstration autour de l'axe : toucher, voir, dévorer, souffrir.

Nous avançons l'hypothèse suivante :

La notion d'appareil d'emprise rassemble en une organisation fonctionnelle les trois données

directement évoquées par FREUD, le "toucher", le "voir" et le "dévorer". De plus le terme d'appareil d'emprise est connecté avec la douleur et son caractère énigmatique. Cette connexion se retrouve régulièrement tout au long de l'oeuvre et nous avançons l'idée qu'emprise et douleur ont, d'une façon que nous aurons à interroger, partie liée.

En d'autres termes l'appareil d'emprise désignerait l'ensemble main-yeux-bouche de l'enfant en train de têter.

Nous retenons ces trois pôles sensoriels en excluant l'ouïe pour les raisons suivantes.

L'ouïe est avant tout un organe réceptif. Il n'est en effet pas possible au petit enfant de ne pas recevoir de stimuli sonores en provenance de son environnement. Par contre, la main, les yeux et la bouche sont susceptibles d'occuper d'emblée une double position passive et active. L'objet peut être saisi par l'un ou l'autre, ou l'ensemble, de ces trois pôles sensoriels dans le cadre d'une vectorisation motrice (P.MARTY et M.FAIN, 1955). Dans cette perspective la main renvoie implicitement à la peau comme organe sensoriel susceptible de réflexivité (D.ANZIEU, 1984, 1985).

FREUD (1923) évoque par ailleurs l'origine acoustique du surmoi. Cette instance à laquelle le moi ne peut pas échapper, reprend, en un mouvement introjectif, la position sensoriellement passive du début. Le moi est soumis au surmoi, qu'il érotise cette soumission ou la perçoit comme intrusive ou aliénante. Nous verrons toutefois que l'emprise joue un rôle dans le jeu des instances tel que FREUD le propose dans "Le moi et le ça".

L'expression "un reste d'appétits cannibaliques" n'est pas sans faire écho avec ce qui sera élaboré quelques années plus tard dans "Totem et tabou" (1913) que nous aborderons plus loin. Le mythe de la horde primitive et le meurtre originaire, se développent en effet sur fond d'emprise. Emprise exercée par le père sur

les femmes et les fils et emprise retournée, des fils vers le père, lorsque ces derniers se saisissent de lui et le tuent. De ce point de vue l'histoire ne peut advenir que parce que, à l'origine, une emprise a été exercée qui marquait l'arrêt, le domptage d'une toute puissance pulsionnelle. Le meurtre originaire constitue l'action qui est au commencement de tout, commémorée ensuite par le repas totémique.

Retenons pour l'instant que l'expression "reste d'appétit cannibaliques" peut être comprise comme **trace ou reste des conditions de rencontre avec l'objet primaire**, conditions qui qualifient également sa **perte** (FREUD connecte en 1905 autoérotisme et perte de l'objet primaire, nous y reviendrons).

A la fin de la phrase qui introduit l'idée d'appareil d'emprise, FREUD évoque "l'autre grand besoin plus ancien du point de vue ontogénétique".

Le contexte immédiat permet de préciser de quel autre grand besoin il est question. FREUD évoque le besoin de maîtrise de l'environnement (il reprend cette idée en 1915 dans "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert"), et d'emprise sur le monde qui favorisent les conditions de la satisfaction pulsionnelle. Nous croisons à ce niveau les conceptions de J.BERGERET (1984) sur la violence fondamentale et de P.DENIS (1991, 1992) sur la double vectorisation pulsionnelle. Notons également que cette conception fait "avant-coup" avec les "stratégies de l'animisme" développées par FREUD dans "Totem et tabou" (1913).

Cette remarque donne une base de discussion à l'égard des critiques émises par J.BOWLBY qui dénonce l'absence d'alternative dans l'oeuvre de FREUD.

La connexion finale, dans ce paragraphe, avec le thème de la douleur semble ouvrir une problématique assez large.

Il est possible de déceler, dans ce rapprochement de différents thèmes (sadisme, masochisme, emprise, douleur) l'esquisse d'une théorie des origines. C'est un des points de l'oeuvre de FREUD qui étaye l'hypothèse d'un couple dialectique emprise-perte : douleur de la perte, douleur initiale fondatrice du sujet. Nous verrons ce thème ressurgir explicitement vingt ans plus tard, dans "Le problème économique du masochisme" autour des mêmes facteurs : sadisme, masochisme, emprise, douleur.

II) Pulsion d'emprise

Dans la suite du texte, toujours en 1905, FREUD introduit le terme de **pulsion d'emprise** à propos de la sexualité infantile et particulièrement de l'activité masturbatoire du garçon.

Comme pour le terme d'appareil d'emprise nous allons procéder à une analyse large puis étroite du contexte dans lequel l'expression **pulsion d'emprise** apparaît dans "Les trois essais".

Cette notion intervient deux fois dans la deuxième partie des "Trois essais". Nous verrons plus loin si les termes "pulsion d'emprise", "pulsion de cruauté", "pulsion scopique" "pulsion-scopique-et-de-cruauté", plusieurs fois employés, sont équivalents ou s'il est possible de considérer que l'expression "pulsion d'emprise" les contient tous potentiellement.

Les paragraphes deux et trois de la deuxième partie des "Trois essais" traitent respectivement des manifestations de la sexualité infantile et du but sexuel de la sexualité infantile.

Dans le premier paragraphe FREUD prend l'exemple du suçotement qui s'accompagne de

l'apparition d'une **pulsion d'agrippement**. Cette pulsion consiste (p. 102-103) :

"En un tiraillement rythmique simultané du lobe de l'oreille qui peut s'emparer, dans le même but, d'une partie d'une autre personne".

La pulsion d'agrippement n'apparaît pas ailleurs dans le texte. Elle se range, dans notre conception, comme **doublon de la pulsion d'emprise** et va dans le sens de l'hypothèse globale concernant l'appareil d'emprise. Le suçotement et l'agrippement sont explicitement désignés par FREUD comme des **manifestations autoérotiques**, c'est à dire centrées sur le plaisir que l'enfant aspire désormais à renouveler.

La pulsion d'agrippement, comme le suçotement, vise les retrouvailles avec le plaisir obtenu par l'intermédiaire de l'objet. Dans la troisième partie des "Trois essais", FREUD précise les conditions d'apparition des autoérotismes (p. 164-165) :

"Quand la toute première satisfaction sexuelle était encore liée à l'ingestion d'aliments, la pulsion sexuelle avait, dans le sein maternel, un objet sexuel à l'extérieur du corps propre. Elle ne le perdit que plus tard, peut-être précisément à l'époque où il devint possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction".

Cette remarque étaye l'hypothèse d'un lien entre pulsion d'emprise et perte de l'objet maternel. C'est au moment où l'enfant se forge une représentation globale de l'objet qu'il le perd.

Les autoérotismes, suçotement et agrippement, sont donc situés par rapport à cette perte. Il faut toutefois distinguer à ce niveau entre des **autoérotismes primaires** qui n'ont d'autre fin que la décharge et des **autoérotismes secondaires** contemporains d'un processus d'intériorisation de l'objet (C. et

S. BOTELLA, 1982). Nous reviendrons sur cette question dans la partie suivante. La "transformation" des autoérotismes primaires en autoérotismes secondaires dépend en effet de ce que nous désignons comme emprise transformatrice et emprise introjective.

L'idée de cramponnement disparaît dans la suite des travaux de FREUD pour ressurgir dans les "Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique" (1911), "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926) à propos du moi et, précisément, de la question de la perte et enfin dans "L'abrégé" (1938), lorsqu'il brosse le portrait d'un moi accablé et saisi d'angoisse.

Tout se passe comme si la pulsion d'emprise prenait naissance dans le mouvement de **perte douloureuse** qui accompagne doublement la naissance des autoérotismes secondaires et de l'altérité. C'est un des points qui permet de travailler la question de l'emprise à partir de l'idée d'une "auto-emprise" nécessaire. Nous aborderons cette question dans l'analyse de "Pulsions et destins des pulsions" (1915).

Dans la suite du texte FREUD aborde le but sexuel infantile (p. 109) :

"L'état de besoin exigeant la répétition de la satisfaction se révèle de deux façons : par un sentiment régulier de tension, qui a plutôt un caractère de déplaisir, et par une sensation de démangeaison ou de stimulation d'origine centrale et projetée dans la zone érogène périphérique. On peut donc également formuler le but sexuel de la manière suivante : il s'agirait de substituer à la sensation de stimulation projetée sur la zone érogène une stimulation externe qui suspende la sensation de stimulation en provoquant la sensation de la satisfaction".

FREUD précise que cette stimulation externe est une **manipulation** analogue à la succion.

Quelques lignes plus loin, au début du paragraphe sur les manifestations sexuelles masturbatoires, il ajoute que pour les zones

différentes de la bouche où la succion est prévalente, d'autres actions musculaires doivent intervenir.

Notre lecture de ces lignes privilégie l'idée du "sentiment régulier de tension qui a plutôt un caractère de déplaisir". Nous interprétons ce sentiment comme **sensation confuse d'un manque**, d'un objet manquant ou perdu, comme l'appréhension vague que quelque chose doit se produire pour faire cesser l'état de déplaisir. Cela doit se produire au dehors, ou peut-être dans la zone limite, ou zone érogène, qui fait tampon entre le dedans et le dehors. La succion ou l'action musculaire spécifique sont des formes substitutives de l'objet maternel. Elles constituent des "hallucinations motrices" (Totem et tabou, 1913) qui permettent l'hallucination de la satisfaction. La succion reproduit la têtée et l'agrippement répète le cramponnement au corps de la mère.

En d'autres termes, la pulsion d'emprise (d'agrippement, de cruauté, de puissance ?) se manifesterait en tant que telle une fois que l'objet maternel est représenté globalement c'est à dire perdu. Chaque zone érogène serait à même de combler au moins **partiellement** cette "incomplétude" dans sa dimension propre.

FREUD introduit le terme de pulsion d'emprise dans le paragraphe consacré aux manifestations sexuelles masturbatoires. Il mentionne d'abord la zone anale et avance un certain nombre de considérations sur les troubles intestinaux. Il ne fait aucune référence à l'emprise. Cette connexion apparaîtra par contre de façon prévalente dans les éditions ultérieures (1915) une fois que le stade sadique anal aura pris place dans le développement libidinal.

Le terme "pulsion d'emprise" est introduit à propos de l'activité des zones génitales (p. 114) :

"L'action qui supprime le stimulus et

déclenche la satisfaction consiste en un frottement, à l'aide de la main ou bien en une compression, certainement pré-déterminée de façon réflexe, exercée avec la main ou en serrant les cuisses. Ce dernier procédé est de loin le plus fréquemment utilisé chez la fille. Chez le garçon, la préférence accordée à la main est déjà l'indice de l'importante contribution que la pulsion d'emprise apportera plus tard à l'activité sexuelle masculine".

Chez le garçon et chez la fille la masturbation implique une complémentarité de l'objet manquant. FREUD semble toutefois attribuer un rôle à la pulsion d'emprise dans le seul cas du garçon. Mais l'activité masturbatoire de la fille par resserrement des cuisses évoque également l'idée d'emprise (B.GRUNBERGER, 1975). La dimension de capture (manuelle et musculaire) caractérise l'activité masturbatoire autant que la dimension de frottement ou de resserrement.

Cette activité articule une double position active et passive. En lui assurant la maîtrise de l'acte l'opération autoérotique masturbatoire ramène sur le corps propre ce qui, au départ, est séparé de lui (F.GANTHERET, 1981).

Dans ce passage, FREUD ne connecte pas directement pulsion d'emprise avec cruauté ou puissance. Il semble plutôt, même si le texte ne l'autorise pas explicitement, envisager l'emprise dans la contribution qu'elle apporte à la satisfaction autoérotique.

De cette lecture concernant l'apparition des termes "appareil d'emprise" et "pulsion d'emprise", nous retenons les éléments suivants.

- L'introduction de la notion d'appareil est connectée avec le toucher, la vue, le cannibalisme et l'énigme de la douleur.

- La pulsion d'emprise est amenée dans le cadre d'une réflexion sur l'autoérotisme. La succion et l'agrippement constituent des

substituts de l'objet maternel.

- Ces autoérotismes sont relatifs à la représentation globale de l'objet contemporaine de sa perte.

- L'emprise n'est pas connectée avec l'analité.

Nous avançons l'hypothèse d'une première conception de l'emprise indépendante de l'analité et organisée autour de la reconnaissance de l'extériorité de l'objet. Elle est inextricablement liée à la douleur de la perte. Cette douleur doit nécessairement être pare-excitée par les investissements maternels.

L'emprise est, dans ce cadre et à ces conditions, en position de contribuer à la satisfaction autoérotique. Elle pallie un manque et vient répondre activement, par l'action musculaire, à l'obscur sensation d'une perte. L'emprise contribue à la satisfaction qui met un terme à la sensation de déplaisir. Elle opère enfin une confusion entre source pulsionnelle et objet de la satisfaction (F.GANTHERET, 1981).

III) Tentative de définition

Les différents termes utilisés par FREUD à plusieurs reprises (cruauté, voir, agression) peuvent-ils être considérés comme équivalents de l'emprise ? Doit-on plutôt avancer l'idée que la pulsion d'emprise les contient potentiellement tous ?

Quelques lignes avant l'introduction du terme "appareil d'emprise", FREUD constate l'adjonction d'agression, de penchant à forcer l'objet, dont le but est de surmonter la résistance de l'objet sexuel.

Cette agression est placée au **service de la satisfaction sexuelle**. Elle sert à "cadrer" l'objet sexuel de façon à assurer, par une voie directe, la décharge pulsionnelle. Le sadisme correspond au détachement secondaire de la composante "agressive" de la pulsion sexuelle, composante devenue autonome et placée en position principale.

Par la suite FREUD utilise le terme de cruauté (p. 70) puis celui d'agression (p. 71). Cette cruauté et cette agression sont associées avec les "restes d'appétits cannibaliques". Quelques années plus tard FREUD retrouve la question du cannibalisme dans un cadre différent. Elle est connectée aux "stratégies de l'animisme" (Totem et tabou, 1913). Nous y reviendrons.

Un peu plus loin (p.81) FREUD introduit la notion de **pulsions partielles**. Ces pulsions apparaissent le plus souvent sous forme de couples d'opposés : la pulsion de plaisir scopique et de l'exhibition ou la pulsion de cruauté dans ses formes actives et passives. FREUD suppose que la liaison de cette dernière pulsion avec la libido est à la base de la transformation de l'amour en haine.

Le paragraphe consacré aux pulsions partielles et aux zones érogènes est largement remanié en 1915. Si l'on s'en tient, comme nous le faisons actuellement, à la lecture de 1905 on note les éléments suivants (p. 83) :

"A côté d'une "pulsion" qui n'est pas sexuelle en soi, mais procède de sources motrices d'impulsion, on distingue dans les pulsions partielles la contribution d'un organe qui reçoit les stimuli (peau, muqueuses, organes des sens). Ce dernier doit être désigné comme zone érogène".

Cette remarque fait avant-coup à celle qui clôt le chapitre (p. 85) :

"Dans le plaisir de regarder et de

s'exhiber, l'oeil correspond à une zone érogène, tandis que dans le cas de composantes de la pulsion sexuelle comme la douleur et la cruauté; c'est la peau qui tient ce rôle".

Il semble qu'à ce moment de sa réflexion FREUD assigne à la pulsion non sexuelle (emprise, cruauté, agression) comme à la douleur, les fonctions de composantes. Mais le travail de fusion de cette pulsion non sexuelle partielle avec la pulsion sexuelle a pour résultat, ou pour effet, de favoriser la création de **nouvelles zones érogènes**.

Tout se passe comme si la fonction support remplie par la pulsion partielle fournissait un but autre (intermédiaire ou définitif) à la pulsion sexuelle. On peut évoquer ici l'idée d'un **co-étayage d'emblée opérant à partir de l'appareil d'emprise** qui formerait un espace ou une zone de commutation entre monde interne et monde externe. Cette hypothèse constitue un premier facteur qui souligne la double vectorisation de l'emprise au dedans et au dehors et qui va dans le sens de ce que nous désignons comme emprise transformatrice et emprise introjective.

FREUD répète l'appartenance de la pulsion de "regarder et se montrer" et de la pulsion de cruauté à la catégorie des pulsions partielles non sexuelles qui (p. 119, nous soulignons) :

"n'entrent en relation intime avec la vie sexuelle que plus tard mais se font déjà sentir au cours de l'enfance en tant que **tendances autonomes d'abord distinctes de l'activité sexuelle érogène**".

Ces composantes, quelle que soit la prépondérance des zones érogènes, prennent dès le début d'autres personnes comme objet.

Deux courants sont présents. L'un trouve une satisfaction sur place, dans le corps propre, par la voie de l'étayage et des autoérotismes. L'autre courant est d'emblée vectorisé en direction de l'objet et ne se

satisfait pas par autoérotisme. Nous verrons les deux courants apparaître en 1915 dans "Pulsions et destins des pulsions" et en 1916-1917 dans "L'introduction à la psychanalyse".

En 1905 l'ambiguïté semble totale : la pulsion d'emprise relève à la fois d'un courant non sexuel ("l'autre grand besoin"), rattaché à l'auto-conservation, et d'un courant sexuel partiel d'emblée vectorisé en direction de l'objet.

Dans le paragraphe suivant, profondément remanié en 1915 lorsque FREUD couple emprise et analité, il adopte un point de vue encore plus complexe. Nous citons l'intégralité du texte de 1905 non repris dans les éditions ultérieures (p. 119) :

"C'est dans une indépendance encore plus grande à l'égard du reste de l'activité sexuelle, liée aux zones érogènes, que se développe chez l'enfant la composante cruelle de la pulsion sexuelle. Le caractère infantile est en général facilement porté à la cruauté car l'obstacle qui arrête la pulsion d'emprise devant la douleur de l'autre, la capacité de compatir, se forme relativement tard".

La pulsion d'emprise est citée ici pour la dernière fois dans l'édition de 1905.

Ce premier mouvement confirme l'existence de sources pulsionnelles clairement distinctes. Notons, une fois de plus, la connexion entre emprise et douleur déjà repérée à propos du concept d'appareil d'emprise.

FREUD poursuit (nous soulignons) :

"L'analyse psychologique de cette pulsion n'a, comme on sait, pas encore abouti. Nous sommes en droit de supposer que les motions cruelles dérivent de sources qui sont à proprement parler indépendantes de la sexualité mais qu'elles sont susceptibles par anastomose d'entrer précocement en liaison avec celle-ci en un point proche de leur origine respective.

L'observation nous apprend qu'il y a des interférences entre le développement sexuel et le développement de la pulsion "scopique et de cruauté" qui restreignent à nouveau l'indépendance des deux pulsions".

Ce dernier paragraphe nuance quelque peu la position précédente. Cette oscillation pose la question de l'origine de la pulsion d'emprise et ouvre sur la problématique du détachement et du lien à l'égard de l'objet primaire.

L'anastomose (du grec *anastomôsis*, embouchure) désigne en effet une communication entre deux structures anatomiques de natures semblables qui forment alors un réseau où une structure réticulaire.

En d'autres termes, pulsions partielles (d'emprise, de voir et de cruauté) et pulsions sexuelles se trouvent en communication étroite les unes avec les autres presque dès l'origine. cette communication opère sur les zones doublement vectorisées en appareil d'emprise et zones érogènes. Nous situons cette origine dans les premiers échanges avec l'environnement. L'objet visé par les pulsions partielles qui échappent à l'autoérotisme, l'objet visé par la cruauté et l'exhibition est le premier autre, la première personne avec qui l'enfant est en contact : la mère.

Nous proposons de résumer rapidement le mouvement de la pensée de FREUD dans ce texte.

- Pulsion sexuelle et pulsion de cruauté (d'emprise) ont des sources séparées ;
- Elles peuvent toutefois s'unir ;
- Cette union se situe en un point proche de leur origine (anastomose). Il y a interférence entre les deux.
- La pulsion de cruauté devient pulsion "scopique et de cruauté".

Un peu plus loin FREUD considère l'activité

musculaire comme une source de l'excitation sexuelle (p. 136) :

"On pourrait reconnaître une des racines de la pulsion sadique dans le fait que l'excitation sexuelle est favorisée par l'activité musculaire".

En ce sens l'exercice de l'emprise est d'emblée sexualisé.

On repère par conséquent deux définitions de la pulsion d'emprise en 1905. L'une la désigne indépendamment du courant sexuel auquel elle ne se fonde que tardivement. Cette perspective s'accorde avec l'hypothèse d'une pulsion d'emprise héritière de l'agrippement ou du cramponnement instinctifs. L'autre la considère d'emblée comme une activité sexualisée sous l'égide de la coexcitation.

Nous allons essayer de reprendre les différentes connexions repérées autour des concepts de pulsion et d'appareil d'emprise à l'aide d'un schéma.

.../...

Toucher -----> Voir }
 } Appareil d'emprise
 Cannibalisme } }

Douleur

Pulsion { de cruauté }
 { scopique et de cruauté } emprise
 { agression }
 { agrippement/suçotement }
 I
 I
 I
 Autoérotisme -----> { Perte
 { Représentation

{ Différentes-> Pulsion partielle
 { visant l'objet
 { unie secondairement
 { ou tardivement au
Sources{ sexuel
 {
 { anastomose
 {
 { Proches -----> Pulsion sexuelle
 { d'emprise
 { (Musculature)

La pensée de FREUD, en 1905, semble ouvrir la problématique de l'emprise sur deux lignes conjointes.

Dans une première conception l'emprise est une pulsion indépendante secondairement ou tardivement unie au sexuel. Nous la nommons **pulsion d'emprise secondairement sexualisée.**

Cette appellation insiste sur l'idée de sources indépendantes.

La seconde ligne désigne une origine proche en lien avec la coexcitation. Nous proposons de la nommer **pulsion sexuelle d'emprise**.

La première conception, pulsion d'emprise secondairement sexualisée, met l'accent sur l'origine différente (pulsion partielle, auto-conservation) et sur l'union secondaire des deux courants. La pulsion d'emprise secondairement sexualisée équivaut au sadisme. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

La seconde conception, pulsion sexuelle d'emprise, met l'accent sur l'origine proche et le caractère potentiellement source sexuelle du corps tout entier. En ce sens l'appareil d'emprise constituerait un ensemble de voies spécifiques en vue de la décharge appropriée en direction de l'objet et des autoérotismes.

La masturbation tient lieu, dans ce cadre, de **prototype de la pulsion sexuelle d'emprise**. Elle met l'accent sur la double vectorisation en jeu : toucher, être touché ; saisir, être saisi, qui se ramène en dernière instance au couple activité-passivité.

L'écart entre les deux conceptions est infime. Le couple tensionnel qui apparaît en 1905 autour de la question de l'emprise désigne un point de fuite théorique. L'une ou l'autre des conceptions renvoie à la question de l'origine. Si l'on interroge l'appareil d'emprise on rencontre une connexion avec l'objet primaire et la douleur. Dans tous les cas c'est l'origine de tout mouvement pulsionnel qui est visée.

En d'autres termes la question de l'emprise est articulée à la naissance de l'altérité et du pulsionnel.

D'un côté l'emprise est connectée à l'agression et la pulsion de cruauté devient "pulsion scopique et de cruauté". D'un autre

côté, par la voie de l'agrippement et du suçotement, l'emprise concourt à la constitution des autoérotismes. Dans tous les cas elle est référée à l'énigme de la douleur. Tout se passe comme si l'emprise était présente **de deux côtés à la fois** : en direction de l'objet, en tant que pulsion partielle arrimée à cet objet et en direction des autoérotismes, qu'elle semble contribuer à constituer ou à renforcer par la voie de l'appareil d'emprise.

La pulsion d'emprise est le nom générique pour une série de pulsions partielles désignées en 1905 sous différentes formes : pulsion de voir, pulsion de savoir, pulsion de cruauté, pulsion "de voir et de cruauté". Toutes ces pulsions sont d'emblée arrimées à l'objet.

De plus, en 1905, emprise et analité sont conçues indépendamment l'une de l'autre. Cette connexion n'apparaît qu'à partir de 1913 et dans les ajouts de 1915 aux "Trois essais".

La lecture séparée de ces ajouts datés de 1915 donne l'impression d'un saut qualitatif. On se demande en effet pourquoi l'emprise se trouve soudainement connectée à l'analité alors que quelques pages plus haut elle était conçue en relation avec le cannibalisme et les autoérotismes.

Le passage qui met cette modification en évidence est tiré du chapitre VI de la deuxième partie des "Trois essais", consacré aux phases de développement sexuel et rédigé en 1915 (p. 128-129, souligné par FREUD) :

"Une première organisation sexuelle prégénitale (...) est l'organisation *orale* ou, si l'on veut, *cannibalique*. Ici, l'activité sexuelle n'est pas encore séparée de l'ingestion d'aliments, il n'y a pas encore, dans ce cadre, différenciation de courants opposés (...) Le but sexuel réside dans l'incorporation de l'objet, prototype de ce qui jouera plus tard en tant qu'*identification* un rôle psychique si important. Le suçotement, dans lequel l'activité sexuelle, détachée de l'activité alimentaire, a

abandonné l'objet étranger pour un autre objet appartenant au corps propre, peut être considéré comme un reste de cette phase fictive d'organisation qui nous est imposée par la pathologie".

Dans ce paragraphe la pulsion d'agrippement liée au suçotement et la notion d'appareil d'emprise, connectés à l'oralité, disparaissent. La pulsion d'emprise dont FREUD cherchait le point d'origine en 1905 est désormais placée dans le cadre de l'étape suivante, la deuxième phase d'organisation prégénitale (p. 129, souligné par FREUD) :

"Ici (dans l'organisation sadique anale) l'opposition entre deux pôles qui se retrouve partout dans la vie sexuelle est déjà développée ; cependant ils ne méritent pas encore les noms de *masculin* et de *féminin*, mais doivent être désignés comme *actif* et *passif*. L'activité est entraînée par la pulsion d'emprise par l'intermédiaire de la musculature corporelle ; c'est avant tout la muqueuse érogène intestinale qui fait figure d'organe à but sexuel passif ; il y a des objets pour les deux tendances mais ce ne sont pas les mêmes".

Deux questions se posent à la lecture de ces paragraphes.

Quel sens donner à une opposition entre les pôles actif et passif qui ne portent pas sur les mêmes registres ? Comment opposer l'actif fonctionnel externe au passif voluptueux interne (F.GANTHERET, 1981) ?

Quel est l'objet de l'activité (entraînée par la pulsion d'emprise) sachant que c'est "avant tout" la muqueuse érogène anale qui fait figure d'organe à but sexuel passif ?

Il faut provisoirement laisser ces deux questions de côté afin de nous demander ce qui peut éclairer le changement intervenu entre 1905 et 1915.

IV- Les textes intermédiaires de la période 1905-1915

Nous retiendrons quatre points de repère. Ces facteurs semblent de prime abord hétérogènes mais nous supposons leur unité profonde. Nous développerons successivement :

- le couple pulsion d'auto-conservation (pulsions du moi) et pulsions sexuelles dont la nature se précise autour de 1910 avec "Le trouble psychogène de la vision". Mais nous ferons dialectiquement jouer ce texte avec un autre, "Les deux principes du cours des événements psychiques" daté de 1911.

- l'interrogation freudienne sur Léonard de VINCI (1910). Cet ouvrage traite spécifiquement de la pulsion d'investigation, de ses origines et de ses destins.

- la question de l'animisme ouverte par "Totem et tabou" (1913).

- l'article consacré à "La disposition à la névrose obsessionnelle" (1913) qui pose clairement l'articulation entre la pulsion d'emprise, la pulsion de savoir et l'analité.

Ces quatre points ne sont pas équivalents mais nous ne pouvons pas négliger leur prise en compte pour discuter des positions adoptées par FREUD à l'égard de l'emprise en 1915. Cette étude nous amènera, dans les chapitres suivants, à proposer la conception d'une double butée de l'objet.

A) La dialectique entre le dualisme pulsionnel et le couple "principe de plaisir-principe de réalité"

Les ambiguïtés fécondes que nous repérons en 1905 entre d'une part, pulsion d'emprise secondairement sexualisée et pulsion sexuelle d'emprise, et d'autre part entre des pulsions partielles visant d'emblée l'objet et les autoérotismes, se déploient par la suite dans une sorte de jeu d'oppositions. D'un côté les pulsions du moi, de l'autre les pulsions sexuelles. Dès lors, la question se pose de l'objet des pulsions du moi et du temps de sexualisation obligatoirement secondaire (J.GUILLAUMIN, 1989 b). Nous verrons plus loin que cette perspective fonde en 1915 le schéma d'articulation entre sadisme et masochisme. La théorie d'un étayage linéaire se déploie et accorde la primauté à l'aspect génétique du développement.

1) Le premier dualisme pulsionnel

Dans "Le trouble psychogène de la vision" (1910) FREUD avance l'hypothèse d'un conflit entre le moi et la pulsion sexuelle partielle, ici la pulsion "scoptophilique" (d'après la traduction de 1973). Autant FREUD se montre disert à l'égard des pulsions sexuelles partielles, autant il semble "discret" sur les pulsions du moi qui servent l'auto-conservation de l'individu.

Nous retiendrons deux thèmes qui se rattachent à la question dont nous essayons de cerner l'enjeu.

La problématique de l'étayage, définie en 1905, paraît globalement insuffisante à rendre compte de l'intensité et de l'enjeu du conflit. Dans la première version des "Trois essais"

FREUD affirme que **tout** peut être source du sexuel. J.LAPLANCHE (1987 b) bâtit une théorie de la séduction généralisée à partir de ces conceptions.

En 1905, nous l'avons vu, la question des origines proches est posée et il n'est pas sûr qu'il soit nécessaire d'invoquer en 1910 le conflit inter-pulsionnel, entre sexualité et auto-conservation, pour rendre compte du trouble psychogène de la vision. C'est un point que FREUD aborde différemment en 1915, dans l'article consacré au refoulement, lorsqu'il évoque le gain de plaisir ou de déplaisir suffisant pour mettre en oeuvre le refoulement. La question de l'organe, comme lieu d'émergence du conflit, passe alors au second plan. Il est possible de poser la question du conflit en prenant en compte l'objet visé. Tout se passe en somme comme si FREUD oubliait, dans ce texte de 1910, le rêve princeps de la "Traumdeutung" : "On est prié de fermer un oeil/les yeux" (p. 273-274, Trad. Franç 1967).

Le second point, complémentaire, se rattache à la conception de l'appareil d'emprise. Ce dernier n'apparaît pas en tant que tel dans le texte de 1910. Pourtant, pour illustrer le conflit entre auto-conservation et sexualité, FREUD propose trois exemples remarquables (p. 171-172, Trad. Franç. 1981) :

"Le plaisir sexuel n'est pas simplement rattaché à la fonction des organes génitaux ; la bouche sert au baiser aussi bien qu'à manger et à communiquer par la parole, les yeux ne perçoivent pas seulement les modifications du monde extérieur importantes pour la conservation de la vie, mais aussi les propriétés des objets par lesquelles ceux-ci sont élevés au rang d'objet du choix amoureux (...) La main qui voulait commettre une agression sexuelle est frappée de paralysie hystérique et une fois l'agression inhibée ne peut plus rien faire d'autre, comme si elle s'en tenait opiniâtement à l'exécution d'une innervation refoulée, ou lorsque les doigts de personnes qui ont renoncé à la masturbation se refusent à apprendre le

délicat jeu de mouvements qu'exige la pratique du piano ou du violon".

La bouche, l'oeil, la main : l'appareil d'emprise postulé en 1905 apparaît dans ce passage. Là encore c'est un écart ou un excès d'investissement qui mettent en jeu le refoulement. Mais il y a plus : FREUD, en un raccourci étonnant, associe masturbation et piano. La dialectique complexe de la sublimation ouvre ainsi le champ de ses tensions : le "voir" et le "contempler", le "saisir" et le "doigté", le "mordre" et le "parler"... La problématique est, pour l'essentiel, abordée dans le texte sur Léonard. Notons simplement que pour la première fois FREUD connecte appareil d'emprise et sublimation.

Comment comprendre, toutefois, la relation étroite entre masturbation et piano ? Doit-on conclure que masturbation et pratique du piano font bon ménage ?

Il est possible d'avancer que c'est justement parce que la masturbation a trouvé une **satisfaction suffisante** qu'elle a pu, partiellement ou totalement, se prêter au processus de transformation (de sublimation ?) **sans refoulement massif**. En d'autres termes, le but sexuel originel a été **transféré sur les moyens** de son obtention. Toute la question, nous y reviendrons, tourne autour de la notion de "satisfaction suffisante".

Ce court paragraphe est remarquable encore pour une autre raison.

A travers le jeu dialectique que FREUD déploie autour des éléments de l'appareil d'emprise il est possible de percevoir une des fonctions de l'emprise repérée en 1905. **L'appareil d'emprise est au service de la satisfaction sexuelle** : l'oeil n'est pas simplement utile à la survie de l'individu, il permet de chercher, sinon de sélectionner, l'objet sexuel.

2) Les deux principes

Abordons maintenant l'article de 1911 "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques". Les deux textes sont à lire en tension et en tous cas de façon complémentaire. Tout se passe en effet comme si FREUD tenait deux fers au feu.

D'un côté il développe l'hypothèse du dualisme pulsionnel, pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation. D'un autre côté il met en travail la même question à partir d'un point de vue différent. En 1910 il interroge le **lieu d'émergence du conflit** et le rôle de l'organe. En 1911 il adopte un point de vue **économico-dynamique**.

Nous ne travaillerons pas ce texte dans toutes ses dimensions. Nous nous bornerons à faire un certain nombre de remarques directement connectées avec la question de la pulsion d'emprise.

Dans ce texte FREUD situe le conflit ailleurs que sur le strict plan pulsionnel. Il ne raisonne pas à partir du dualisme pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation. Il s'interroge en prenant appui sur un autre dualisme : l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité (p. 136, trad. franç. 1984) :

"L'appareil psychique doit se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur".

Cette modification est directement consécutive à l'abandon de l'hallucination comme moyen de satisfaction. Un nouveau principe de l'activité psychique est alors introduit (p. 136) :

"Ce qui était représenté ce n'est plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable".

FREUD développe en huit points toutes les conséquences de cette modification. Nous ne nous attarderons que sur certains d'entre eux.

Il note l'importance accrue des organes des sens qui se tournent vers le monde extérieur. La conscience saisit, au-delà du plaisir et du déplaisir, les qualités sensorielles. La fonction de l'attention se développe. La décharge motrice qui servait, sous la domination du principe de plaisir, à évacuer le surplus d'excitation est désormais (p. 136) :

"Employée à une modification de la réalité. Elle se change en action".

La suspension de la décharge motrice est désormais assurée par le processus de pensée à partir de l'activité de représentation.

FREUD dessine une double vectorisation, interne et externe.

En direction de l'objet les pulsions partielles introduites en 1905 montrent la voie. Elles indiquent la direction de l'objet et le cadrent en vue de la satisfaction sexuelle. Au dedans la suspension de la décharge évoque l'idée d'un domptage (L'esquisse, 1895) et d'une **emprise interne**. Cette conception est déjà présente en 1905 avec l'idée d'un lien entre l'emprise et les autoérotismes par l'intermédiaire de l'appareil d'emprise. Ce processus se donnerait alors comme une forme "d'auto-emprise".

Ces quelques phrases condensent le processus d'appareillage du moi à partir de l'appareil d'emprise. Dans ce processus l'emprise s'organise suivant une double vectorisation. Elle est tournée vers le dehors en appareil d'action. La conscience saisit, un peu à la façon d'une main, les données nécessaires à la survie et au bien-être de l'individu. Cette perspective, nous l'avons vu précédemment, est développée par I.HENDRICK (1942, 1943). Au dedans, le déplacement de petites quantités d'énergie qui caractérise le

processus de pensée, se substitue à la décharge motrice. L'emprise est transformée par les processus secondaires. Notre hypothèse du travail d'emprise semble en accord avec l'orientation de ce texte : l'emprise introjective est l'héritière de l'emprise transformatrice.

Cette perspective, travaillée en 1923 dans "Le moi et le ça", à partir de la nouvelle théorie des pulsions, étaye l'idée d'un **appareillage de l'emprise en direction de la psyché.**

Le texte de 1911 qui ne fait aucune référence directe à la notion constituée, de notre point de vue, le noyau de la conception freudienne de l'emprise. L'emprise est placée **au service du principe de plaisir** dans la double vectorisation interne et externe.

Cet aspect est immédiatement traité par FREUD dans le paragraphe suivant (p. 138, souligné par l'auteur) :

"Une tendance générale de notre appareil psychique (...) semble se manifester dans le fait que l'on se *cramponne* avec ténacité aux sources de plaisir dont on dispose et qu'on y renonce difficilement".

L'image d'un cramponnement tenace prolonge les vues de 1905. Il est ici connecté au principe de plaisir. La problématique de l'emprise est condensée en quelques lignes : **exercer son emprise sous la domination du principe de plaisir, pour ne pas perdre, pour ne pas se séparer, pour contrer l'émergence de l'altérité.**

On pourrait imaginer que l'emprise "travaille" sur le modèle de la "feinte". B.ROSENBERG (1982 b et c) a recouru à cette expression pour qualifier le masochisme moral. L'emprise **semble** servir le principe de réalité alors qu'elle est toute entière sous la domination du principe de plaisir. Mais il est plus adéquat de considérer que la pulsion

d'emprise fonde le principe de réalité. Nous n'évoquons ici qu'une emprise "bien tempérée" (pour reprendre l'expression de J.L.DONNET, 1973) ou "suffisamment bonne". Cette emprise va en quelque sorte "de soi". Elle assure souplement les conditions de la satisfaction.

Il s'agit d'un modèle "idéal" car la clinique confronte plutôt à des "ratés" de ce processus quand ce n'est pas à son échec presque total. Dans ces cas l'emprise (dans le sens "relation d'emprise" comme l'entend R.DOREY, 1981) semble prendre toute la place aux dépens de la satisfaction. A cette forme de "folie d'emprise" (J.GILLIBERT, 1982) s'oppose la presque totale "déprise" à l'égard du réel qu'on rencontre dans le délire et, nous le verrons, dans la mélancolie.

Ces observations amènent à interroger les conditions dans lesquelles l'emprise peut se développer de façon harmonieuse. Il faut, en d'autres termes, reprendre la question des pulsions partielles, de leur mode de satisfaction et ce qui, dans la réponse de l'objet, peut orienter vers tel ou tel type de répétition. Nous proposons d'ouvrir le problème de l'emprise à partir de la notion des traces mnésiques de l'expérience de satisfaction. Nous aborderons cette question dans le chapitre sur la double butée de l'objet et le travail d'emprise.

Dans son quatrième paragraphe FREUD précise (p. 140, souligné par l'auteur) :

"Le moi plaisir ne peut rien faire d'autre que désirer, travailler à gagner du plaisir et éviter le déplaisir, de même que le moi réalité n'a rien d'autre à faire que de tendre vers l'utile et s'assurer contre les dommages".

Le moi réalité, remplissant sa tâche, rejoint la visée du moi plaisir : il l'encadre et lui permet de poursuivre sa tâche hédonique. Il travaille sur un autre terrain mais pour un même objectif. Nous verrons, dans la troisième partie de ce travail, comment cette bipartition

se déploie dans le cadre analytique.

La dialectique entre moi plaisir et moi réalité rappelle en outre le modèle utilisé par FREUD en 1900 à propos du rêve. Le rêve est "le gardien du sommeil" mais ce dernier "cadre" l'activité onirique et suppose le **désir de dormir** impliquant un certain **gain de plaisir**.

FREUD évoque la création artistique dans le sixième des paragraphes du texte.

L'artiste ne renonce pas à la satisfaction pulsionnelle, il se détourne de la réalité et donne libre cours à sa vie fantasmatique. Mais **il retrouve la voie du réel en donnant forme à ses fantasmes**. En d'autres termes l'artiste a recours l'appareil d'emprise et à la pulsion d'emprise pour créer son oeuvre. Inspiration et fantasme ne suffisent pas. Il faut une mise en oeuvre, une main, un oeil et une bouche qui peignent, écrivent, chantent ou sculptent.

FREUD aborde précisément la question dans un texte consacré à un artiste célèbre : Léonard de VINCI.

B) Un souvenir d'enfance de Léonard de VINCI

FREUD est passionné par le jeu de la pulsion d'investigation dans l'économie psychique de Léonard (R.DOREY, 1988). L'enjeu profond, aimer ou investiguer, renvoie aux premières recherches de l'enfant, matrices des théories sexuelles infantiles. La question, chez Léonard, vise les conditions de la transformation des motions sexuelles en pulsion de savoir. Cette étude est d'autant plus importante qu'elle prend place, en 1909-1910, en contrepoint de l'article sur le dualisme pulsionnel.

La pulsion d'investigation s'exerce d'abord

chez l'enfant sur des questions de nature sexuelle. La poussée de savoir, notée aussi comme pulsion ou désir, renvoie en dernière instance à l'avidité orale. La gloutonnerie et la voracité sont connectées au cannibalisme des "Trois essais" (R.DOREY, 1988) et jouent le rôle de source de "l'appétit de savoir".

1 > Les théories sexuelles

C'est en 1908, dans l'article consacré aux théories sexuelles infantiles (trad. franç. 1969), que FREUD développe précisément la question du savoir. Dans ce travail il trace le portrait d'un enfant chercheur, obstiné, inquiet, avide de savoir et apte à bâtir des théories qui contiennent toutes "un fragment de vérité". Cet article, nous le verrons, n'est probablement pas sans écho avec l'auto-analyse de FREUD.

Le premier, le grand problème de la vie, est le suivant : d'où viennent les enfants ? FREUD précise (p. 17, 1969) :

"La question elle-même est, comme toute recherche, un produit de l'urgence de la vie comme si on avait assigné à la pensée cette tâche de prévenir le retour d'éléments si redoutés".

FREUD brosse l'image d'un enfant acharné à découvrir, à comprendre mais qui bute sur le secret gardé par les parents. Deux voies s'ouvrent alors. Dans l'une, la conflictualité est maintenue à un certain niveau de charge et l'enfant poursuit sa recherche tout en sachant que les instances parentales se dérobent plus ou moins à ses investigations ou s'y opposent. Dans l'autre voie, le conflit est bloqué dans une forme de clivage. La réflexion consciente est interrompue et la dynamique de recherche subit

un refoulement.

La question du destin de la pulsion d'investigation à partir de son histoire infantile est reprise dans le "Léonard" sous une forme plus complexe. Mais nous retiendrons de l'article de 1908 la manière dont la question est posée.

L'origine des enfants est une **recherche urgente**, un produit de l'urgence de la vie. La pensée se voit assigner une tâche : **comprendre pour prévenir le retour d'un événement. L'énigme originaire est énigme de vie.**

Quelques lignes plus loin FREUD note que cette énigme est présente de deux côtés à la fois. Enigme externe, objectivée par l'arrivée réelle ou potentielle d'un enfant, et énigme interne liée à l'impossibilité, pour l'enfant, de qualifier adéquatement ce qu'il ressent comme excitation (p. 21) :

"A cette excitation sont liées des impulsions que l'enfant ne sait pas interpréter, impulsions obscures à une action violente, pénétrer, casser, percer des trous partout".

Nous retrouvons, dans ce paragraphe, la mise en oeuvre de la musculature et de la puissance par l'action violente. L'emprise est, en ce point, au service de la recherche : enfant questionneur qui "ne lâche pas le morceau", enfant violent "agi" par des impulsions qu'il n'est pas capable d'interpréter. Les pulsions sexuelles et la pulsion d'emprise (pulsion "scopique et de cruauté") semblent rencontrer ici leur point d'anastomose.

Nous insisterons toutefois sur la théorie implicite qui organise le texte. Tout se passe en effet comme si la pulsion d'investigation était éveillée par un événement de type traumatique. Ce traumatisme opère sur deux plans conjoints.

Il y a l'événement externe, ou sa potentialité, qui renvoie à la perte d'un

étayage, à la désorganisation d'un lien qui, jusque là, semblait aller de soi. Ces vues seront reprises en 1920 dans "Au-delà du principe de plaisir" et en 1926 dans "Inhibition, symptôme et angoisse". L'enfant est menacé de perdre quelque chose, une place privilégiée, et en tout cas menacé par une **perte d'amour**. En 1937, dans "Constructions dans l'analyse" FREUD donne précisément cette éventualité comme exemple de construction.

Conjointement à cette rupture externe effective ou possible, se produit un afflux d'excitations internes non interprétables. Tout se passe alors comme si l'appareil psychique était doublement contraint à un remaniement urgent. Le traumatisme en jeu implique une double perte : la perte d'un lien externe et la perte d'un repérage interne.

Cette conception de la pulsion d'investigation en lien avec un processus de séparation renvoie implicitement à une perte plus ancienne.

Pour que l'afflux interne opère comme un débordement, c'est à dire balaie les modes de traitement jusque là effectifs, nous devons postuler, en bonne logique traumatique, un avant-coup. En 1905, nous l'avons noté, FREUD conjoint autoérotisme et perte de l'objet. Trois ans plus tard, en 1908, la perte est encore au devant de la scène et nous considérons que ces deux moments, séparés dans le temps, jouent dialectiquement l'un par rapport à l'autre dans un processus d'après-coup.

Tout se passe comme si la perte proche ou réelle qui ouvre sur les théories sexuelles infantiles était toute entière porteuse des traces de la perte plus ancienne.

Dans l'activité investigatrice de l'enfant, dans son avidité de savoir, tout est passionnel. Et la passion est à interpréter en termes de "cannibalisme" et de lien à l'objet primaire.

2) Léonard de VINCI

En interrogeant Léonard de VINCI FREUD creuse la question de l'origine et du destin de la pulsion d'investigation. La passion de savoir qui anime et transporte l'enfant, futur Léonard ou non, peut, dans la vie adulte représenter tout ou partie de la vie sexuelle (p. 80, trad. franç. 1987) :

"Un tel homme ferait donc de l'investigation avec le dévouement passionné dont un autre dote son amour, et il pourrait faire de l'investigation au lieu d'aimer".

Nous suivrons le texte consacré au souvenir d'enfance d'assez près dans la mesure où il fait largement appel aux vues de 1905.

FREUD évoque l'avidité de savoir de Léonard. Cette avidité renvoie à l'avidité orale du nourrisson (R.DOREY, 1988). Il y a, dans ce rappel implicite du cannibalisme de 1905, un lien étroit avec la question de l'emprise. De plus, cette suprématie de l'avidité est scellée par "des impressions de la vie infantile" (p. 80) et attire à elle, ultérieurement, des forces pulsionnelles sexuelles. En d'autres termes, la question ouverte en 1905 entre pulsion d'emprise secondairement sexualisée et pulsion sexuelle d'emprise s'enrichit de la façon suivante.

.../...

{ Avidité - cannibalisme
 {
 { Passion de savoir
 {
Emprise -----> { Traces de la rencontre
 { avec l'objet
 {
 { Pulsion partielle
 { secondairement
 { sexualisée

{ D'où viennent les enfants
 {
Traumatisme --> { Perte d'amour
 { (après-coup ?)
 {
 { Investigation sexuelle

{ Tenir l'objet pour la
 { satisfaction
Emprise sexuelle -----> {
 { Au service du principe
 { de plaisir

Tout se passe comme si FREUD maintenait deux courants séparés qui s'originent dans les premiers moments de rencontre avec l'objet.

Suivons précisément son cheminement.

1) L'avidité de savoir entre en action dans la toute première enfance de l'individu ; sa suprématie est scellée par des impressions de la vie infantile.

2) Elle attire des forces sexuelles et

peut, plus tard, représenter une partie de la vie sexuelle.

3) Les hommes détournent une partie considérable de leurs forces pulsionnelles sexuelles vers l'activité professionnelle. La pulsion sexuelle est sublimée c'est à dire change son but immédiat contre d'autres, non sexuels.

4) **L'avidité de savoir ne s'éveille pas spontanément.** Elle nécessite une impression liée à un événement d'importance : arrivée réelle ou potentielle d'un enfant. Le sujet se sent menacé et l'investigation a pour tâche de prévenir la répétition d'un tel événement.

5) L'échec de cette recherche peut être profondément déprimant.

Avant d'aborder les destins ouverts à la pulsion d'investigation nous devons faire une remarque. Une certaine tension peut être relevée entre le premier et le quatrième paragraphe.

Dans l'un FREUD avance que la pulsion d'investigation entre en action dans la toute première enfance et dans l'autre il affirme qu'elle ne s'éveille pas spontanément. Cette nuance joue apparemment sur les deux modalités d'emprise repérables. L'une est une pulsion partielle **d'emblée** sexualisée et l'autre se présente comme pulsion d'investigation **éveillée par le traumatisme**. La tension peut être partiellement éclairée si l'on intercale, entre ces deux temps de la pulsion d'investigation, le moment traumatique et la dimension de l'après-coup.

6) Trois destins sont possibles :

a- l'investigation partage le sort de la sexualité et subit un "refoulement énergique". La pulsion de savoir peut être "inhibée à vie".

b- l'investigation résiste au refoulement mais est après-coup resexualisée.

Elle se manifeste alors sous forme de compulsion à penser et de ruminations intellectuelles qui ne trouvent jamais de fin. Ce destin, nous le verrons plus loin, est celui de la névrose obsessionnelle telle que FREUD la présente en 1913 dans "Dispositions à la névrose obsessionnelle".

c- le type "le plus rare et le plus parfait" selon FREUD, n'est pas, a priori, le plus simple à comprendre. Le refoulement intervient mais échoue partiellement : une pulsion partielle du désir sexuel reste présente. Mais elle est **immédiatement sublimée** en avidité de savoir et s'associe à la pulsion d'investigation qu'elle renforce. La sublimation différencie le destin (c) du destin (b). La pulsion d'investigation agit dès lors librement au service des intérêts intellectuels mais évite les thèmes sexuels.

FREUD ne précise pas la nature de la pulsion partielle sublimée. S'agit-il du toucher, du voir, du dévorer ou de la pulsion "scopique et de cruauté" ? D'autre part la pulsion sexuelle partielle est sublimée en **avidité de savoir**. Elle semble par conséquent suivre un mouvement régressif puisqu'elle retrouve l'avidité, la passion et le cannibalisme.

Si l'on reprend la démonstration de FREUD il semble logique que la sublimation concerne la lignée sexuelle de l'investigation, liée au traumatisme. La première, issue de l'avidité orale ne peut pas se "sublimier en elle-même". Il y aurait donc, dans ce schéma, renforcement **secondaire** de la pulsion d'investigation cannibalique, par le biais d'une transformation de but. Mais cette transformation de but est difficile à qualifier de sublimation puisqu'elle semble avoir pour résultat un mouvement régressif.

Nous rencontrons une difficulté de même nature que celle, déjà signalée, autour de l'activité masturbatoire et du jeu de piano. Cette difficulté englobe toute la question de la

sublimation car le texte de 1910 n'autorise pas une conception définitive du processus. Il ne s'agit pas d'une transformation directe du but sexuel en but non sexuel (J.LAPLANCHE, 1980). Une opération de refoulement est nécessaire, à condition de prendre en compte le fait que le **refoulement ne porte que sur la représentation de l'objet visé.**

Il nous est possible d'esquisser dès maintenant une hypothèse globale.

Le travail de la pulsion d'emprise, d'emblée ou "dès l'origine" (pour reprendre l'expression utilisée par FREUD) arrimée à l'objet par l'appareil d'emprise, consiste à tracer la voie de l'objet aux autoérotismes.

Il faut alors supposer qu'en un point quelconque, mais **proche de l'origine**, l'anastomose des deux courants se réalise. Le refoulement ne porterait pas alors sur le courant sexuel séparé du fonctionnel, mais sur un courant **déjà partiellement "composite"**. Dans cette opération le fonctionnel conserverait la charge de plaisir et la représentation de l'objet sexuel serait seule refoulée.

Cela suppose que l'emprise "travaille" à deux niveaux, interne et externe. La boucle d'emprise dont nous analyserons le trajet dans la partie suivante peut rendre compte de ce que FREUD désigne comme pulsion de savoir. On peut dire, pour simplifier, qu'une des tâches affectées à l'emprise est de **savoir** si les conditions requises pour l'expérience de satisfaction sont réunies.

Cette hypothèse est simplement ébauchée. Elle suppose une série d'allers et retours entre les courants pulsionnels que nous aborderons à propos du texte de 1915 consacré aux destins des pulsions.

Essayons pour l'instant de trouver une issue acceptable à cette difficulté.

Il semble possible de faire appel à la

dimension de l'après-coup. La pulsion d'investigation cannibalique, liée aux traces de la rencontre avec l'objet primaire serait réactivée, dans un mouvement d'après-coup, par l'événement traumatique. Ce mouvement de réactivation des traces d'une séparation première déciderait, en fin de compte, du destin de la pulsion d'investigation. La pulsion d'emprise, engagée dès le début dans le mouvement autoérotique et dans sa fonction encadrante de la satisfaction serait à même d'orienter ou d'inhiber les recherches dans l'après-coup de la deuxième séparation.

En d'autres termes les conditions de séparation initiales, liées à la "découverte" de l'objet dans toutes leurs dimensions identificatoires (P.LUQUET, 1962), et en dernière instance, les traces mnésiques de l'expérience de satisfaction, joueraient un rôle de cadre interne propre à accueillir, transformer ou au contraire intensifier les effets désorganisateur du second temps traumatique.

Il est frappant d'observer que la connexion entre pulsion d'emprise et oralité n'est plus abordée par FREUD. En d'autres termes il ne traite pas directement des traces de la rencontre avec l'objet maternel. Il faut chercher ces connexions à partir de petites indications parcellaires. A partir de 1913 seule le lien avec l'analité occupe le devant de la scène. Nous verrons, dans la suite de ce travail qu'on retrouve répétitivement l'emprise en lien avec les traces de la rencontre avec l'objet.

La position freudienne à l'égard de la pulsion d'investigation est remarquable aussi dans la mesure où elle semble proche de l'histoire même de FREUD.

Il est classique d'observer que les interrogations de FREUD sur l'environnement de Léonard sont proches des questions qu'il s'est lui-même posé à l'égard de sa propre famille. Un frère aîné qui a l'âge de sa mère, un père âgé, des neveux plus âgés que le jeune Sigismund :

cet environnement a tôt attiré la curiosité de l'enfant. Mais des événements dramatiques ont surgi. Une nourrice "coffrée", et surtout la mort du jeune frère, Julius, dont FREUD évoque le souvenir dans une lettre à FLIESS (3 octobre 1897, Naissance de la Psychanalyse, 1979, p. 193-194). Dans la même lettre FREUD confie que sa libido "s'est tournée vers Matrem" lors d'un voyage en train.

La réunion de ces différents événements dans une même suite associative (père, Nannie, mère, Julius) relative à l'abandon de la "Neurotica" (lettre du 21 septembre 1897) n'est pas fortuite. Elle tend à orienter notre investigation en direction des enjeux profonds, chez FREUD, de ces événements. Nous retrouverons d'ailleurs leur trace en divers endroits de ce travail.

La disparition de Julius est contemporaine d'une séparation avec la mère probablement vécue sur le modèle d'une perte venant redoubler et intensifier celle relative à la naissance du rival. Le souvenir-écran de la scène du coffre, rapporté dans "Psychopathologie de la vie quotidienne" (1901, p. 58-59, Trad. Franç. 1975), condense perte et "résurrection" de la mère. Ce souvenir-écran constitue l'un des pivots de la triangulation oedipienne que FREUD explore dans son auto-analyse autour d'octobre 1897 (D.ANZIEU, 1975).

Le désir de savoir porte sur le désir de l'autre (R.DOREY, 1988). Cela suppose qu'un tel mouvement s'origine précisément au moment où cet autre prend naissance. La pulsion d'investigation naîtrait en somme conjointement à l'altérité. Elle accompagnerait un mouvement de séparation, de perte et elle serait après-coup réactivée lors du moment traumatique. La pulsion d'investigation porte aussi sur "l'autre de l'autre", sur le tiers et implique, nous le verrons, la configuration de l'Oedipe Originnaire (C.LE GUEN, 1974).

C) Totem et tabou

C'est dans le troisième chapitre "Animisme et toute puissance des idées" que nous trouvons l'un des éléments nécessaires pour élaborer la dialectique freudienne de l'emprise.

FREUD distingue trois étapes dans la conception humaine du monde. Une étape animiste, une étape religieuse et une étape scientifique. Seule la première retient longuement son attention dans la mesure où elle se présente comme une théorie psychologique. Mais il n'est pas sans intérêt, pour la question qui nous occupe, de comprendre comment il articule le passage de l'une à l'autre de ces trois étapes d'autant plus qu'il ne cesse d'effectuer une sorte de va et vient entre la situation du primitif et la situation de l'enfant.

Dans la phase animiste l'homme est tout puissant ou, tout du moins, se considère comme tel. Lors de l'étape religieuse il cède en partie cette toute puissance aux dieux tout en se réservant le pouvoir d'influencer ces derniers par des pratiques rituelles. Enfin, dans la conception scientifique, il n'y a plus de place pour la toute puissance. L'homme se résigne à la mort, se soumet aux nécessités naturelles et reconnaît sa petitesse.

Ce processus en trois étapes est illustré, quelques lignes plus haut, par les différentes attitudes des hommes à l'égard de la pluie.

A l'étape animiste il suffit à l'homme de faire quelque chose qui ressemble à la pluie pour l'assurer de la venue prochaine de cette pluie. Lors de la phase religieuse cette procédure est remplacée par une série de processions autour d'un temple consacré à un dieu spécifique. Enfin, à l'étape dite scientifique, on recherche par quelles actions il est possible de provoquer la pluie, ces actions étant étayées sur une connaissance suffisante du phénomène.

Le processus qui transforme l'animisme initial en connaissance scientifique relève de ce que FREUD développe en 1911 autour de la dualité principe de plaisir-principe de réalité. La question de l'emprise est directement convoquée, quoique non explicitement désignée dans le texte de 1913, à travers la mise en oeuvre de la pulsion d'investigation.

FREUD va cependant développer une argumentation qui s'oriente moins vers la pulsion d'investigation en tant que telle, que vers ce qu'on pourrait appeler sa **préhistoire**. FREUD aborde cette question à travers l'analyse de la magie.

Nous suivrons sa pensée en relevant au passage certaines indications relatives à la pulsion d'emprise.

Les hommes ne sont pas mus, au départ, par la seule soif de savoir. La pulsion d'investigation n'est pas innée. Ce premier élément va dans le sens de ce que nous avons repéré plus haut. Nous retrouvons ici l'une des deux positions de FREUD à l'égard de la pulsion de savoir : la pulsion d'investigation n'est pas "innée", elle est secondaire et déclenchée par un événement.

FREUD évoque alors le besoin pratique de soumettre le monde à la volonté. La domination des hommes, des animaux et des choses à l'aide de systèmes de règles plus ou moins contraignantes doit être prise en considération. L'ensemble des règles magiques visant cette domination est qualifié par FREUD, à la suite de S.REINACHT, de "stratégie de l'animisme" ou "technique de l'animisme", expression qu'il préfère.

L'action magique consiste à mimer l'effet recherché : en fabriquant l'effigie de l'ennemi haï ou en "jouant" à la pluie. Cette imitation ou ce mimétisme n'ont, à ce stade, aucune valeur symbolique. FREUD rapproche ces modèles imitatifs de l'hallucination du sein décrite en

1911 dans "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques". Ce qui est désiré est, dans un premier temps, obtenu de façon hallucinatoire dans la mesure où l'état psychique de repos est troublé par les besoins internes.

A côté de ces pratiques mimétiques FREUD décrit d'autres procédures centrées sur la substitution de la partie au tout. Il prend comme exemple le cannibalisme des primitifs (p. 97, Trad. Franç 1984) :

"En absorbant par ingestion des parties du corps d'une personne, on s'approprie également les facultés dont cette personne était douée".

FREUD développe alors une différence de fond entre l'enfant et le primitif.

Chez l'enfant la satisfaction hallucinatoire prend naissance grâce à l'excitation centrifuge des organes sensoriels. Cette voie est la seule possible étant donné l'état d'impuissance qui caractérise l'enfant à ce stade de son développement. Chez le primitif l'impulsion motrice prend le dessus et joue le rôle d'une "hallucination motrice" (p. 99). C'est par le moyen de cette "hallucination motrice" que le primitif atteint la satisfaction. FREUD ajoute qu'au début nous n'avons à faire qu'au désir. L'homme primitif a une "confiance démesurée dans ses désirs" (p. 99).

"L'hallucination motrice" qualifie une non-reconnaissance de l'altérité. En d'autres termes le principe de plaisir guide le rituel magique : le primitif est persuadé que son action, par sa ressemblance avec l'objet désiré, produira l'effet recherché. Chez l'enfant la "réponse" attendue, vectrice de la satisfaction, implique l'intervention de la personne "bien au courant" ("L'esquisse", 1895). La question de l'emprise peut donc se poser, dans le cas de l'enfant, à partir des conditions dans lesquelles il constitue son propre animisme qui suppose, intrinsèquement, la trace d'une

satisfaction antérieure.

Nous sommes tenté de retenir provisoirement cette expression pour qualifier la pulsion d'emprise. Elle se donnerait comme stratégie de l'animisme, hallucination motrice au service du principe de plaisir et contre l'émergence de l'altérité.

FREUD précise (p. 101) que la toute-puissance des idées régit la technique du mode de pensée animiste. Nous avons, dans la première partie de ce travail, avancé l'idée qu'un certain nombre de textes relatifs à l'emprise semblent organisés sur ce modèle. Tout se passe comme si le fond animique de la pensée était éveillé par le concept d'emprise.

L'animisme, défini comme projection des processus psychiques, suppose une introjection ultérieure de ces mêmes processus. Nous développerons cet aspect dans le chapitre consacré au travail de l'emprise. Notons cependant qu'un certain nombre de travaux actuels s'étayent sur la théorie freudienne de l'animisme pour rendre compte de la complexité de certaines situations cliniques (C.JANIN, 1990).

La lecture de "Totem et tabou" apporte quelques éléments fondamentaux pour comprendre la problématique de l'emprise. Elle est abordée comme stratégie ou technique de l'animisme et non encore connectée à l'analyse.

A travers l'analyse de la magie au sens large FREUD semble désigner un premier aspect du travail de l'emprise : l'emprise transformatrice. Mais la question de l'animisme, et particulièrement de l'appropriation progressive de ce qui été dans un premier temps projeté ou extériorisé, implique aussi l'emprise transformatrice. Nous verrons que les deux volants du travail de l'emprise sont inséparables et trouvent leur point de commutation dans l'expérience de satisfaction.

Ce sont les conditions d'émergence de cette

connexion que nous allons maintenant aborder.

D) La disposition à la névrose obsessionnelle

Dans ce texte de 1913 FREUD consacre un long commentaire à l'ordre sexuel pré-génital. Il mentionne l'importance de la haine dans la symptomatologie obsessionnelle. Il aborde ensuite l'opposition entre les tendances actives et passives, opposition déjà notée dans le texte de 1908 "Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité". Il retrouve l'emprise pour la première fois depuis 1905.

Nous nous proposons de travailler ce texte à deux niveaux.

D'une part nous essayerons de comprendre ce que FREUD apporte de nouveau à la compréhension de la pulsion d'emprise, mentionnée à deux reprises dans cet article. Nous essayerons de saisir le sens des modifications apportées aux conceptions présentées jusque là.

D'autre part nous lirons ce texte sur un plan plus associatif en essayant de comprendre les indications de FREUD dans le sens déjà indiqué de la naissance de l'altérité et du traumatisme.

FREUD reprend tout d'abord les conceptions de 1905. Il rappelle qu'il distinguait au départ deux phases : auto-érotisme et choix d'objet sous le primat des organes génitaux. Il a opéré une première modification en incluant, entre les deux précédentes, la phase de narcissisme dans laquelle le choix d'objet a lieu mais coïncide avec le moi propre. Il intercale désormais, entre la phase narcissique et le choix d'objet ultérieur génitalisé une phase pré-génitale dans laquelle le choix d'objet n'est pas encore instauré. Cette phase est marquée par la domination des pulsions partielles anales et

sadiques.

FREUD développe les conséquences de cette modification en plusieurs paragraphes. C'est au cours de sa démonstration qu'il rencontre, par deux fois, la question de l'emprise.

Il l'évoque une première fois dans le cadre de l'opposition actif-passif (p. 194, Trad. Franç. 1981) :

"L'activité est due à la pulsion d'emprise au sens large, que nous appelons précisément sadisme quand nous la trouvons au service de la pulsion sexuelle ; cette pulsion doit s'acquitter, y compris dans la vie sexuelle normale complètement développée, de services auxiliaires importants".

Cette notion d'emprise au sens large semble confirmer l'hypothèse d'une pulsion d'emprise qui contiendrait potentiellement la pulsion de voir, de savoir, de cruauté ... Mais FREUD ne précise pas la nature des services auxiliaires importants rendus par l'emprise dans la vie sexuelle normale. Il est toutefois possible de répondre à cette question en se référant aux "Trois essais" et à l'article de 1911 sur les deux principes.

Nous avons avancé que l'emprise relève d'une fonction encadrante à l'égard de la pulsion sexuelle, qu'elle travaille selon les règles du principe de réalité mais pour l'empire du principe de plaisir et qu'elle trace la voie en direction de l'objet. Mais FREUD ne mentionne pas "l'histoire" de l'emprise qui apparaît ici de façon un peu brutale.

Il évoque une seconde fois l'emprise lorsqu'il reprend la question de la symptomatologie obsessionnelle et mentionne le doute (p. 196) :

"La pulsion de savoir donne souvent l'impression de pouvoir se substituer au sadisme dans le mécanisme de la névrose obsessionnelle. Elle n'est au fond qu'un rejeton sublimé,

intellectualisé de la pulsion d'emprise ; sa récusation, sous la forme du doute, occupe une large part dans le tableau de la névrose obsessionnelle".

Nous retrouvons la thématique élaborée à partir de "Un souvenir d'enfance de Léonard de VINCI" (1910). Mais FREUD, là encore, ne donne guère d'éléments susceptibles de nous aider à comprendre les mécanismes en oeuvre.

Notons tout d'abord la possibilité d'une sublimation de l'emprise.

Si l'on s'en tient à la lecture de 1913 - nous verrons en effet la question se poser à nouveau en 1915 dans les ajouts aux "Trois essais" - l'expression "sublimation de l'emprise" est assez mystérieuse. La levée de cette difficulté passe en partie par le processus d'après-coup mis en évidence plus haut. Mais nous sommes une fois de plus confronté à la question de la sublimation.

Si l'on s'en tient à la lettre du texte la pulsion de savoir est un **rejeton sublimé de la pulsion d'emprise**. Comment une pulsion peut-elle être le rejeton sublimé d'une autre pulsion ? En 1910 le mouvement général fait appel à un refoulement portant sur la composante sexuelle qui échoue **en partie**. La pulsion partielle est alors **d'emblée** sublimée et s'associe à la pulsion d'investigation qu'elle renforce.

Tout se passe comme si FREUD ramassait en un seul mouvement deux mécanismes distincts. L'ensemble de la phrase paraît peut-être plus clair si l'on ajoute : **l'activité** de savoir, (l'activité intellectuelle) est un rejeton sublimé de la pulsion sexuelle d'emprise.

On peut également avancer une seconde hypothèse que nous examinerons précisément dans la partie suivante. Nous la résumons simplement. L'emprise ne serait pas une pulsion au sens classique mais l'élément moteur, nous préférons entrepreneur, de la pulsion. Elle est le réalisateur pulsionnel.

J.LAPLANCHE (1980) distingue intelligence et investigation. La première est adaptative, au service de l'auto-conservation, même si elle peut se mettre au service du but sexuel. **L'investigation suppose un objet caché.** Elle est coextensive aux théories sexuelles infantiles (1907). J.LAPLANCHE avance par ailleurs l'hypothèse d'un rapport d'étayage entre emprise auto-conservatrice -établir sa domination sur le monde- et le sadisme. Le sado-masochisme s'étaye sur l'emprise auto-conservatrice et la pulsion de savoir procède d'un renvoi, dans le plan de l'auto-conservation, du sado-masochisme. J.LAPLANCHE précise toutefois qu'il ne s'agit pas d'un renvoi simple, la sublimation constituant alors l'inversé de l'étayage, mais d'un repli du plan sexuel sur le plan de l'auto-conservation.

Notre cheminement nous éloigne quelque peu de la théorie de l'étayage. Les positions de J.LAPLANCHE laissent ouverte la question du double jeu refoulement et sublimation. Car l'hypothèse d'un repli du plan sexuel sur le plan de l'auto-conservation ne dit rien du destin de la représentation de l'objet sexuel (du sado-masochisme) ni, auparavant, de l'objet de la pulsion d'emprise.

Les deux conceptions de l'emprise repérables chez FREUD dès 1905 nous amènent à proposer une analyse différente.

Si l'on se réfère à la deuxième conception, "pulsion sexuelle d'emprise", par sexualisation "d'emblée" de l'activité musculaire, il est possible de comprendre l'idée d'une **intellectualisation de l'emprise.** Il ne s'agirait plus de motricité directe mais de pensée, tel que l'article de 1911 sur les deux principes permet de l'envisager. Mais si l'on admet une fonction encadrante de l'emprise, nous devons forger l'hypothèse d'un échec initial de cette fonction qui formerait la matrice du doute présent dans le tableau de la névrose obsessionnelle.

Nous croisons, une fois de plus, l'énigme de la réponse initiale de l'objet qui colore, par excès ou par défaut, les destins de la pulsion d'emprise et de ses sublimations.

Cette question est reprise en 1915 lorsque FREUD réaffirme la connexion emprise-analité mais il donne, en filigrane, une conception différente qui fait référence à la rencontre avec l'objet.

Avant d'aborder le carrefour de 1915 nous devons encore interroger le texte de 1913.

Les deux références à la pulsion d'emprise apparaissent dans un mouvement de pensée spécifique. Quelques lignes après avoir mentionné pour la première fois la pulsion d'emprise, FREUD évoque le changement qui peut intervenir dans le caractère des femmes une fois qu'elles ont renoncé à leur vie génitale. Une infime variation de rythme et de ton nous alerte. FREUD accumule, en quelques phrases, les qualificatifs. Le changement de ton que nous pensons repérer n'est pas un simple trait d'humour. Quelque chose semble chercher à se faire entendre.

Les femmes qui ont renoncé à leur vie génitale deviennent (p. 195) : "querelleuses, tracassières et ergoteuses, mesquines et avares". Et plus loin il dessine le portrait du "vieux dragon qu'est devenue la gracieuse jeune fille, l'épouse aimante, la tendre mère". Puis il retrouve la pulsion d'emprise connectée avec le savoir.

Il nous semble possible d'entendre, dans cette légère variation de rythme et de ton, l'écho d'un événement auquel FREUD a été lui-même confronté.

De nombreux auteurs ont insisté sur la récurrence d'un thème dépressif dans certains des rêves analysés dans "L'interprétation des rêves". "Mère chérie et personnages à bec d'oiseaux", "L'enfant mort qui brûle", "Auf Geseres..." tournent autour de la figure de la

"mère morte" (J.GUILLAUMIN, 1979, 1983 ; A.GREEN, 1983).

Le souvenir de Julius est, de son côté, repérable à travers d'autres textes : "Le Moïse de MICHEL ANGE" (1914) (R.ROUSSILLON, 1988 b), "Un souvenir d'enfance de Poésie et Vérité" (1917), "Un enfant est battu" (1919).

Avançons une hypothèse : la mère endeuillée se cache derrière la figure du "vieux dragon", qui figure, à son tour, le "dragon intérieur" de FREUD en proie à son "remord" (Lettre à FLIESS du 3 octobre 1897). Dans ces conditions il est possible d'avancer qu'implicitement, pour FREUD, la pulsion de savoir s'éveille non seulement lors de la naissance du rival mais accompagne aussi la double énigme de sa disparition et du deuil maternel.

Nous abordons une fois de plus la conception "primaire" de l'emprise. Une fois de plus elle s'associe à la douleur : douleur de la perte et du deuil maternel. Mais il semble que le déploiement de cette conception en lien avec l'objet maternel rencontre chez FREUD un certain point de résistance. Cette conception n'est pas à proprement parler absente de ses travaux ; elle est implicite et doit être déduite à partir d'indications parcellaires.

Nous pouvons jusque là classer ces quelques indications de la façon suivante :

- Les pulsions partielles exigent dès l'origine un objet : ce thème renvoie à l'objet primaire et laisse entière la question du mode de satisfaction de ces pulsions.

- Autoérotismes : par le biais de l'agrippement et du suçotement ils peuvent être désignés en partie comme "auto-emprise". Les conditions de déploiement de cette auto-emprise doivent être éclaircies.

- La sublimation de la pulsion d'emprise en investigation et en savoir suppose un processus d'après-coup. Il ne peut y avoir débordement

interne qu'en appui sur la réactivation des traces anciennes d'une première séparation.

Les deux volants du travail d'emprise dont nous soutenons l'hypothèse sont présents : emprise transformatrice vectorisée en direction de l'objet et emprise introjective qui "loge" la représentation à l'intérieur. La "pulsion" de savoir relève directement du travail de l'emprise chargé de réunir, dans l'environnement, les conditions propices à la satisfaction.

Chapitre V

LES DESTINS

PULSIONNELS

L'article de 1915 consacré aux pulsions et à leurs destins appartient à un ensemble de textes qui ne nous sont pas tous parvenus. Nous centrerons notre réflexion sur trois de ces textes, dont l'un a été récemment retrouvé et publié. Nous ferons ensuite référence à "Deuil et mélancolie" (1917) dans la mesure où ce travail éclaire la fonction encadrante de l'emprise.

Avant d'aborder successivement "Pulsions et destins des pulsions", "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" et "Deuil et mélancolie" nous ferons le bilan des apports précédents.

Si on laisse provisoirement de côté ce qu'on peut qualifier de "préhistoire" de l'emprise dans l'oeuvre freudienne -préhistoire dans la mesure où l'emprise n'est pas encore conceptualisée- on note que le double concept d'appareil d'emprise et de pulsion d'emprise fait son entrée dans "Les trois essais sur la théorie sexuelle" en 1905.

L'appareil d'emprise désigne l'ensemble fonctionnel main-oeil-bouche. La pulsion d'emprise trouve sa forme prototypique dans la masturbation.

Deux conceptions sont repérables.

La première, que nous proposons de nommer "pulsion d'emprise secondairement sexualisée", est référée à l'avidité orale. Elle désigne par conséquent les traces de la rencontre avec l'objet et renvoie, en dernière instance, au moment fondateur de l'altérité et à la douleur de la perte.

Nous désignons la seconde théorie sous les termes "pulsion sexuelle d'emprise". Son émergence est doublement située par FREUD. Elle relève à la fois d'une co-excitation d'emblée effective, par l'intermédiaire de la musculature, mais aussi d'une interprétation "traumatique" de la pulsion d'investigation.

Cette distinction entre deux modes relatifs à la pulsion d'emprise doit toutefois être nuancée. Nous avons vu, en effet, que FREUD conjoint dès 1905 emprise et autoérotismes par le biais du suçotement et de la pulsion d'agrippement.

Dans ce cadre, en fonction des textes de la période 1907-1913, nous considérons que l'emprise désigne et contient ce que FREUD nomme pulsion de savoir ou d'investigation et pulsion scopique-et-de-cruauté. FREUD, en 1913, évoque la pulsion d'emprise "au sens large".

Nous sommes placé devant deux conceptions de l'emprise. L'une, référant à l'aube de la vie psychique, renvoie aux traces de la rencontre avec l'objet. L'autre prend naissance à la suite d'un événement de type traumatique. Dans ces deux situations l'élément constant est une modification de l'environnement telle qu'elle équivaut à une **perte douloureuse**. Nous formons l'hypothèse que ces deux conceptions désignent une seule et même problématique : le travail d'emprise relève en effet des traces de la satisfaction en lien avec l'état de détresse.

Une seconde polarité apparaît entre les pulsions sexuelles partielles et le courant mis en oeuvre par les autoérotismes. L'hypothèse d'une anastomose entre ces deux courants permet

d'envisager le développement de la pulsion d'emprise dans un cadre élargi.

Nous proposons l'hypothèse globale d'une fonction encadrante de l'emprise. En ce sens l'emprise concourt à la satisfaction pulsionnelle. Elle relève du principe de réalité mais se place au service du principe de plaisir. Ces vues sont proches des conceptions de P.DENIS (1992) qui propose l'hypothèse d'une double vectorisation de la pulsion. Un aspect vise la **satisfaction** (le but) et l'autre, l'emprise, assure **les moyens de cette satisfaction**.

La double conception de l'emprise que nous pensons mettre en évidence dans les travaux de FREUD laisse un certain nombre de questions ouvertes. Comment articuler, par exemple, pulsion d'emprise et sublimation ? Comment comprendre le rapport entre les deux conceptions de l'emprise ?

Il nous est toutefois apparu qu'un premier rapport chronologique pouvait être envisagé entre ces deux modèles.

Tous deux réfèrent à une séparation : l'une primaire, l'autre secondaire. Tous deux réfèrent également à un bouleversement économique dans les rapports tant internes qu'externes. Tous deux, enfin, sont liés par un processus d'après-coup. Mais FREUD ne s'attache explicitement qu'au second modèle. Nous avons reconstruit le premier en faisant appel à des textes comme "Totem et tabou" ou "La disposition à la névrose obsessionnelle". Nous avons souligné, à partir des textes datés de 1910-1911, les tensions inhérentes aux conceptions freudiennes.

En soulignant à plusieurs reprises l'indépendance entre emprise et analité nous avons désigné une conception qui renvoie aux premières rencontres avec l'objet. La connexion avec l'érotisme anal n'apparaît qu'en 1913. Il reste donc à éclaircir le passage entre ces deux fonctionnements de l'emprise.

Les textes de 1915, "Pulsions et destins des pulsions" et "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" seront travaillés comme les textes de 1909-1911. Ils mettent en évidence une tension telle que ce qui n'est pas traité dans l'un apparaît dans l'autre sous une forme déplacée et transposée.

La question de la pulsionnalité de l'emprise est complexe. On sait l'usage parfois assez large que FREUD fait du concept de pulsion. Nous assistons, en 1905, à une efflorescence pulsionnelle : voir, savoir, investiguer, cruauté, pulsion "scopique et de cruauté"... Ces différentes pulsions se ramènent dans le cadre de l'emprise par le biais de l'appareil d'emprise.

L'ambiguïté joue sur deux niveaux. FREUD distingue pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles. Il situe l'emprise tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mais la question est aussi de savoir si la pulsion d'emprise répond aux exigences de définition posées en 1915.

Une pulsion est caractérisée par sa poussée, son but, son objet et sa source. Ces quatre facteurs sont-ils applicables à la pulsion d'emprise ? L'emprise qualifie-t-elle un simple facteur ?

Nous défendons cette dernière proposition à travers l'idée d'encadrement pulsionnel favorisant les conditions propices à la satisfaction (P.DENIS, 1992). L'emprise correspond à la poussée pulsionnelle : elle est un entrepreneur financé par le plaisir.

Interrogeons d'abord les vues de 1915 relatives à l'emprise. Nous tiendrons compte du texte "Pulsions et destins des pulsions" et des ajouts contemporains aux "Trois essais sur la théorie sexuelle".

I) Nouvelle conception de l'emprise

La pulsion d'emprise n'apparaît qu'une fois dans le dernier quart du texte de 1915 sur les pulsions. FREUD vient de discuter des notions d'amour et de haine et résume le développement libidinal (p. 183, Trad. Franç. 1988) :

"Des stades préliminaires de l'aimer s'offrent comme buts sexuels provisoires, pendant que les pulsions sexuelles parcourent leur développement compliqué. Comme premier de ceux-ci, nous reconnaissons le fait de s'incorporer ou de dévorer, un mode de l'amour qui est compatible avec la suppression de l'existence séparée de l'objet et qui peut donc être qualifié d'ambivalent".

FREUD ne connecte plus avidité orale et emprise comme il le faisait en 1905. Pourtant l'idée d'une suppression de l'existence séparée de l'objet oriente directement en direction de l'appareil d'emprise et des vues avancées dans "Totem et tabou" (1913) concernant les stratégies ou les techniques de l'animisme.

Il poursuit :

"Au stade supérieur de l'organisation prégénitale sadique-anale, la tendance vers l'objet survient sous la forme de la poussée à l'emprise, à laquelle l'endommagement ou l'anéantissement de l'objet sont indifférents. Cette forme, ce stade préliminaire de l'amour peut à peine se différencier de la haine dans son comportement vis-à-vis de l'objet".

Si l'on s'en tient à ces quelques lignes, la nouvelle position freudienne à l'égard de l'emprise semble claire. Lors du stade sadique-anal une poussée à l'emprise apparaît pour laquelle les dommages infligés à l'objet n'ont pas d'importance. Cette citation est reprise par B.GRUNBERGER (1975) lorsqu'il

propose la traduction de "bemächtigungstrieb" par "pulsion d'emprise".

Mais il est insuffisant d'arrêter la définition de l'emprise à cette conception et de la réduire à une "poussée" caractéristique du sadisme anal. Cette poussée, contemporaine de l'acquisition de la marche, peut être mise en rapport avec la remarque de FREUD concernant l'enfant qui cherche à se rendre maître de ses propres membres.

La connexion avec l'analité pose toutefois un problème plus complexe.

Nous avons cité plus haut un ajout aux "Trois essais" daté de 1915 dans lequel FREUD différencie activité et passivité. L'activité est entraînée par la pulsion d'emprise et la muqueuse anale joue le rôle de zone érogène à but passif. Il y a des objets pour les deux tendances et FREUD précise que ce ne sont pas les mêmes.

La question se pose naturellement de savoir quel est l'objet de la pulsion d'emprise mais aussi de comprendre pourquoi il s'agit d'un objet différent de celui qui est visé par les tendances passives.

Cette question débouche sur une problématique générale (F.GANTHERET, 1981) : pourquoi classer dans une même organisation prégénitale des tendances qui diffèrent non seulement par leur nature, l'une fonctionnelle et l'autre voluptueuse, mais aussi par leur objet, l'un interne et l'autre externe ?

L'issue proposée est proche de celle avancée en 1905. L'anastomose permet au dedans la recherche active de la tendance voluptueuse et, au dehors, apporte la volupté à l'emprise fonctionnelle. Mais là encore la question des conditions de cette anastomose reste posée.

Nous allons pour l'instant mettre en évidence les éléments qui rendent compte d'une autre conception freudienne de l'emprise. Cette

conception dépasse largement la dimension d'une poussée.

Lorsque FREUD interroge la notion de pulsion, au début du texte, il avance l'idée d'un indice qui permet de différencier dedans et dehors. Cet indice est constitué par l'action musculaire (p. 165) :

"Cet Être sera très rapidement en mesure d'effectuer une première différenciation et d'acquérir une première orientation. D'une part il sentira des stimulus auxquels il peut se soustraire par une action musculaire (fuite). Ces stimulus, il les met au compte d'un monde extérieur (...) La substance perceptive de l'Être vivant aura ainsi acquis, dans l'efficacité de son action musculaire, un point d'appui pour séparer un à-l'extérieur d'un à-l'intérieur".

Cet indice discriminateur est constitué par la musculature c'est-à-dire par l'appareil d'emprise. Si l'on reprend la démonstration freudienne qui fait de l'appareil psychique un appareil visant à se décharger des stimuli on peut considérer que l'appareil d'emprise est au service du principe de constance (et plus tard du principe de plaisir) en écartant ou en supprimant les éléments externes désagréables. La fonction de l'emprise ne se réduit toutefois pas à cet aspect "prophylactique".

FREUD poursuit cette ligne de pensée et précise que le système nerveux, en raison de la stimulation pulsionnelle constante, est contraint d'effectuer un certain nombre de tâches (p. 166, nous soulignons) :

"Ces activités compliquées apportent au monde extérieur ce qu'il faut de modifications pour que celui-ci procure la satisfaction à la source de stimulus interne".

FREUD fait allusion, en 1913, aux "services auxiliaires" importants rendus par la pulsion d'emprise : elle modifie le réel, le prépare ou l'aménage de telle façon que la satisfaction

pulsionnelle soit possible. Nous croisons une fois de plus, à ce niveau, les vues défendues par I.HENDRICK (1942-1943) et P.DENIS (1992). Nous proposons de désigner ce volant du travail de l'emprise comme **emprise transformatrice**. Il s'agit en effet de transformer le monde pour réunir les conditions propices à la satisfaction.

Ces deux thèmes, indice discriminatoire et **emprise transformatrice**, sont présents tout au long du texte. Le premier relève du processus qui différencie moi réalité et moi plaisir purifié (p. 180, nous soulignons) :

"(Le moi) se change ainsi à partir du moi **réel initial**, qui a différencié intérieur et extérieur selon un bon critère objectif, en un moi plaisir purifié qui place le caractère de plaisir au-dessus de tout autre".

La conception d'un moi réel initial semble à priori s'opposer et contredire l'idée d'un narcissisme initial à l'intérieur duquel les autoérotismes trouvent satisfaction sur place.

Pour discuter cette question il faut se référer à une note en bas de page qui permet de dépasser la contradiction (p. 180) :

"Une part des pulsions sexuelles est, comme nous le savons, capable de cette satisfaction autoérotique, elle est donc propre à devenir le porteur du développement décrit plus loin, sous la dénomination du principe de plaisir. Les pulsions sexuelles exigeant d'emblée un objet, et les besoins des pulsions du moi impossibles à jamais satisfaire autoérotiquement, perturbent naturellement cet état et préparent les progrès".

Cette petite note de FREUD reprend les termes utilisés en 1905, dans les "Trois essais" pour introduire les pulsions sexuelles partielles. Il développe également ce thème, dans "L'introduction à la psychanalyse" (1916-1917), de la même façon.

Cette présentation est tirée de la vingt-et-unième conférence consacrée au développement de la libido et aux organisations sexuelles.

FREUD décrit l'organisation sadique-anale marquée par l'opposition actif-passif. L'activité, en tant que tendance masculine, se révèle comme "tendance à la domination qui dégénère vite en cruauté" (p. 307, trad. franç. 1970). Les tendances à but passif sont rattachées à la zone érogène anale. En même temps le "désir de voir et de savoir s'affirme impérieusement" (p. 307). FREUD précise alors que les objets ne font pas défaut aux tendances sexuelles partielles mais ne se réunissent pas encore en un seul.

Il définit alors les pulsions partielles (p. 309, nous soulignons) :

"Quelques uns des éléments constitutifs de l'instinct sexuel ont dès le début un objet qu'ils maintiennent avec force ; tel est le cas de la tendance à dominer (sadisme), du désir de voir et de savoir".

Trois pulsions partielles arrimées d'emblée à l'objet sont donc présentes : l'emprise, la pulsion de voir et la pulsion de savoir. Il apparaît que la pulsion de savoir, si l'on reprend les travaux de 1910, n'est pas située sur le même niveau que les deux autres. Elle est déjà un "composé", sublimé dès l'origine. La position de FREUD nous amène une fois de plus à l'aube de la vie psychique et vers ce qu'il signifiait, en 1905, en terme de cannibalisme.

A côté de ces pulsions partielles, FREUD situe d'autres tendances sexuelles dont le développement est différent (p. 309) :

"D'autres (éléments constitutifs de l'instinct sexuel) se rattachent plus manifestement à certaines zones érogènes du corps, n'ont un objet qu'au début, tant qu'ils s'appuient encore sur les fonctions non sexuelles, et y renoncent lorsqu'ils se

détachent de ces fonctions".

FREUD développe ensuite le destin de ces tendances sexuelles qui prennent naissance par étayage sur l'auto-conservation (p. 309) :

"1) Renoncer à l'auto-érotisme, remplacer l'objet faisant partie du corps même de l'individu par un autre qui lui soit étranger et extérieur ;

2) Unifier les différents objets des diverses tendances et les remplacer par un seul et unique objet".

FREUD ajoute que le résultat ne peut être complet. En d'autres termes, il y a un reste dont la présence irritante est, au cours de la vie, source de nouvelles boucles élaboratives.

Ce détour par "L'introduction à la psychanalyse" permet de clarifier la position de FREUD et d'éclairer rétrospectivement la petite note de "Pulsions et destin des pulsions".

Cette note de 1915 est essentielle car elle désigne, à côté des pulsions sexuelles dont le destin est autoérotique et des pulsions d'auto-conservation, un groupe pulsionnel sexuel qui exige d'emblée un objet. FREUD désigne la pulsion d'emprise comme pulsion sexuelle partielle qui exige un objet.

Cette note est également importante parce qu'elle montre que le moi plaisir purifié n'est pas une transformation de toutes les pulsions sexuelles mais d'une partie d'entre elles seulement.

La question posée en 1916-1917, implicite en 1915, est celle de l'unification des tendances vectorisées en direction de l'objet et des tendances autoérotiques.

Le fait que certaines pulsions sexuelles partielles nécessitent d'emblée un objet et soient incapables de se satisfaire autoérotiquement doit être rapproché d'un

deuxième élément.

FREUD énonce qu'après le stade purement narcissique (le purement étant relatif à une partie des pulsions sexuelles) s'instaure le stade de l'objet. Si l'on tient compte des remarques précédentes nous devrions avancer l'idée d'un moi fonctionnant sur deux registres conjoints et séparés. Mais cette perspective d'une sorte de clivage n'est guère soutenable. Les pulsions qui exigent d'emblée un objet ouvrent la voie aux pulsions satisfaites autoérotiquement (p. 181) :

"Quand l'objet devient la source de sensations de plaisir, il s'instaure une tendance motrice qui veut rapprocher ledit objet du moi, l'incorporer dans le moi".

Nous formons l'hypothèse que FREUD désigne le second volet du travail d'emprise : **l'emprise introjective**. Son but est d'incorporer l'objet au moi.

La tendance motrice relève de la musculature et de l'emprise. En d'autres termes, **la pulsion d'emprise vectorise le moi plaisir en direction de l'objet**. Ce faisant elle l'assure de la satisfaction. Mais elle ne peut remplir cette fonction qu'à la condition d'avoir **déjà rencontré l'expérience de satisfaction en provenance de l'objet**. Nous pensons que l'échec de cette satisfaction est à la base des relations d'emprise désignées par R.DOREY (1981). Mais il faut supposer aussi un mouvement en sens inverse, du moi plaisir en direction du moi réalité, de sorte que les deux courants finissent par n'en former qu'un seul.

Comment rendre compte du processus d'anastomose entre ces différentes tendances ?

FREUD décrit les mécanismes de plusieurs destins pulsionnels : le renversement dans le contraire, le retournement sur la personne propre, le refoulement et la sublimation. Les deux premiers destins sont illustrés à partir du couple sadisme-masochisme.

FREUD propose le processus suivant :

a) Le sadisme consiste en une activité de violence, exercice de la puissance contre une autre personne en tant qu'objet.

b) Cet objet est abandonné et remplacé par la personne propre. En même temps que le retournement sur la personne propre, est accomplie la transformation du but pulsionnel actif en but passif.

c) De nouveau est cherchée, en tant qu'objet, une personne étrangère qui, par suite de la transformation de but intervenue, doit nécessairement assumer le rôle du sujet.

FREUD précise qu'infliger de la douleur ne joue aucun rôle dans le but pulsionnel originel. L'enfant sadique ne prend pas en compte l'infliction de douleur. Mais il ne précise pas quelle est la nature du but visé.

Notons, en passant, que sa réflexion nous confronte une fois de plus au couple emprise-douleur.

FREUD montre que la douleur s'associe à l'excitation sexuelle lorsque la transformation en masochisme est accomplie. C'est à ce moment seulement que peut s'instaurer le but sadique d'infliger de la douleur à autrui. La jouissance du sadique opère suivant une identification à l'objet souffrant (p. 174) :

"Jouir de la douleur serait donc un but originellement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que chez celui qui relève originellement du sadisme".

Quel est le but visé par le sadisme avant la connexion avec la douleur ? Quelles sont l'origine et la nature de la douleur recherchée par le masochiste ?

Notre hypothèse est que le sadisme décrit par FREUD au temps (a) -activité de violence,

exercice de la puissance contre une autre personne en tant qu'objet- **relève de l'emprise transformatrice.**

Un peu plus loin dans sa démonstration FREUD analyse le destin de la pulsion de regarder dans ses différents aspect. Il suppose un temps à la fois actif et passif : "soi-même regarder un membre sexuel en même temps membre sexuel être regardé par personne propre". Il ajoute alors (p. 175) :

"Un tel stade préliminaire manque au sadisme qui, d'emblée, se dirige sur un objet étranger, encore qu'il ne serait pas précisément absurde de le construire à partir des efforts de l'enfant qui veut se rendre maître de ses propres membres".

FREUD renvoie à une note datée de 1924 dans laquelle il précise qu'il soutient désormais à propos du sadisme et du masochisme des positions différentes. Nous verrons plus loin en détail l'importance de l'article "Le problème économique du masochisme" pour la problématique de l'emprise.

Si nous conservons la ligne des textes datés de 1915 nous pouvons envisager de déployer le stade (b) qui ne procéderait pas simplement d'un retournement sur la personne propre mais **réaliserait l'anastomose entre les deux courants.** FREUD ne précise pas quelles sont les conditions qui encadrent ce retournement, le rendent possible ou au contraire le bloquent.

De notre point de vue le stade (b) correspond à un temps "fusionnel" ou d'anastomose, pour reprendre le terme employé en 1905, entre les pulsions sexuelles qui exigent d'emblée un objet et les pulsions sexuelles susceptibles d'une satisfaction autoérotique.

En d'autres termes, le corps est **saisi comme objet de satisfaction.** Cette perspective est reprise cinq ans plus tard dans l'analyse du jeu de la bobine.

L'anastomose entre les deux courants pulsionnels, l'un immédiatement objectalisé et l'autre autoérotique, crée une sorte de troisième terme entre ces deux courants, une voie moyenne entre les investissements narcissiques et les investissements objectaux (J. COSNIER, 1970). C'est le point de commutation entre emprise transformatrice et emprise introjective.

Il n'est pas impossible d'envisager, à partir de ce stade (b), une série de déséquilibres qui peuvent affecter, par excès ou par défaut, l'une ou l'autre des composantes. Nous essayerons de reprendre cette perspective à partir de l'anorexie mentale.

Le schéma présenté par FREUD sur les destins du sadisme et du masochisme pourrait alors être modifié ainsi.

.../...

Niveau (a)

Pulsion sexuelle	-----	Autoconservation
partielle		Emprise/étayage
visant l'objet		Cramponnement
dès l'origine		Rebroussement
Emprise		autoérotique
(sadisme)		(Narcissisme)
I		I
I		I
I-----		I
	I	
	I	

Appareil d'emprise
(musculature)
Principe discriminateur

I
I
I

Moi réalité du début		Moi plaisir purifié
I-----	I-----	I
	I	

Niveau (b)

Autosadisme
Anastomose des deux courants
corps propre saisi comme objet
réel et objet autoérotique
Auto-emprise/Autoérotisme

I
I
I

Emprise voluptueuse	-----	Volupté interne
de l'objet		activement
I		recherchée
I		I
Emprise<-----		>Emprise
transformatrice		introjective

Ce schéma laisse de côté un point essentiel. Quelles conditions favorisent le

passage du niveau (a) au niveau (b) ? En ce point la nature de la réponse donnée par l'objet des pulsions sexuelles partielles doit intervenir dans la qualité de fusion des deux courants.

L'appareil d'emprise est par ailleurs placé en position de pont entre les deux courants. Il permet une sorte d'indécidabilité de l'investissement à la fois narcissique et objectal. En d'autres termes le pôle passif et le pôle actif de l'analité commutent leurs visées par le biais de l'appareil d'emprise. L'objet interne voluptueux et l'objet externe fonctionnel sont affectés d'une même charge érotique à but actif et passif. La complémentarité d'objets relevée par FREUD est pensable en intercalant entre les deux le pont constitué par l'appareil d'emprise.

En d'autres termes la muqueuse anale figure le travail d'emprise introjective à l'égard du contenu intestinal. C'est en partie de cette forme d'emprise interne connectée à l'analité que dépendent, dans le cours du développement, la mise en place de l'appareillage du moi et du "plaisir de fonctionnement".

II) Les ajouts aux Trois essais

Dans un paragraphe consacré aux pulsions partielles, à l'intérieur du chapitre sur la sexualité infantile, FREUD ajoute, en 1915, quelques remarques concernant la pulsion d'emprise.

Nous avons mentionné plus haut le passage dans lequel il évoque la cruauté infantile qui ne se laisse pas arrêter par la douleur d'autrui. FREUD avance, dans la suite du texte de 1905, l'idée d'anastomose et propose la conception d'une origine proche des deux courants pulsionnels. En 1915, il supprime le

passage concernant l'anastomose et le remplace par les lignes suivantes (p. 121, trad. franc. 1987) :

"Nous sommes en droit de supposer que la motion cruelle provient de la pulsion d'emprise et surgit dans la vie sexuelle à un moment où les parties génitales n'ont pas encore pris leur rôle ultérieur. Elle gouverne alors une phase de la vie sexuelle que nous décrivons plus loin en tant qu'organisation pré-génitale".

La phase de la vie sexuelle est le stade sadique anal que FREUD introduit dans les modifications de 1915. Il se place dans la même perspective qui l'amène à décrire, dans "Pulsions et destins des pulsions", une poussée à l'emprise contemporaine à l'analité.

Insistons sur le fait suivant : la motion cruelle **provient** de la pulsion d'emprise. Celle-ci est donc originaire et constitue le creuset du sadisme ultérieur.

Si nous nous limitons à cette lecture la position de FREUD à l'égard de l'emprise paraît contradictoire. Elle semble "surgir" lors du stade anal et gouverner l'ensemble de cette organisation. En fait, nous venons de le voir, la suppression de l'anastomose en 1915 ne l'efface pas. Elle est reprise, à un autre niveau du texte sur les pulsions, au sein du stade "autosadique".

Si l'on s'en tient à la perspective d'une poussée d'emprise contemporaine du stade anal, on bloque toute mise en perspective de cette pulsion. Il est alors impossible d'interroger l'histoire de l'emprise mais nous verrons plus loin que FREUD ne pouvait sans doute pas développer précisément une telle analyse.

Dans le chapitre suivant des "Trois essais", daté lui-aussi de 1915, FREUD retrouve la pulsion de savoir. Il mentionne l'emprise mais dans une perspective différente (p. 123) :

"La pulsion de savoir ne peut être comptée

au nombre des composantes pulsionnelles élémentaires ni subordonnée exclusivement à la sexualité. Son action correspond d'une part à un aspect sublimé de l'emprise et, d'autre part, elle travaille avec l'énergie du plaisir scopique".

Cette position, notons le au passage, est différente de celle avancée en 1916-1917 dans "L'introduction à la Psychanalyse" où la pulsion de savoir est comptée au nombre restreint des pulsions sexuelles partielles qui s'attachent fermement à leur objet.

Trois questions surgissent immédiatement.

La première concerne l'aspect sublimé de l'emprise. FREUD ne donne aucune indication à ce sujet mais si l'on s'en tient, comme nous le faisons, à une conception de l'appareil d'emprise incluant le toucher, le voir et le "dévorer", c'est l'une de ces trois composantes sexuelles partielles qui est désignée. Nous avons rencontré la même interrogation dans le texte de 1913 "La disposition à la névrose obsessionnelle".

La deuxième question porte sur la sublimation. Nous retrouvons la difficulté rencontrée dans l'analyse des destins de la pulsion de savoir en 1910 dans "Un souvenir d'enfance de Léonard de VINCI". La sublimation suppose un refoulement presque réussi. La composante qui échappe au refoulement est immédiatement sublimée. Nous avons avancé l'hypothèse que seule la représentation de l'objet de la composante sexuelle était refoulée, l'anastomose des deux courants se réalisant autour de la fonction.

Troisième question : si l'aspect sublimé de l'emprise travaille avec l'énergie du plaisir scopique nous devons supposer que cette énergie alimente précisément l'interrogation sexuelle liée au traumatisme. Ce voir concerne donc en dernière instance la scène sexuelle.

Cette difficulté nécessite une

décondensation des différents temps du processus.

L'aspect sublimé de l'emprise serait le "tenir", le "toucher" ou le "dévorer", travaillés après-coup par le "voir" sexualisé. Cette perspective n'est toutefois pas satisfaisante dans la mesure où elle nous ramène à la dichotomie de 1905 entre pulsion d'emprise "secondairement sexualisée" et pulsion "sexuelle d'emprise". Tout l'apport de 1911 (Les deux principes) et de 1915, dans lequel deux courants pulsionnels sexuels apparaissent, est laissé de côté.

FREUD ajoute toutefois des éléments qui permettent de sortir de l'impasse (p. 123) :

"Les relations (de la pulsion d'emprise) avec la vie sexuelle sont cependant particulièrement importantes, car la psychanalyse nous a appris que la pulsion de savoir des enfants est attirée avec une précocité insoupçonnée et avec une intensité inattendue par les problèmes sexuels, voire qu'elle n'est peut être éveillée que par eux seuls".

La construction précédente, provisoirement acceptable mais peu heuristique, s'effondre. FREUD renvoie l'émergence de la pulsion de savoir à une époque lointaine. Les expressions "précocité insoupçonnée" et "intensité inattendue" alimentent alors la ligne désignée en 1915. Nous trouvons dans ces remarques un écho du courant pulsionnel qui exige d'emblée un objet.

Il nous est possible, en ce point, de proposer une première formulation de l'hypothèse globale concernant la pulsion d'emprise.

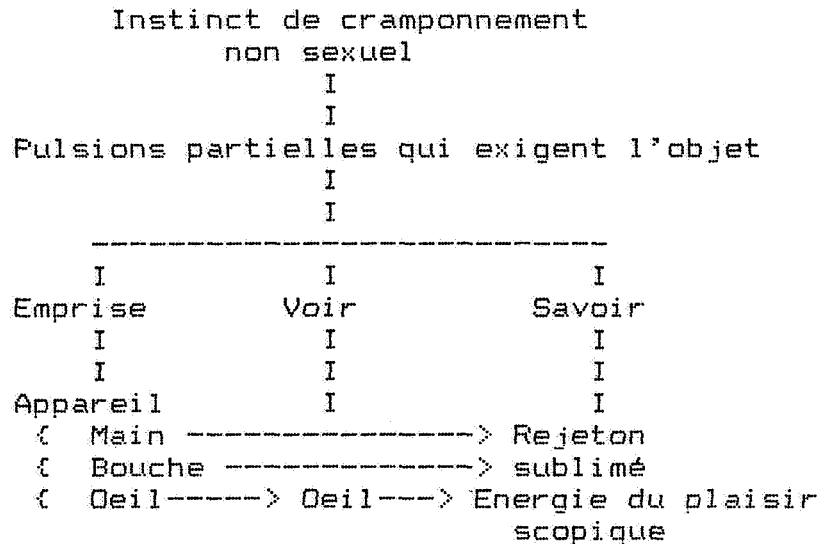
Le traumatisme qui accompagne l'arrivée réelle ou éventuelle d'un enfant peut être conçu comme après-coup d'un traumatisme plus ancien. Tout se passe comme si les pulsions qui exigent d'emblée un objet avaient été confrontées à la perte de cet objet. La naissance de l'altérité

constituerait le premier temps de la pulsion d'investigation dont les théories sexuelles seraient l'après-coup.

La poussée à l'emprise serait contemporaine des premiers moments de séparation entre mère et enfant lorsque la mère, indiquant à l'enfant qu'il n'est pas son objet unique, "redevient amante" (M.FAIN, 1971). Autrement dit, quelle que soit la référence théorique en jeu, séduction généralisée (J.LAPLANCHE, 1987) ou "hystérie primaire", l'enfant est d'emblée saisi par l'énigme du sexuel qui se confond alors, dans ce premier temps du processus, avec l'énigme de la perte.

Nous proposerons un schéma pour tenter de préciser ces nuances.

.../...



Ce schéma fait tout d'abord apparaître le plaisir scopique en position charnière. Les expressions courantes comme "tenir à l'oeil" ou "manger des yeux" indiquent qu'à un moment la vue est placée en position de réorganiser l'ensemble des composantes sexuelles partielles arrimées à l'objet. Mais ce schéma montre aussi autre chose. Il n'est en effet pas possible de "passer" au niveau de la pulsion de savoir, fut-elle primaire comme FREUD l'affirme en 1916-1917 ou secondaire comme il le soutient en 1910. Il est nécessaire de faire appel à un événement extérieur de nature traumatique. Cet événement relève d'une première séparation et perte d'amour.

Ceci nous amène à synthétiser les positions de FREUD en proposant la conception d'une pulsion de savoir "primairement secondaire", produite par un premier mouvement séparateur.

On mesure l'écart qui nous sépare des conceptions de J.BOWLBY car, dans notre perspective, l'attachement relève de l'emprise c'est-à-dire entre tout entier au service du principe de plaisir et, en dernière instance, de la satisfaction sexuelle.

Si l'on fait référence aux différents modèles exposés dans la première partie de ce travail, on peut imaginer que le cramponnement de I.HERMANN appartient à la catégorie des pulsions qui exigent d'emblée un objet. Lors du "décramponnement", c'est-à-dire lorsque la mère reprend à son compte une partie de la libido jusque là consacrée à l'enfant, l'instinct de cramponnement perd son objet et se transforme en **poussée d'emprise**. Elle bute, à ce moment, sur les "interdits du toucher" (D.ANZIEU, 1984).

Le prédateur supposé par I.HERMANN et par J.BOWLBY ne serait autre que le père (ou le partenaire de la mère). Le père prédateur est celui qui arrache la mère à l'enfant. Cette perspective, nous le verrons, est proche de celle de C. LE GUEN ("L'Oedipe originaire", 1974).

L'emprise est sollicitée de multiples façons au sein de cette triangulation originaire. La légende de Sophocle et le drame d'Oedipe mettent d'ailleurs en scène plusieurs éléments relatifs à l'emprise : la cruauté (Oedipe tue Laïos qui lui barre le chemin) ; l'énigme (Oedipe doit répondre au Sphinx) ; il court le risque d'être dévoré. Trois fonctions de l'appareil d'emprise sont présentes tout au long du drame oedipien : l'oracle renvoie à la bouche, l'inceste au toucher et au voir, ces deux éléments étant présents encore dans l'automutilation finale.

Nous nous sommes demandé, avant de commencer l'analyse des textes intermédiaires de la période 1905-1915, quel était l'objet de la pulsion d'emprise différencié par FREUD de l'objet du courant passif.

La conception d'un courant sexuel à la fois différent du courant autoérotique et des pulsions d'auto-conservation nous amène à considérer que l'objet de l'activité entraîné par la pulsion d'emprise est le corps maternel. La mère se laisse saisir mais, progressivement, se déprend de la saisie en même temps qu'elle

travaille pour elle-même la double position de mère et d'amante. L'objet se transforme (C.BOLLAS, 1981, 1989 ; R.ROUSSILLON, 1988 a et b) et alimente le mouvement d'auto-emprise. Les travaux de P.LUQUET (1962), rendent compte précisément de ce processus. De la même façon, M.FAIN et P.MARTY (1955) ont mis en évidence le rôle de la motricité dans la relation d'objet. Le premier temps traumatique, d'où émerge la pulsion d'emprise, peut être situé à ce niveau. En même temps apparaît le tiers et la configuration oedipienne originaire se met en place.

Cet ensemble de conceptions doit être replacé dans le contexte défini par FREUD. La différence de départ entre les pulsions sexuelles arrimées à l'objet et d'autres motions sexuelles qui, par étayage sur l'auto-conservation, opèrent leur rebroussement en autoérotismes, modifie l'ensemble du schéma du développement pulsionnel de l'emprise.

Si l'on accepte l'hypothèse d'une anastomose précoce entre ces deux courants pulsionnels, anastomose qui désigne alors le corps propre saisi comme objet sexuel, une double transformation opère. Du côté de l'objet l'aspect fonctionnel ou encadrant de l'emprise est érotisé : le plaisir d'emprise est apporté par le courant autoérotique et voluptueux. Du côté autoérotique le mouvement est celui d'une maîtrise de la répétition.

En d'autres termes, l'auto-emprise apporte une dimension fonctionnelle aux autoérotismes.

Nous avons proposé de désigner ces deux volets du travail de l'emprise sous les termes d'emprise transformatrice et d'emprise introjective.

Dans ces conditions les deux temps séparateurs ne portent pas sur le même niveau d'organisation. La première séparation avec l'objet maternel, contemporaine de l'accès aux autoérotismes, donne naissance à un double courant. L'objet est dédoublé : objet externe

des pulsions partielles et objet interne de l'autoérotisme. Cette bipartition va, par anastomose, engendrer de nombreux points de passage entre l'un et l'autre des deux courants de sorte que les autoérotismes seront présents en direction de l'objet et que l'emprise s'exercera sur le corps propre par la médiation des autoérotismes.

Nous supposons, par conséquent, que le travail de l'emprise doit transformer le dehors, c'est à dire assurer les conditions de satisfaction, en même temps que le dedans. Nous verrons que cette position relève de l'animisme infantile et connecte directement le travail d'emprise, dans ses deux volets, avec le médium malléable (R.ROUSSILLON, 1988 a).

Ces hypothèses impliquent que la pulsion d'emprise est contemporaine du détachement. Elle n'acquiert son caractère pulsionnel que d'avoir perdu son objet. Auparavant nous avons à faire avec des montages instinctuels (agrippement, grasping réflex etc...) qui, dans le cours du développement, perdent leur objet. L'emprise se présente comme recherche de l'objet perdu et ses destins dépendent, par conséquent, des modalités de cette perte initiale.

La pulsion de savoir "primairement secondaire" qualifie cette recherche active de l'objet perdu. Elle est à la fois semblable et différente par nature de la pulsion d'investigation, qui s'organisera plus tard à partir de l'arrivée réelle ou potentielle d'un autre enfant, comme l'avant-coup est à la fois semblable et différent de l'après-coup du traumatisme. La vue aura, entre temps, pris un rôle organisateur de l'appareil d'emprise.

III) Vues d'ensemble sur les névroses de transfert

Ni l'appareil d'emprise ni la pulsion d'emprise n'apparaissent dans ce texte. Un certain nombre de considérations permettent toutefois de le classer à côté d'autres travaux qui, sans aborder directement la question de l'emprise, précisent les conceptions de FREUD.

FREUD évoque dans ce texte une catastrophe climatique qui aurait marqué profondément l'histoire de l'humanité. L'homme aurait d'abord mené son existence dans un milieu suffisamment riche qui satisfaisait tous ses besoins. La période de glaciation est intervenue, constituant une rupture avec, comme conséquence, le développement de la culture.

Ce travail peut être lu à plusieurs niveaux.

On peut l'entendre, un peu à la façon de "Totem et tabou" (1913) comme un ensemble cohérent visant la reconstruction d'une préhistoire de l'humanité. Cette reconstruction aurait pour tâche de servir de support à un certain nombre d'hypothèses relatives à l'origine de l'angoisse et à la transmission phylogénétique des dispositions humaines à la souffrance psychique. Ce type de lecture de "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" et de "Totem et tabou" relève d'un certain nombre de critiques qui risquent de faire perdre à ces textes leur valeur métaphorique. S'en tenir à une interprétation historique générale aboutit à l'effacement possible de deux autres niveaux de lecture.

Le texte de 1915 apporte en effet des informations sur la préhistoire mais moins sur la préhistoire des sociétés humaines que sur la **préhistoire de la psyché**. Tout se passe comme si, à travers le tableau englobant de vastes unités de temps, FREUD figurait les conditions

d'émergence de la vie psychique.

Le thème de la glaciation relève en ce sens d'une double lecture.

Il constitue un épisode nécessaire de l'histoire individuelle et doit être rapproché d'un mythe des origines. La perte de l'objet, d'un certain type de lien à l'objet, "qui satisfaisait tous les besoins" marque l'histoire individuelle en tant que moment clé de l'accession à l'individualité. Mais, en même temps, cette rupture se donne comme un **"déjà là", pré-condition de ce même développement**. En ce sens, l'objet et sa perte se situent "en amont de l'histoire personnelle" (J.GUILLAUMIN, 1989 b).

Il est une troisième lecture possible, en filigrane, qui se rapporte à l'histoire même de FREUD.

Cette perspective, déjà évoquée pour les textes de la période 1907-1913, repose sur l'hypothèse d'une mise en figuration, à travers la question d'une perte douloureuse et de la pulsion de savoir, de l'origine de la curiosité. En ce sens les textes "préhistoriques" de FREUD, "Totem et tabou" (1913), "Le Moïse de MICHEL ANGE" (1914) et "L'homme Moïse et la religion monothéiste" (1934-1938) contribuent à ce travail de figuration d'un événement "historique préhistorique" qui a profondément marqué son histoire.

FREUD développe une argumentation en plusieurs points.

Sous l'influence de la glaciation l'humanité est devenue anxieuse et un certain nombre de privations sont devenues inévitables (p. 293, trad. franc. 1988) :

"La libido sexuelle ne perdit tout d'abord pas ses objets qui sont bel et bien humains, mais on peut penser que le moi, menacé dans son existence, détourna les yeux dans une certaine mesure de l'investissement d'objet, conserva la

libido dans le moi et transforma ainsi en angoisse de réel ce qui avait été auparavant libido d'objet".

Cette perspective, rapprochée des vues de la même époque sur la dialectique entre moi réalité et moi plaisir, va dans le sens d'une vectorisation d'emblée objectale d'une partie des pulsions sexuelles. Mais elle indique aussi le mouvement d'un retrait de la libido dans le Moi.

FREUD décrit un mouvement d'intériorisation qui transforme l'angoisse devant le réel en angoisse devant les pulsions. L'angoisse de l'enfant porte en elle-même, "congénitalement" (p. 293) les traces de cette angoisse des temps anciens. Elle traite la libido non satisfaite comme un danger externe. En d'autres termes, la perte est d'emblée présente, comme avant-coup potentiel, dans l'investissement sexuel de l'objet.

J. GUILLAUMIN (1989 b) souligne que FREUD ne dit rien des modalités d'intériorisation ou d'installation de ces traces de perte à l'intérieur du moi comme condition même de son développement. C'est en ce point que les concepts de pulsion d'emprise et d'appareil d'emprise peuvent être introduits.

Si l'emprise vise d'emblée l'objet, et le saisit concrètement par l'intermédiaire de l'appareil d'emprise, nous devons avancer l'hypothèse que cette saisie manque au moins en partie son objectif. De sorte que l'objet se dérobe partiellement d'emblée échappant ainsi à l'absolu de l'emprise.

Tout se passe comme si l'objet était en partie manquant à la saisie d'emprise non parce qu'il l'évite de façon volontaire mais parce qu'il est manquant ou absent à lui-même. L'emprise saisit en même temps que l'objet, la part d'absence qui habite cet objet. Ce dernier ne fournit qu'une satisfaction relative, en tout cas suffisante, mais jamais absolue. Ce sont les degrés de cette satisfaction suffisante, dans

ses excès ou ses défauts, qui conditionnent la part d'équilibre et de déséquilibre que l'emprise apporte ultérieurement aux autoérotismes.

Si la pulsion d'emprise saisit l'objet et la part d'ombre de cet objet, la satisfaction qu'elle trouve peut être suffisante pour tempérer la "folie d'emprise" mais insuffisante, malgré tout, pour que son mouvement s'interrompe totalement. L'expérience de satisfaction est, en quelque sorte, le sommeil de l'emprise, mais pas plus.

Ces considérations supposent, nous le verrons, une double butée de l'objet. **Butée de la satisfaction**, comme l'entend P.DENIS (1992) en même temps que **butée d'un refus**, d'une limite interne ou d'une part d'ombre, qui impose à l'emprise le point de fuite de l'imprenable. L'inachèvement de l'objet constitue la butée nécessaire à l'emprise tempérée. Cet ensemble constitue ce que nous définissons comme le travail de l'emprise.

Revenons au texte de 1915.

A la suite de la glaciation les hommes furent directement menacés dans leur existence et ne pouvaient pas conserver en vie les plus faibles d'entre eux (p. 294) :

"La mise à mort des nouveau-nés trouvait certainement une résistance dans l'amour, particulièrement celui des mères narcissiques".

C'est en ce point que le troisième niveau de lecture de "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" peut être introduit.

Nous avançons l'hypothèse que cette catastrophe et ses conséquences directes sur la vie des jeunes enfants sont comme l'écho lointain d'une autre mort, celle du jeune frère Julius et du chagrin alors ressenti par la mère et le père de FREUD.

Le paragraphe suivant met d'ailleurs en

oeuvre les notions d'intelligence et de domination (p. 294) :

"La mise en activité de l'intelligence prit pour (l'homme) le rôle majeur. Il apprit à faire des recherches, à comprendre un peu le monde hostile, et à s'assurer sur lui, par ses inventions, une première domination (...) c'était le temps de la vision du monde animiste et de sa technique magique".

L'urgence de la vie, telle que FREUD l'envisage dans "Les théories sexuelles infantiles" (1908), ouvre sur les techniques de l'animisme analysées dans "Totem et tabou".

Tout se passe comme si la mise à mort des nouveau-nés était elle-même le résultat d'une technique animiste. Désirer la disparition du nouveau-né (Julius ?) le fait disparaître mais implique aussi, dans le même temps, la perte d'un lien à la mère "narcissique". Cet épisode laisse à FREUD, nous l'avons vu, "le germe d'un remord" mais lui permet aussi d'assurer une première domination sur le monde hostile. Il reste malgré tout le fils préféré de sa mère, celui que par deux fois les prédictions assurent d'un avenir glorieux.

Dans "Un souvenir d'enfance de Poésie et Vérité" (1917) comme dans une note rajoutée en 1911 à "L'interprétation des rêves" (Trad. Franç, p. 342) FREUD répète que la préférence accordée par la mère donne à l'enfant un sentiment conquérant et l'assurance du succès. Succès, pour GOETHE comme pour FREUD, entâché malgré tout par la disparition effective du rival.

IV) Deuil et mélancolie

Le texte, écrit en 1915 mais publié en 1917, interroge l'énigme de la mélancolie, ses renversements surprenants en manie, et développe ses oppositions et similitudes avec les processus de deuil.

Dans le deuil l'objet perdu est désigné. L'endeuillé sait qui ou quoi il a perdu réellement dans le monde. A la différence du mélancolique, l'endeuillé "normal" ne se déprécie pas lui-même, il n'est pas affecté par "le trouble du sentiment de soi" (p. 262, trad. franc. 1988). Mais chez l'un et l'autre on observe une perte d'intérêt pour le monde extérieur et, toujours énigmatique, la douleur.

L'examen de réalité, dans le travail de deuil, montre que l'objet aimé n'existe plus et exige par conséquent le retrait de la libido attachée à l'objet. Ce retrait s'opère en détail en même temps que l'objet continue d'exister psychiquement pour l'endeuillé. L'opération est douloureuse mais (p. 263) :

"Il est de fait qu'après l'achèvement du travail de deuil le moi redevient libre et non inhibé".

La liberté et la non inhibition recouvrées par le moi sont relatives à l'investissement d'un autre objet. Il faut, à ce niveau, distinguer ce qui relève du travail identificatoire qui désigne une issue possible au deuil et ce qui se rattache à l'investissement d'un autre objet. De sorte que la double issue, identificatoire et objectale, permet au moi endeuillé d'effectuer le troc douloureux qui, au total, l'enrichit.

Pourquoi la douleur ? Pourquoi, lorsque le moi se retrouve libre et non inhibé, quelque chose se rattache malgré tout au souvenir de l'objet perdu ? Pourquoi, en arrière plan et

peut-être ineffaçable, un investissement encore attaché à l'objet ?

Une hypothèse possible tient en deux points.

Le premier concerne le deuil, le travail même du deuil, et suppose que ce travail effectué à l'égard d'un objet perdu contient tous les autres deuils de tous les autres objets perdus. De sorte que rien n'est jamais achevé comme si, un peu à la façon des poupées russes, tous les deuils anciens étaient convoqués, enchevêtrés, mis en abîme dans le deuil actuel. Comme si, derrière tel objet perdu, se cachaient les anciens objets perdus dont le travail de deuil, toujours inachevé et pourtant effectué, réclame une reprise ou un complément. Là encore il faut que le travail de deuil ait été, pour chacun des objets potentiellement présents, suffisamment engagé et réussi pour que sa reprise ne bloque pas le processus dans la répétition ou l'immobilité du deuil pathologique. La trace des deuils anciens joue sans doute un rôle d'étayage interne à l'égard du travail de deuil engagé. La question rejoint alors celle du deuil précoce de l'objet visé par la pulsion d'emprise.

L'autre plan, directement connecté à l'énigme de la douleur, est complémentaire du premier.

La douleur constitue en quelque sorte une blessure "suffisamment" ouverte, un ombilic qui rattache le deuil présent à un deuil "originaire". C'est en ce sens que les propositions avancées dans "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" peuvent compléter "Deuil et mélancolie". La douleur du deuil est "anhistorique" dans la mesure où elle n'est jamais affectable, en dernière instance, à la perte de tel ou tel objet repérable, fut-il considérablement investi, mais à l'investissement d'objet lui-même. Si l'emprise saisit l'objet elle saisit également, nous l'avons vu, sa part d'ombre. L'objet est "déjà" perdu avant même d'être trouvé.

La douleur renverrait, dans ces conditions, à l'impossible de l'emprise qui, paradoxalement, constitue la condition même de sa réussite.

Tout se passe comme si le travail de deuil prenait à son compte ou suivait les traces du travail de l'emprise. Si l'objet se dérobe, et il se dérobe foncièrement toujours, le travail de deuil (ou d'emprise) ouvre une double voie. La voie interne, identificatoire sur le modèle cannibalique (K.ABRAHAM, 1924 ; trad. franç. 1966) et la voie externe, fonctionnelle, de la saisie d'un "autre/même" objet. Ce double volant recoupe le travail de l'emprise introjective et de l'emprise transformatrice.

La douleur de la perte est inscrite dans la saisie et l'investissement de l'objet dont les destins sont variables. Du deuil "banal", qui s'élabore en spirale et contient tous les deuils précédents jusqu'au deuil "originnaire" qui préexiste à l'individu, à la mélancolie qui semble perdre toute voie fonctionnelle externe et s'organiser sur le modèle d'une "auto-emprise folle".

Le mélancolique ne sait pas ce qu'il a perdu et, si l'endeuillé perd un objet, le mélancolique est affecté par une perte "quant à son moi" (p. 266). La libido n'est pas progressivement déplacée sur un autre objet mais ramenée dans le moi. Elle sert alors à une identification du moi avec l'objet abandonné et le conflit entre le moi et l'objet aimé devient scission entre l'instance critique et le moi modifié par l'identification.

Cette identification est différente de celle qui fait partie du travail normal de deuil.

Dans cette dernière occurrence l'organisation du moi reste stable et les sédiments identificatoires dont le moi est formé ne sont pas balayés.

Dans le cas de la mélancolie, au contraire,

l'identification du moi à l'objet perdu s'effectue de manière passionnelle, jouant le rôle d'un point de dépression ou d'aspiration qui absorbe tout le reste. Cette identification s'accompagne d'une scission avec l'instance critique de sorte que toute la vie psychique semble désormais tourner autour de cette bipartition moïque. Tout se passe alors comme si l'emprise introjective s'exerçait sans travail de transformation relatif à l'objet.

FREUD propose une analyse que nous devons suivre dans le détail tant la fonction de l'emprise y semble prégnante de façon implicite (p. 268) :

"Il faut qu'il existe d'une part une forte fixation à l'objet d'amour, mais d'autre part, en contradiction avec cela, une résistance minime de l'investissement d'objet".

Que signifie l'expression "résistance minime de l'investissement d'objet" ?

En première analyse l'interprétation suivie par FREUD, à la suite de D.RANK, renvoie à la "balance" entre investissement narcissique et investissement d'objet (p. 268) :

"Cette contradiction semble exiger (...) que le choix d'objet se soit produit sur une base narcissique, de sorte que l'investissement d'objet, si des difficultés s'élèvent contre lui, puisse régresser au narcissisme".

FREUD fait porter l'accent de son analyse sur l'investissement narcissique et, à ce stade, néglige l'objet. Quelle que soit la perspective envisagée la raison première de ce choix narcissique reste posée. On peut discuter la pertinence de cette interrogation, de ce "pourquoi" répétitif posé au déséquilibre basal de l'investissement d'objet. Notre investigation cherche, en ce point, à mettre en évidence l'élément de bascule qui connecte et sépare en même temps le deuil et la mélancolie.

Notre hypothèse est relative aux conditions

premières qui ont accompagné la double butée de l'objet.

FREUD, dans la suite de sa réflexion, en arrive précisément à ce niveau (p. 268) :

"L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement d'amour, ce qui a pour succès que, malgré le conflit avec la personne aimée, la relation d'amour n'a pas à être abandonnée (...). L'identification est le stade préliminaire du choix d'objet et la première manière, ambivalente dans son expression, selon laquelle le moi élit un objet. Il voudrait s'incorporer ce objet et cela, conformément à la phase orale ou cannibalique du développement de la libido, par la voie de la dévoration".

Nous voici donc ramené, par la voie de l'identification narcissique, à la phase "cannibalique".

Dans les "Trois essais sur la théorie sexuelle" (1905) et dans "Pulsions et destins des pulsions" (1915), FREUD affirme l'existence de deux courants pulsionnels, l'un exigeant d'emblée l'objet et l'autre participant au développement du moi plaisir. C'est à ce niveau que FREUD (p. 269) situe la "disposition à devenir mélancolique". La rencontre avec l'objet, la double butée nécessaire qu'il propose à la pulsion d'emprise, constituent les facteurs essentiels de cette disposition, que ce soit sous l'angle des pulsions partielles ou sous l'angle d'une faillite potentiellement active, comme en avant-coup, des autoérotismes.

La réflexion de FREUD subit alors une inflexion en direction de l'objet. Il compare névrose de contrainte et mélancolie sous l'angle de l'auto-tourment (p. 270, nous soulignons) :

"Dans les deux affections, les malades, habituellement, parviennent encore, par le détour de l'auto-punition, à exercer leur vengeance sur les objets originels et à tourmenter ceux qui leur sont chers par

l'intermédiaire de l'état de maladie (...) La personne qui a provoqué la perturbation dans les sentiments du malade, celle vers qui s'oriente son état de maladie, est bel et bien à trouver d'ordinaire dans l'entourage immédiat du malade".

Tout se passe comme si FREUD interrogeait les conditions mêmes de l'investissement narcissique d'objet. Le tourment mélancolique s'exerce doublement en direction de l'entourage, par l'intermédiaire de la maladie et dans le moi lui-même. Mais au-delà, ou en-deçà, FREUD indique la voie des **objets originels** sur lesquels le mélancolique exerce sa vengeance. Cette "folie d'emprise" (J.GILLIBERT, 1982) et d'auto-emprise, faite de domination et de tourments infligés à autrui et à soi-même, trouve sa limite lorsqu'elle se tourne résolument en passage à l'acte suicidaire.

L'impulsion meurtrière est d'abord dirigée contre l'autre mais en raison de l'identification narcissique à l'objet perdu, elle se tourne contre le moi et peut aboutir au suicide. FREUD ajoute alors (p. 271) :

"Ainsi, dans la régression à partir du choix d'objet narcissique, l'objet a certes été supprimé, mais il s'est pourtant avéré plus puissant que le moi lui-même. Dans les deux situations opposées, celle de l'état amoureux de plus extrême et celle du suicide, le moi, bien que par des voies tout à fait distinctes, est terrassé par l'objet".

En première analyse on pourrait penser que l'emprise exercée par le moi sur l'objet se renverse en emprise exercée par l'objet sur le moi. Le mécanisme qui entraîne cet écrasement du moi par l'objet relève, nous l'avons envisagé plus haut, d'un échec premier de la fonction de l'emprise en direction de l'objet.

Ce modèle peut être rapproché de celui proposé S.FERENCZI dans "Confusion de langue entre les adultes et l'enfant" (1933, trad. franç. 1982) et dans "Réflexions sur le

traumatisme" (1934, 1982).

Le processus consiste à assurer son emprise sur le débordement pulsionnel. Le modèle proposé par S.FERENCZI s'organise en deux temps : introjection de l'agresseur qui disparaît en tant que réalité extérieure et traitement "hallucinatoire" de la situation intrapsychique nouvellement créée. Mais FERENCZI ajoute que le mouvement identificatoire entraîne également l'introjection des sentiments de culpabilité de l'adulte. Il n'existe pas d'autre moyen de défense, à ce niveau, pour traiter le déplaisir, que (p. 131, 1982) "l'identification anxieuse et l'introjection de celui qui menace ou agresse".

La mélancolie relève d'un mode de traitement analogue par renversement brutal. Le moi choisit la solution extrême : l'emprise va jusqu'au bout de sa domination sur l'objet.

Cette hypothèse nous conduit à un certain paradoxe. L'emprise s'exerce jusqu'à son terme parce qu'elle échoue. L'objet triomphe du moi en même temps que le moi terrasse l'objet.

Nous verrons, dans la partie suivante, comment repérer les conditions de la double butée initiale de l'objet : il doit se laisser saisir, donc satisfaire l'emprise et ouvrir la voie à la satisfaction pulsionnelle, et en même temps se dérober.

La mélancolie ne conduit pas systématiquement jusqu'au passage à l'acte suicidaire qui signe le "triomphal échec" de l'emprise du moi sur l'objet. On observe aussi le basculement de la mélancolie en manie.

FREUD insiste sur le fait que manie et mélancolie sont de même nature, qu'elles "luttent contre le même complexe" (p. 273, 1988). Dans la mélancolie le moi succombe, terrassé par l'objet en même temps qu'il triomphe de lui ; dans la manie le moi maîtrise (p. 273) ce même objet. FREUD ajoute alors (p. 274) :

"Dans la manie, il faut que le moi ait surmonté la perte de l'objet (ou bien le deuil pour la perte, ou bien peut-être, l'objet lui-même)".

"Surmonter l'objet lui-même" : l'expression est énigmatique sauf si l'on se réfère au "triomphe" de la pulsion d'emprise. Sauf, encore, si "l'échec triomphal" de l'emprise que constitue le suicide (voire le suicide "par la main de l'autre" comme le montre E.TOUBIANA, 1987, à propos du "Jules Cesar" de SHAKESPEARE) peut être retourné en "folie d'emprise".

Tout se passe comme si, par le renversement maniaque, par l'auto-tourment ou dans la solution extrême que constitue le suicide, le mélancolique cherchait le point d'appui ou l'étayage nécessaire et manquant ou encore la butée suffisante en provenance de l'objet. En l'absence d'un tel indice il est contraint au renversement de l'auto-emprise folle en folie d'emprise sur l'objet.

FREUD interroge le lieu du travail de la mélancolie. Dans le deuil "normal" la voie de ce travail passe de l'inconscient, "royaume des traces mnésiques" (p. 276), où les combats du détachement de l'objet ont lieu, jusqu'au préconscient et au conscient. Dans la mélancolie cette voie est "barrée" (p. 276) en raison de l'ambivalence. Le travail de mélancolie est une véritable mise à mort de l'objet (p. 277) :

"De même que le deuil amène le moi à renoncer à l'objet en déclarant l'objet mort et en offrant au moi la prime de rester en vie, de même chaque combat d'ambivalence un à un relâche la fixation de la libido à l'objet, en dévalorisant celui-ci, en l'abaissant et même, pour ainsi dire, en l'abattant. La possibilité existe que le procès dans l'inconscient prenne fin, soit après que la rage s'est épuisée, soit après que l'objet a été abandonné comme sans valeur".

Cette description du travail de la mélancolie évoque immanquablement les hypothèses

de J.BERGERET (1984) sur la "Violence fondamentale". Mais il s'agit, dans ce cas, d'une violence fondamentale qui s'exerce au-dedans, un "lui ou moi" interne dans lequel rien ne permet plus de distinguer "lui" et "moi" mais qui renvoie, en dernière instance, à un combat effectif initial avec l'objet.

B.ROSENBERG (1986) propose une hypothèse qui va, semble-t-il, dans le sens d'un échec premier de la fonction d'emprise transformatrice.

B.ROSENBERG n'a pas recours, dans cet article, au concept d'emprise mais le terme qu'il introduit, la "détachabilité" l'implique. Il rappelle que le travail de deuil consiste dans le détachement progressif de l'objet perdu, détachement rendu impossible dans le cas de la mélancolie (1986 p. 1525). Le travail de mélancolie consiste, avant que le détachement soit possible, à assurer la "détachabilité" de l'objet.

Le concept de "détachabilité" mérite d'être examiné dans le cadre de la pulsion d'emprise. L'idée d'une "détachabilité" de l'objet constitue la condition même de son détachement : elle renvoie donc à une fonction première exercée et autorise le déplacement d'accent de l'acte à cette fonction.

Dans notre perspective l'objet primaire est saisi et offre une réponse satisfaisante à l'emprise. Il se laisse saisir tout en s'échappant, nous l'avons vu, du fait de la perte "déjà là" dont son investissement même est vecteur.

L'échec ou la réussite, ou si l'on préfère, les conditions de la satisfaction, sont dès lors liées à la balance entre ce qui est gagné et en même temps perdu dans l'exercice de la pulsion d'emprise. B.ROSENBERG (1986, p. 1539) fait de cette balance économique la charnière du travail de mélancolie.

L'emprise suffisamment satisfaite emporte

avec elle "quelque chose" de l'objet et s'enrichit alors, dans sa visée, de la potentialité de sa réussite : l'animisme se déploie sur les traces de la satisfaction. L'objet est ni tout à fait gagné ni tout à fait perdu. L'expérience de satisfaction constitue alors une butée (P.DENIS, 1992) en ce qu'elle réorganise la fonction d'emprise. Potentiellement satisfaite l'emprise draine désormais la trace de la satisfaction.

C'est en ce sens que nous comprenons le concept de "détachabilité" : comme trace d'un attachement/détachement premier réussi dont la pulsion d'emprise est la résultante. Le détachement de l'objet est possible parce que l'attachement premier a été satisfait.

Le travail de mélancolie, par les renversements dans la manie, semble répéter une même expérience initiale qui n'a pas trouvé de réponse adéquate. L'énigme douloureuse subsiste, commune au deuil et à la mélancolie, exacerbée dans la perte d'objet et dont l'irreprésentable renvoie à un en deçà ou à un déjà-là de la psyché. La mélancolie renvoie en outre, dans l'inextricable confusion entre l'objet et le moi consécutive à l'identification narcissique, à la faillite d'un principe discriminatoire premier et, dans la ligne des travaux de 1915, à l'absence d'un "bon critère objectif" connecté à l'exercice de la pulsion d'emprise.

Avant d'aborder le troisième carrefour organisateur de la problématique d'emprise dans l'oeuvre de FREUD faisons le point.

L'ensemble des textes des années 1915, 1916 et 1917 marque un approfondissement considérable de la question de l'emprise. De façon formelle celle-ci est fermement connectée au sadisme anal sous la forme d'une poussée. Elle relève d'un pôle actif, fonctionnellement arrimé à l'objet réel, en opposition avec un pôle passif, la voluptueuse maîtrise du bol fécal.

Cet aspect recouvre toutefois une dimension différente.

La connexion établie en 1905 entre appareil d'emprise et cannibalisme nous amène à mettre en rapport emprise et objet primaire. Nous repérons alors le développement de cette question à travers une triple problématique :

- l'objet d'emblée arrimé aux pulsions partielles,
- le principe discriminatoire entre le dedans et le dehors,
- la question de la pulsion de savoir.

Ces différents points montrent la pulsion d'emprise doublement mise en travail.

Du côté de l'objet d'abord, comme arrimage fonctionnel qui prépare la voie de la satisfaction. Du côté du sujet ensuite, par la mise en oeuvre des autoérotismes. Ces deux courants sont, par anastomose, réunis en direction d'un même objet, le corps propre, **saisi** comme objet commun des deux courants.

A partir de là une nouvelle polarité interne et externe s'établit, vectorisant l'emprise et la volupté vers d'autres objets. Dès ce moment l'accent porte sur la **fonction** d'emprise et non sur l'acte dans la mesure où la fonction est déjà porteuse, en avant-coup, de son succès.

"Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" (1915) et "Deuil et mélancolie" (1917) nous permettent d'avancer l'hypothèse d'une **double butée de l'objet** et d'une "préhistoire" de l'emprise qui **saisit l'objet porteur de sa propre absence**.

Comment l'emprise traite-t-elle ce noyau dur, cette part insaisissable intrinsèque à l'objet ? Il semble que la réponse de FREUD situe cette portion d'inconnu au coeur du concept de pulsion de mort. L'inachèvement constitutif de l'investissement, la part douloureuse logée au coeur même de la pulsion,

sont, dans le texte de 1920 abordé maintenant, traités d'une double façon.

FREUD nous donne un modèle -le jeu de la bobine- et un concept -la pulsion de mort. Nous essayerons de montrer que l'emprise ne cesse de traiter le noyau ingérable de l'inachèvement à travers la quête infinie d'objets énigmatiques qu'elle se donne à elle-même. L'emprise est un infini d'Eros.

Le concept de pulsion de mort nous indique peut-être une autre voie, complémentaire de celle-ci, et accordée au drame d'Oedipe. Nous développerons précisément cette hypothèse dans la partie consacrée au travail de l'emprise et à la double butée de l'objet. Nous verrons aussi, dans la quatrième partie, comment la mort, chez Guy de MAUPASSANT, est au coeur du travail d'écriture qui, pour lui, est analogue au travail de l'emprise.

Chapitre VI

EMPRISE POUR LA VIE

EMPRISE POUR LA MORT

"Au-delà du principe de plaisir", en 1920, est à bien des égards un tournant. L'introduction du concept de pulsion de mort, d'abord pure spéculation de la part de FREUD, transforme et transporte différentes questions cliniques -compulsion de répétition, réaction thérapeutique négative, névrose traumatique- sur une autre scène.

Nous adopterons une perspective restreinte. FREUD élabore en effet à nouveau la question de l'emprise. Il la situe désormais dans le cadre de la pulsion de mort mais nous serons amené à déduire de ses vues un ensemble relativement complexe.

Nous partirons des questions suivantes : "Au-delà du principe de plaisir" constitue-t-il un approfondissement des vues relatives à l'emprise déjà repérées jusque là ? Modifie-t-il complètement la problématique de l'emprise ? Quel rôle joue désormais le concept de pulsion de mort ?

**I) L'emprise,
l'absence,
la bobine et
le miroir**

Le jeu de la bobine est décrit dans le deuxième chapitre du texte (p. 49-56, trad. franç. 1981). Nous verrons plus loin que FREUD, avant d'aborder directement la description de ce jeu, évoque la notion de traumatisme.

Nous proposons deux lectures successives et complémentaires de ce texte. La première analyse la place de l'emprise dans l'interprétation de FREUD. La seconde, plus associative, replace l'ensemble du chapitre dans la perspective du traumatisme.

Le jeu est célèbre, mais nous ne pouvons pas éviter d'en extraire, à notre tour, les principaux moments d'articulation.

Le cadre d'ensemble est constitué par une observation assez longue, d'une durée de plusieurs semaines, sous le même toit que l'enfant. Les faits observés sont tout d'abord incompréhensibles et ne livrent leur sens qu'après "un certain temps" (p. 51-52).

L'enfant est âgé d'un an et demi ; il n'est pas précoce et parle à peine. Il obéit à certains interdits du toucher (D.ANZIEU 1984, 1985), ne pleure pas quand sa mère s'absente bien qu'il lui soit très attaché.

Le jeu lui-même est décrit en trois temps.

a) L'enfant jette loin de lui tous les petits objets dont il peut se saisir. Il émet, en même temps, le son "o-o-o" qui est compris par FREUD et la mère comme signifiant "parti". FREUD interprète cette séquence comme un jeu, le jeu du "parti".

b) Une deuxième observation est alors introduite. L'enfant tient une bobine en bois

attachée à une ficelle. Il jette cette bobine **dans son berceau**, par-dessus le bord, tout en tenant la ficelle. Il dit "parti". Puis il retire la ficelle **hors du lit** et prononce "voilà". FREUD qualifie la séquence disparition-retour de jeu complet. La première partie est la plus fréquente mais le plus grand plaisir s'attache à la seconde partie du jeu.

c) FREUD ajoute en note que lors d'une longue absence de la mère, **après que le jeu de la bobine se soit déroulé**, l'enfant a trouvé un moyen de se faire disparaître lui-même. Il a découvert son image dans un miroir situé à mi-hauteur et s'est accroupi de façon à faire disparaître son image.

L'interprétation globale de ces séquences se développe en plusieurs points. FREUD considère tout d'abord que le jeu est en rapport avec le renoncement à la satisfaction de la pulsion accompli par l'enfant (p. 53). Il se dédommage en mettant lui-même en scène la séquence disparition-retour de la mère. Le jeu, ensuite, est "trouvé-crée" (pour reprendre l'expression de D.WINNICOTT) par l'enfant car peu importe de savoir, précise FREUD, si ce jeu a été inventé ou suggéré.

FREUD porte son intérêt ailleurs : comment concilier le jeu qui répète une expérience pénible avec le principe de plaisir ? La question se pose d'autant plus que la première séquence du jeu, qui met en scène le départ, est souvent répétée.

Plusieurs arguments sont alors développés.

a) L'enfant était passif face aux disparitions de la mère. En répétant le jeu il assume désormais un rôle actif (p. 54) :

"Une telle tentative pourrait être mise au compte d'une pulsion d'emprise qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir".

b) L'enfant se venge et retourne la

situation dont il a été "victime" en l'infligeant à un autre (le jeu du docteur) pris comme "objet".

FREUD discute ces deux interprétations (p. 54) :

"Nous en venons donc à nous demander si la poussée à élaborer psychiquement une expérience impressionnante et à assurer pleinement son emprise sur elle peut bien se manifester de façon primaire et indépendamment du principe de plaisir".

De ce point de vue la répétition d'une expérience désagréable se solderait par un gain de plaisir lié à la répétition même et à l'exercice de la pulsion d'emprise.

FREUD ne développe pourtant pas cette question et conclut (p. 55-56) :

"Ces cas et ces situations qui ont un gain de plaisir comme issue finale pourraient faire l'objet d'une esthétique d'orientation économique ; mais pour notre dessein, ils ne nous servent à rien car ils présupposent l'existence et la domination du principe de plaisir et ils ne prouvent pas que des tendances soient à l'oeuvre au-delà du principe de plaisir, c'est à dire des tendances plus originaires que celui-ci et indépendantes de lui".

Singulière conclusion : ce que FREUD vient d'écrire ne sert à rien. La description du jeu de la bobine ne prouve rien, et surtout pas l'existence de tendances plus originaires que le principe de plaisir. Pourquoi, alors, conserver la description de ce jeu et lui rajouter quelques notes dans les années suivantes ? Pourquoi conserver ce chapitre et conclure en même temps à son inutilité ?

Nous verrons plus loin que ce paradoxe relève peut-être d'un autre niveau de lecture.

Observons pour l'instant que le mouvement

du texte est en tous points semblable au jeu de la bobine. Tout se passe comme si, après avoir lancé un texte-bobine à ses lecteurs, FREUD le retirait brusquement. FREUD joue en quelque sorte "à la bobine" et nous ne pouvons pas mettre sa conclusion au seul compte d'une hâte, au demeurant compréhensible, d'aborder le sujet qui le passionne vraiment.

Avant de développer cet aspect interrogeons l'analyse du jeu et le rôle joué par l'emprise.

A) Le travail de l'emprise dans le jeu de la bobine

FREUD mentionne l'emprise par deux fois et dans des perspectives différentes.

La première fois la pulsion d'emprise "impulse" la transformation de la position passive en position active. Elle s'affirme ainsi indépendante à l'égard de la qualité du souvenir. La seconde fois l'emprise est couplée avec l'élaboration psychique indépendante à l'égard du principe de plaisir.

Tout se passe comme si le dedans (le souvenir) était traité par le dehors (l'expérience impressionnante). L'ensemble du jeu nécessite le transit par un objet externe, la bobine et sa ficelle, et un dispositif : le lit à l'intérieur duquel l'enfant jette la bobine.

Un premier niveau de lecture est possible.

L'enfant "identifie" la bobine à la mère. Il la fait disparaître sans la perdre. Il assure ainsi son emprise sur les disparitions et les retours de cette mère. Il a recours, en dernière instance, à une "technique animiste" (FREUD, 1913). Ce n'est pas la mère qui s'absente mais

lui, l'enfant, qui par une action magique, la fait successivement disparaître puis réapparaître.

La bobine est jetée à l'intérieur du berceau. Ce détail constitue la pierre angulaire d'une seconde lecture du jeu.

L'enfant s'identifie à la mère et "identifie" la bobine à lui-même. Il "est" la mère qui quitte et retrouve son enfant : il s'approprie ainsi le pouvoir qu'elle a d'apparaître et de disparaître. Mais il ne se contente pas de contrôler la mère du dedans par la voie de l'identification. Il éprouve aussi la joie qu'elle a de retrouver son enfant.

En d'autres termes, le gain de plaisir procuré par le jeu est double : plaisir de contrôler activement la situation par le moyen d'une identification à la mère et plaisir de s'aimer lui-même à travers les yeux de la mère.

Le jeu implique la conjonction de ces deux mouvements. Mais il est possible de repérer un troisième niveau, au moins à l'état latent.

En s'identifiant à la mère, l'enfant est non seulement "celle qui part" mais la raison même de la séparation. L'enfant s'identifie à l'agent séparateur, au tiers et en dernière instance, au père. Il est celui (ou ce qui) fait disparaître la mère.

La pulsion d'emprise est donc placée au service d'un double mouvement :

- Identification croisée à la mère et au père ;

- Renversement global de l'expérience passive en expérience active.

Plus avant dans "Au-delà du principe de plaisir" FREUD retrouve la question de l'emprise qu'il développe dans le sens du domptage.

Avant d'aborder la suite des chapitres nous devons éclaircir quelques points laissés en suspens.

La structure générale du jeu, nous l'avons signalé, est ternaire : un jeter, un jeter-retour, une "auto-disparition"-retour.

Le premier temps du jeu, "parti", est le plus souvent répété. Cette place "inaugurale" amène à l'interroger davantage. R.ROUSSILLON (1988 b) souligne que le jeu de la bobine est construit sur un ensemble déjà organisé de séquences différentes.

Le premier temps, le "parti", reprend le jeu primaire du "coucou" (apparition, disparition) et le réorganise dans le jeu de la "spatule" (l'objet est jeté, perdu puis restitué par l'adulte). Le jeu s'organise comme jeu à condition que ce "jeter" soit déjà assuré d'une promesse de retour. Dans ce premier temps, l'Autre (la mère, le père, le grand-père...) assume seul le retour. La boucle suppose donc une intervention **active** d'autrui, intervention **suspendue** dans la séquence complète "parti-retrouvé".

Si la première "chute" peut être accidentelle, la répétition ultérieure signe une transformation radicale de l'ensemble qui donne véritablement naissance au jeu.

C'est en ce point que l'emprise intervient.

Elle joue un rôle dans la saisie effective de l'objet et dans sa lancée. Mais elle s'exerce aussi sur l'autre, vectorisée par l'**attente de l'intervention d'autrui**. Si l'emprise, dans un premier temps, vise l'objet réel saisi puis jeté, elle s'exerce aussi, dès que la répétition s'installe, sur la **réponse de l'autre**.

C'est à ce niveau que nous situons l'**érotisation de l'emprise** en ce sens qu'elle porte, dès la première répétition, la promesse d'un retour. Ce qui est alors saisi n'est plus

un simple objet : c'est un objet "apporté" par/de l'autre, une part d'autrui.

L'intervention d'autrui joue le rôle de butée : butée de la satisfaction d'une part (P.DENIS, 1992), et butée, d'autre part, constituée par les interdits du toucher effectifs et la "gêne" (FREUD, p. 52) que cela procure à l'entourage. L'entourage joue puis, après un certain nombre de récupérations qu'on peut imaginer de plus en plus lassantes, se déclare peu disposé à jouer pendant des heures. En d'autres termes l'emprise est d'abord satisfaite puis "frustrée".

Cette double butée implique un reste : un élément de non satisfaction qui dynamise l'ensemble et le propulse dans une nouvelle phase.

La séquence complète "disparition-retour" suppose que la ficelle est bien attachée à la bobine et solidement tenue par la main. Dans ce mouvement général l'appareil d'emprise main, oeil et bouche, est au-devant de la scène.

Si la bobine n'est plus vue, elle est encore "tenue-vue" par la main et dite "partie" par la bouche. La coordination de l'appareil d'emprise suppose ainsi des traces identificatoires préalables : la main tenant la ficelle, la "main-oeil" qui "voit" la bobine au bout du fil et la déclare "déjà" de retour, est identifiée à la main de l'adulte qui, dans la première forme du jeu, rapporte l'objet. L'oeil qui "feint d'ignorer la présence de l'objet" (R.ROUSSILLON, 1988 b) sait aussi que l'objet non vu au dehors est "déjà" vu au dedans. Il est l'oeil du parent qui sait où est l'objet. La bouche prononce le "parti-voilà" en répétition identifiante à ce qui a déjà été dit par l'adulte. L'ensemble est bâti sur les traces de relations d'objet précoces (P.MARTY et M.FAIN, 1955).

La condition du jeu est aussi que l'enfant ne soit pas réellement seul. La présence silencieuse de l'adulte l'assure d'un cadre qui

n'est pas un simple dispositif. C'est l'environnement humain qui rend compte **silencieusement** de la butée constituée par le retrait du parent en face de l'emprise. En d'autres termes la ficelle qui reliait l'enfant à l'adulte dans la première séquence du jeu n'est pas rompue. Elle est transformée, reliant **autrement** l'enfant à son environnement. Un enfant de cet âge effectivement seul ne jouerait pas au jeu de la bobine parce que **l'absence réelle de l'adulte vaudrait pour rupture de la ficelle.**

Pourquoi un troisième temps devant le miroir ? Pourquoi, surtout, à l'occasion d'une nouvelle longue absence de la mère, le jeu de la bobine s'avère-t-il insuffisant ? Pourquoi l'enfant éprouve-t-il le besoin de se faire disparaître lui-même dans le miroir ?

La pulsion d'emprise s'exerce dans un premier temps sur l'objet jeté puis, par l'acte même de répétition, en direction de l'adulte rapporteur. Elle rencontre alors une double butée : butée de satisfaction et butée du retrait. La double butée ouvre une nouvelle boucle : la séquence complète disparition-retour. Cette dernière se développe à condition que la butée-retrait de l'adulte soit **potentiellement réversible** par sa présence silencieuse.

La dernière partie du jeu, disparition de l'enfant devant le miroir, actualise l'absence. Elle se déroule en l'absence effective de l'observateur. En d'autres termes la troisième séquence repose sur **l'intériorisation des conditions nécessaires au déploiement des deux précédentes.** L'enfant, pourrait-on dire, s'identifie au grand père. La double séquence identificatoire qui requerrait la bobine comme transit externe -identification à la mère, au père et à l'enfant- se joue désormais "en personne propre".

En même temps que les conditions des séquences précédentes sont intériorisées une condition objective nouvelle est nécessaire. Le

miroir représente, dans cette perspective, un degré supplémentaire dans le retrait des éléments précédents : adulte présent actif, adulte présent passif mais potentiellement actif... L'Autre est maintenant virtuel, mais dans une virtualité saisie par la matérialité du miroir.

Le miroir, à son tour, fait doublement butée : butée de la satisfaction, car le cadre du miroir est une assurance de sa présence, et butée de la frustration, ou du retrait, car l'enfant ne peut se voir, si l'on peut dire, qu'en se regardant. Si sa continuité interne est assurée dans l'acte de s'accroupir **il ne peut se voir accroupi**. Quelque chose, une nouvelle fois, lui échappe.

Cette butée nécessaire à l'emprise, renoncement à la totalité d'une saisie, relance le jeu dans une boucle nouvelle : que se passe-t-il quand je suis absent (accroupi), quand les autres sont absents ? Quelles sont les choses que je ne peux pas voir ? Les théories sexuelles sont en quelque sorte "déjà là".

L'emprise intervient en dialectique avec une double butée dans le jeu de la bobine. Le mouvement général, à partir de la saisie concrète d'un premier objet jeté et rapporté par l'adulte, montre une intériorisation progressive, par étapes, du processus. Mais un "reste" subsiste à chaque niveau comme condition de déploiement de l'étape suivante.

Un autre niveau processuel doit être souligné.

Tout se passe comme si, à partir d'un objet trouvé à portée de main et rapporté par l'environnement humain, la pulsion d'emprise subissait une transformation radicale. Le passage de l'objet jeté à la bobine puis au miroir et enfin à "l'objet" caché des théories sexuelles infantiles montre que la pulsion d'emprise **se donne à elle-même ses propres objets porteurs d'une double butée nécessaire**.

A partir de la répétition première, une fois que le geste initial rencontre satisfaction et frustration, tout se passe comme si la pulsion d'emprise "inventait" son objet : bobine attachée à la ficelle, miroir et objet de l'investigation sexuelle. Il s'agit, au sens fort, d'un "pro-jet", d'un jeter devant, porteur de la double potentialité de la satisfaction et de l'échec, échec et satisfaction "déjà" porteurs d'un autre "pro-jet".

B) Emprise et traumatisme

Le jeu de la bobine, pourtant, "ne nous sert à rien" (p. 56). Nous avons avancé l'idée que le deuxième chapitre était lui-même construit sur le modèle du jeu. FREUD lance une bobine-pensée à un lecteur-rapporteur.

Nous nous proposons de chercher le point d'origine d'un tel mouvement à partir d'une lecture "associative" de l'ensemble du passage, lecture elle-même guidée par notre interrogation autour de l'emprise.

FREUD clôt hâtivement son observation. Il reprendra la question dans les chapitres ultérieurs de l'essai mais conclut brusquement (p.55) :

"Tout cela peut faire l'objet d'une esthétique d'orientation économique".

Cette expression quelque peu ironique (?) nous incite à interroger davantage ce chapitre.

FREUD commence la deuxième section de "Au-delà du principe de plaisir" par des considérations sur les traumatismes : "graves commotions mécaniques, catastrophes de chemin de fer et d'autres accidents" (p. 49) susceptibles de mettre la vie en danger. Il évoque la guerre qui vient de s'achever (l'article est écrit en 1919) et l'intérêt porté aux névroses de guerre

par les cliniciens. Il insiste sur la différence entre effroi, peur, et angoisse. L'angoisse est attente d'un danger et préparation à celui-ci. La peur est relative à un objet défini. L'effroi accompagne l'irruption d'un danger auquel on n'est pas préparé.

Dans les névroses traumatiques le travail élaboratif du rêve est paralysé, ébranlé et détourné de ses fins (p. 51).

Il propose alors d'abandonner le thème "obscur" de la névrose traumatique pour s'intéresser au jeu de l'enfant.

Ce texte dont le contenu "ne sert à rien" fait toutefois l'objet d'un premier ajout en 1921 sur les "énigmatiques tendances masochistes du moi" (p 51).

Si nous portons notre attention au mouvement de la pensée de FREUD tel qu'on peut le reconstruire partiellement dans ce deuxième chapitre, deux éléments sont remarquables.

D'une part FREUD abandonne la question de la névrose traumatique comme il abandonne le jeu de la bobine à la fin du chapitre. La question est "obscur" et il se tourne résolument vers quelque chose de plus "gai" (de plus clair ?) : le jeu de l'enfant. Mais là aussi, après quelques pages, il abandonne.

D'autre part nous sommes intrigué par un point de détail. Lorsqu'il énonce les différents accidents qui mettent la vie en danger il n'en cite précisément qu'un seul : les accidents de chemin de fer. Le reste est vaguement désigné comme "graves commotions mécaniques" et "autres accidents".

Cela renvoie bien sûr à la phobie des transports en chemin de fer que l'on connaît chez FREUD. Mais le thème est connecté chez lui à des éléments de nature diverse : découverte de la libido "tournée vers matrem" (lettre à FLIESS du 3 Octobre 1897) ; épisode relaté dans "L'inquiétante étrangeté" (1919) au cours duquel

il ne se reconnaît pas dans la glace (nous reprendrons cet épisode dans la quatrième partie à propos de l'héautoscopie) ; l'analyse elle-même ("Le début du traitement", 1913), présentée comme un voyage en chemin de fer.

Arrêtons-nous d'abord sur une première question. Pourquoi FREUD conjoint-il, dans un même chapitre, une réflexion sur le traumatisme assortie d'un indice subjectif (la précision sur les chemins de fer) avec la description d'un jeu d'enfant, l'une et l'autre abandonnées après quelques pages ?

Nous avançons l'idée d'une continuité sous-jacente : le traumatisme est consubstantiel au jeu de la bobine. Il est d'ailleurs présent dans la description des pré-conditions du jeu et surmonté : l'enfant ne pleure pas lorsque sa mère l'abandonne pendant des heures.

En d'autres termes le traumatisme de la séparation, de la perte, de l'abandon, est inscrit en filigrane comme condition préalable du jeu. Mais ce traumatisme "bien tempéré", qui suppose le domptage par la pulsion d'emprise pour maîtriser l'expérience impressionnante, prend la forme d'une commotion. Le traumatisme qu'évoque FREUD ne se réduit pas au traumatisme nécessaire de la séparation médiatisée par les interdits du toucher qui engendre les séquences du jeu. C'est un traumatisme comportant un degré supplémentaire (d'effroi ?), dont la forme s'actualise de façon latente dans le texte même.

Nous supposons que cet "excès" traumatique rend nécessaire, sous la forme d'un retournement passif-actif, l'abandon prématuré des deux thèmes manifestes de ce chapitre.

Essayons d'abord de replacer l'ensemble dans un contexte suffisamment large.

Les nombreuses difficultés résultant de la guerre, l'isolement et la précarité de sa situation, ont beaucoup affecté FREUD. Dans une lettre à FERENCZI (24 Janvier 1919, citée par

JONES p. 218-219-220, trad. franç. 1961) il annonce qu'il lui vient de bonnes idées sur le masochisme. Mais il ajoute :

"Les quatre années de la guerre ont été une plaisanterie comparées au caractère sinistre de ces mois et certainement aussi de ceux qui vont suivre".

Cette mention du masochisme concerne "Un enfant est battu" que FREUD commence à écrire à peu près à ce moment. Mais il est tout à fait remarquable que cette allusion et la reprise de l'écriture suivent une période d'intense inquiétude pour le sort de son fils Martin. Dans une lettre à K.ABRAHAM (2 Décembre 1918, Correspondance FREUD-ABRAHAM, p. 286-288, trad. franç. 1969) il fait part de son immense inquiétude. Il est sans nouvelles de son fils depuis plusieurs mois et ne sera rassuré qu'à la fin du mois de décembre. Martin s'était engagé dans l'armée dès le début de la guerre.

Nous savons également que Herman GRAF, le neveu de FREUD, fut tué sur le front italien au début de l'été 1917 (E.JONES, 1961). On comprend donc l'immense inquiétude qui a pu, en plus des difficultés matérielles, envahir les derniers mois de 1918.

Mais il est difficile de ne pas associer d'une part la mort du neveu au début de l'été 1917 avec l'écriture de "Un souvenir d'enfance de Poésie et Vérité" en septembre de la même année et d'autre part l'inquiétude de FREUD sur le sort de son fils avec la mise en chantier du texte "Un enfant est battu".

Dans le texte de 1917 relatif à "Poésie et Vérité" il écarte curieusement de ses hypothèses la naissance d'une des soeurs de GOETHE parce que la différence d'âge minime (quinze mois) l'exclue comme objet de jalousie. Or, vingt ans auparavant dans sa correspondance avec FLIESS, il mentionne la naissance de Julius qui avait suscité en lui "de méchants souhaits, une véritable jalousie enfantine" et dont la disparition lui avait laissé "le germe d'un

remord".

FREUD, notons le, cite explicitement cet article dans la deuxième section de "Au-delà du principe de plaisir" (p. 54).

Les deux textes, celui de 1917 et celui de 1919, sont écrits l'un après le décès brutal d'un neveu et l'autre après une période de grande inquiétude pour son fils. Ils présentent tous les deux un modèle d'argumentation relativement "autoritaire" étayée sur une dénégation et sont marqués chacun par un oubli : le frère mort dans le texte de 1917, le patient "oublié" dans "Un enfant est battu" (A.FERRANT, 1989 b).

Chaque texte proclame en contrepoint "l'innocence de la mère". FREUD conclut l'article sur GOETHE en évoquant l'enfant conquérant dont la force s'enracine dans la relation à sa mère. En 1919 il affirme que ce n'est pas à elle que se rattache le fantasme de fustigation.

En 1919 le démantèlement de l'empire austro-hongrois, la dégradation des conditions de vie et les dangers de mort encourus par le fils réactivent les traces d'un premier effondrement maternel lié à la mort de Julius. Tous ces événements semblent déterminer une nouvelle boucle élaborative autour du traumatisme lié à la disparition du frère et à la figure de la "mère morte" (A.GREEN, 1983).

Les préoccupations de FREUD à l'égard de son fils Martin sont mentionnées dans un ajout daté de 1919 à "l'Interprétation des rêves". D.ANZIEU (1975) le mentionne mais ne développe pas son thème central. Ce rêve n'a pas fait, à notre connaissance, l'objet d'une interprétation connectée d'une part à l'élaboration contemporaine des hypothèses sur la pulsion de mort et à l'épisode de la mort de Julius d'autre part.

Nous citons ce rêve dans son intégralité ("L'interprétation des rêves", Trad. Franç.

1967, p. 475-476) :

"Début imprécis. Je dis à ma femme que j'ai une nouvelle pour elle, quelque chose de très particulier. Elle prend peur et ne veut rien entendre ; je lui garantis quelque chose qui, au contraire, lui fera grand plaisir, et je commence à raconter que le corps d'officiers de notre fils a envoyé une somme d'argent (cinq mille couronnes ?)... une histoire de récompense... partage. En même temps je suis passé avec elle dans une petite chambre qui ressemble à un office, pour chercher quelque chose. Soudain je vois apparaître mon fils, il n'est pas en uniforme, mais plutôt en costume de sport collant (comme un phoque ?), avec un petit capuchon. Il monte sur une corbeille qui se trouve sur le côté, près d'une caisse, comme pour poser quelque chose sur cette caisse. Je l'appelle ; pas de réponse. Il me semble qu'il a le visage ou le front bandés ; il arrange quelque chose dans sa bouche, il y introduit quelque chose. Ses cheveux ont un reflet gris. Je pense : serait-il si épuisé ? Et a-t-il de fausses dents ? Avant d'avoir pu l'appeler à nouveau je m'éveille sans angoisse mais avec des battements de cœur. Mon réveil indique deux heures et demie."

FREUD prévient qu'il ne peut fournir une analyse complète. Mais les indications associatives qu'il donne sont suffisamment riches et variées pour saisir, au moins en partie, quelques fonctions de ce rêve.

Il précise qu'il était depuis huit jours sans nouvelles de son fils. Le rêve exprime la conviction que Martin est blessé ou mort. Le travail du rêve transforme cette crainte ou cette conviction dans leur contraire. FREUD annonce un événement heureux à sa femme. Il ajoute que la somme d'argent qui apparaît dans le rêve est en rapport avec son activité professionnelle et tend à rompre avec le thème donné. Nous verrons qu'en réalité ce détail reflète d'autres préoccupations.

L'effort de déguisement du rêve est

pourtant vain. Sa femme ne veut rien entendre et ne le croit pas. La question du partage est alors interprétée comme partage des effets du défunt. Les récompenses accompagnent la mort héroïque d'un soldat au front.

L'analyse du rêve prend alors un tour particulier. FREUD note qu'il ne se représente pas son fils comme quelqu'un qui tombe mais au contraire qui monte sur une corbeille en costume de sport. FREUD associe avec le goût de son fils pour la pratique de l'alpinisme et une chute faite quelques années avant, au cours de laquelle il s'était fracturé le fémur. Cet accident ancien se substitue à l'éventualité d'une blessure plus grave.

A partir de ces éléments FREUD plonge très loin dans son propre passé.

Le costume de phoque lui rappelle d'abord son petit-fils (le fils de Sophie) ; les cheveux gris lui font penser aux cheveux du père de cet enfant. Son gendre avait été blessé au combat et FREUD se demande ce que tout cela veut dire. Il poursuit malgré tout ses associations. L'idée d'office, la caisse où il veut prendre quelque chose -il se corrige : poser quelque chose- sont des allusions à l'accident dont il a été victime à l'âge de deux ou trois ans. Il était monté sur un escabeau pour prendre une friandise et était tombé. L'escabeau avait manqué de lui fracasser la mâchoire.

FREUD a déjà en partie évoqué cet épisode dans le rêve du "médecin borgne". Il ne fait pas allusion à ce premier rêve. Il conclut à une forme d'avertissement pour le moins étrange : "c'est bien fait pour toi". Il interprète finalement le rêve comme un mouvement d'hostilité, de désir de mort, contre le jeune soldat. Il découvre sa jalousie contre la jeunesse qu'il croyait avoir étouffé en lui et écrit cette phrase étonnante (p. 477) :

"Lorsque pareil malheur arrive, l'intensité de la douleur, cherchant quelque apaisement, va jusqu'à susciter dans notre inconscient ces

désirs refoulés".

Le rêve traduit d'abord une des préoccupations de FREUD et de sa famille à l'égard de Martin. Nous savons également par E. JONES (1961) et les diverses correspondances qui nous sont parvenues que FREUD, comme l'ensemble des habitants de Vienne et de l'Autriche, a été très durement touché par des pénuries de toutes sortes. La monnaie perdait chaque jour un peu de valeur et la nourriture faisait de plus en plus défaut. L'allusion au cinq mille couronnes ne détourne donc pas le rêve de son cours mais rappelle toutes les privations de l'immédiat après-guerre. Elle se connecte aussi, nous allons le voir, avec un épisode plus ancien.

On ne peut pas s'empêcher d'interpréter le geste prêté à Martin qui "introduit quelque chose dans sa bouche" comme la réalisation du désir, chez FREUD, de fumer un des cigares dont il est, depuis le début de la guerre, souvent privé.

Le rêve sonne pourtant tragiquement. En 1919 FREUD élabore le projet de "Au-delà du principe de plaisir" dont il fait circuler les premières moutures auprès des analystes les plus proches. L'allusion à la bouche de Martin et l'hypothèse des fausses dents rendent un son lugubre quand on pense au cancer pour lequel FREUD sera opéré quatre ans plus tard.

Les préoccupations affectives, matérielles et théoriques de cette période sont considérables. FREUD a en vue à la fois son travail sur le masochisme, "Un enfant est battu" et "Au-delà du principe de plaisir". Le contexte du rêve ne permet pas de décider clairement de quel petit-fils il est question. S'il s'agit de Ernst, le fils aîné de Sophie, on peut imaginer que FREUD associe avec les préoccupations qui donneront naissance à la description du jeu de la bobine car c'est en effet son petit-fils Ernst qu'il observe. S'il s'agit de Heinele, dont la naissance est toute récente, FREUD est probablement heureux d'être grand-père. Mais on

sait aussi que la santé du petit Heinele est fragile et qu'il mourra quelques années plus tard en 1923. Ernst et Heinele sont les deux fils de Sophie, "l'enfant du dimanche", qui mourra quelques mois plus tard, au cours de l'année 1920.

Ces associations, contemporaines des soucis familiaux et des préoccupations intellectuelles, guident FREUD en direction de deux éléments issus de son enfance. L'un est clairement exprimé et l'autre à peine esquissé.

Le premier est une scène de chute et de blessure à la mâchoire. Cet épisode a été retrouvé par l'intermédiaire d'un premier rêve fait au cours du mois d'Octobre 1897. Le rêve du "médecin borgne" est cité au début de "L'interprétation des rêves" (p. 24, Trad. Franç. 1967) mais sans donner lieu à la moindre association. FREUD mentionne simplement qu'il a interrogé sa mère et qu'elle lui a rappelé l'intervention de ce médecin borgne lorsqu'il avait deux ou trois ans. D.ANZIEU (1975) souligne que le rêve s'inscrit dans la découverte de l'ambivalence que FREUD éprouve non seulement à l'égard de son père mais vis-à-vis de FLIESS.

Il apparaît également que le rêve du "Médecin borgne" fait suite à la lettre du 3 Octobre 1897 dans laquelle il évoque le voyage en train et la mort de Julius.

Dans le rêve ajouté à "L'interprétation des rêves" en 1919 la blessure à la mâchoire est interprétée par FREUD dans le double sens d'une hostilité à l'égard de son fils et d'une punition contre lui-même. Le contexte ne permet pas de choisir l'une ou l'autre de ces interprétations. Il est probable que ces deux directions sont concomitantes et que l'expression "c'est bien fait pour toi" occupe une position charnière.

FREUD associe immédiatement avec la "jalousie contre la jeunesse", de sorte que l'ombre de Julius semble se dresser derrière

Martin.

"C'est bien fait pour toi" s'adresse donc à différents destinataires. C'est une vengeance contre Julius qui est mort. C'est bien fait aussi pour les parents qui ont abandonné le petit Sigismund pour s'occuper du rival. C'est bien fait enfin pour FREUD si la haine éprouvée jadis contre Julius et contre les parents est aujourd'hui punie par la mort de son fils.

Cette interprétation est confirmée par un deuxième indice. L'enfant du rêve cherche à prendre quelque chose dans une caisse, image que FREUD rectifie : "à poser quelque chose". La présence de cette caisse et l'hésitation de FREUD nous entraînent en direction de la scène du coffre évoquée dans la "Psychopathologie de la vie quotidienne" et relatée à FLIESS dans une lettre du 15 Octobre 1897.

Le souvenir-écran est relatif à l'angoisse de FREUD devant l'absence de sa mère. Il hurle et la cherche dans le coffre avec l'aide de son frère Philippe jusqu'à ce qu'elle apparaisse "svelte et jolie" dans l'embrasure de la porte ("Psychopathologie de la vie quotidienne", Trad. Franç. 1976, p. 58-59).

Deux souvenirs sont associés à cet épisode. La disparition de la bonne, d'une part, "coffrée" sur dénonciation de Philippe à la suite de vols (les cinq mille couronnes ?), et la naissance de sa plus jeune soeur, Anna, après la disparition de Julius, d'autre part.

Le rêve de fin 1918 peut enfin être analysé dans son sens sexuel. La bonne nouvelle qui fera grand plaisir à sa femme, la main dans la bouche, les fausses dents et le curieux petit capuchon qui coiffe la tête du fils, ne sont pas des éléments inconnus pour l'auteur de "L'interprétation des rêves" : c'est lui qui nous a appris ce que signifiait l'expression "s'en arracher une".

L'ensemble des rêves et souvenirs qui émergent autour d'Octobre 1897 s'inscrit d'abord

dans la configuration oedipienne dont FREUD découvre les ressorts dans son auto-analyse. L'écho, à près de vingt-quatre ans d'intervalle entre deux rêves qui font référence à une chute et le rappel discret mais effectif de la scène du coffre sont de nature à nous orienter vers une interprétation complémentaire du jeu de la bobine.

Nous supposons que FREUD interrompt sa réflexion sur le traumatisme et sur le jeu de la bobine parce que **son propre mouvement identificatoire le propulse dans la séquence même** : Julius-bobine ou Julius-observateur silencieux ou encore Julius-reflet dans le miroir. Une note rajoutée quelques années après la rédaction du texte va peut-être en ce sens (p. 54) :

"Quand cet enfant eut cinq ans et neuf mois, sa mère mourut. Maintenant qu'elle était "partie" (o-o-o) pour de bon, le petit ne manifesta aucun chagrin. Il est vrai que dans l'intervalle un deuxième enfant était né, éveillant en lui la jalousie la plus vive".

Cette simple note, rédigée après-coup, apporte une certaine lumière sur l'organisation même de l'article : mort d'une mère, "mère morte", et apparition d'un rival éveillant la jalousie la plus vive et ... "le germe d'un remord" ?

Mais on peut aussi esquisser une hypothèse sur ce qui préside à l'introduction de la pulsion de mort dans la théorie psychanalytique. L'ombre de la mort cache l'ombre de la mère. FREUD semble répétitivement buter sur un "impensable" sur lequel le rêve donne peut-être une indication : de la caisse au coffre et du coffre aux trois coffrets l'écart est infime. Dès 1913, dans "Le motif du choix des trois coffrets" (trad. franç 1985) FREUD proposait un élément de réponse à une question non encore advenue : la mort est une image de la mère.

Les quelques éléments que nous venons de rassembler n'épuisent pas, et de loin, la

portée de l'article. Si FREUD interrompt un peu hâtivement ce chapitre, pour les raisons que nous croyons mettre en évidence, il reprend l'analyse du jeu et de la pulsion d'emprise dans la suite du texte.

II) L'emprise : répétition pour un domptage

FREUD interroge la compulsion de répétition à l'aune de la cure : compulsion à répéter, dans le transfert, les anciens investissements venant à la place de la remémoration. Elle est indexée au refoulé inconscient. Il introduit au passage la notion de noyau inconscient du moi d'où provient la résistance.

Toutefois, si la résistance du moi est au service du principe de plaisir, rien n'éclaire le rapport de la compulsion de répétition à ce principe. Les répétitions ne se contentent pas, en bonne logique hédonique, de renouveler des expériences plaisantes. La compulsion concerne aussi (p. 60) "des expériences du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir".

FREUD retrouve alors les théories sexuelles infantiles interrogées, depuis 1907. Il renoue aussi avec la fin provisoire du jeu de la bobine. Selon l'hypothèse précédemment développée, le jeu devant le miroir tient lieu de précurseur des investigations sexuelles futures : objets "pro-jetés" de la pulsion d'emprise.

L'investigation de l'enfant n'aboutit pas. Il se sent dédaigné et humilié par l'attente vaine de la satisfaction et la jalousie provoquée par la naissance d'un rival.

Le travail analytique rend compte de l'actualisation de ce mouvement via le

transfert. La compulsion de répétition, malgré l'échec jadis enregistré, pousse à cette actualisation. Les névroses de destinée vont dans le même sens et FREUD rassemble alors transfert, névroses traumatique et de destinée et compulsion à jouer sous la même rubrique : expressions de la compulsion de répétition. Quelle que soit la nature du plaisir tiré de ces différentes situations un "résidu" (p. 63) subsiste, irréductible au jeu du principe de plaisir, suffisant pour justifier l'hypothèse d'une compulsion de répétition (p. 63-64) :

"Plus originaire, plus élémentaire, plus pulsionnelle même que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart".

Cette hypothèse engendre ce que FREUD qualifie de "spéculation". Il s'étaye tout d'abord sur des conceptions anciennes et renvoie au chapitre VII de "l'Interprétation des rêves" (1900).

Il réaffirme l'incompatibilité entre conscience et traces mnésiques (p. 67). L'excitation traverse la conscience sans laisser de trace mnésique dans ce système et se dissipe "dans le fait même de devenir conscient".

Un topique de la profondeur est alors introduite.

L'organisme vivant est représenté sous la forme d'une "vésicule indifférenciée de substance excitable". L'impact des excitations externes modifie sa surface "jusqu'à une certaine profondeur" et induit une modification du mode d'écoulement de l'excitation. Cette écorce est définitivement modifiée. La couche superficielle, sous l'effet des stimuli intenses qui la frappent, devient anorganique et prend le rôle d'une membrane ou d'une enveloppe. Le "pare-excitations" filtre les énergies en provenance du dehors et ne transmet qu'une fraction des stimuli aux systèmes internes.

Dans les organismes évolués (p. 69) :

"La couche corticale réceptrice d'excitations, qui enveloppait autrefois la vésicule, s'est depuis longtemps retirée à l'intérieur du corps, mais des parties de cette couche sont restées à la surface immédiatement sous le pare-excitations de l'ensemble du corps".

Ces parties "restées sur place" sont les organes des sens qui, semblables à des antennes, retirent quelques échantillons en provenance du monde extérieur.

Le système Cs, placé à la périphérie de l'appareil, reçoit également des stimuli en provenance de l'intérieur. FREUD différencie les excitations externes et internes du point de vue de leur qualité dans l'éventail du plaisir et du déplaisir. Les excitations internes sont prévalentes et une forte intensité de déplaisir met en oeuvre la projection. Le pare-excitations peut alors être utilisé contre ces excitations évacuées dans le monde extérieur.

Nous voici ramené au début de la démonstration. L'organisme vivant se débarrasse projectivement des excitations internes déplaisantes qui font retour, du dehors, pour l'assaillir. Ce processus de retournement par lequel la vésicule vivante sacrifie une partie d'elle-même pour protéger le tout (R.ROUSSILLON, 1988 a) permet la transformation des quantités en indices de qualité.

C'est à ce niveau de son raisonnement que FREUD rencontre la double problématique du traumatisme et de l'emprise.

Le traumatisme est défini comme "effraction dans le pare-excitations" (p. 71) qui met hors circuit le principe de plaisir. La tâche urgente (l'urgence de la vie ?) est la maîtrise de l'excitation. Le traumatisme réside dans l'impréparation du système à l'effraction et les rêves répétitifs sont alors consacrés à cette tâche urgente : maîtriser rétroactivement

l'excitation avec l'angoisse, angoisse qui faisait défaut au moment de l'effraction.

Le rêve, comme accomplissement de désir, ne peut remplir sa tâche qu'en s'étayant sur la domination du principe de plaisir. Cette domination est elle-même consécutive à l'emprise première en direction des excitations.

FREUD, au passage, mentionne une nouvelle fois les voyages en chemin de fer. Mais la perspective est différente de celle que nous avons analysé plus haut. La première fois, ils constituent un facteur traumatique. Ils sont désignés maintenant en tant que **sources de l'excitation sexuelle** (p. 76). Cette perspective va dans le sens des hypothèses de J.LAPLANCHE (1987 b) sur l'implantation traumatique du sexuel et l'objet-source de la pulsion.

Le principe de plaisir ne peut s'établir qu'à cette condition initiale (p. 78) :

"Jusque là c'est l'autre tâche de l'appareil psychique, maîtriser ou lier l'excitation, qui prévaudrait, non pas sans doute en opposition avec le principe de plaisir, mais indépendamment de lui et partiellement sans en tenir compte".

Partiellement : c'est à dire qu'une partie de la maîtrise est affectée d'un gain de plaisir. Tout se passe comme si le processus entraînant la création du pare-excitations sous la forme du sacrifice d'une partie pour sauver le tout, était à nouveau présent mais sous une forme inversée : la "part du feu" est dans ce cas **une part de plaisir**.

Nous avançons l'hypothèse que le plaisir d'emprise, de maîtrise ou de domptage est, dans ce processus, essentiel. L'emprise sans plaisir débouche sur la compulsion de répétition "démoniaque" (p. 78).

L'enfant répète pour maîtriser : plaisante ou déplaisante l'expérience doit être répétée pour qu'il acquiert une maîtrise radicale.

FREUD introduit alors un élément frustrant en provenance de l'adulte (p. 79) :

"L'enfant (...) ne se fatigue jamais, jusqu'à ce que l'adulte excédé refuse de réclamer à celui-ci de répéter un jeu qu'il lui a montré ou qu'ils ont organisé ensemble".

Il ajoute un peu plus loin (p. 79) :

"Il n'y a pas là contradiction au principe de plaisir ; il est évident que répéter, retrouver l'identité constitue en soi une source de plaisir".

La double butée de l'objet est présente : butée de la satisfaction (la répétition est source de plaisir) et butée du refus (l'adulte interrompt le jeu après un certain nombre de répétitions).

Le travail d'emprise esquissé est, bien entendu, "idéal". La répétition opérée par l'enfant dans son jeu avec l'adulte est "bien tempérée". Il en va autrement des compulsions de répétition rencontrées dans le travail analytique qui se placent de toute façon (souligné par FREUD) en dehors et au-dessus du principe de plaisir.

La déliaison est à la base du processus : ce qui n'a pas été lié est en attente de travail et alimente (indéfiniment ?) la compulsion de répétition.

III) L'emprise : répétition pour la mort

FREUD interroge ensuite le caractère répétitif des pulsions et introduit progressivement le concept de pulsion de mort.

Il croise la pulsion d'emprise mais avant de la citer explicitement son raisonnement suit un chemin spécifique. "Le but de toute vie est la mort" (p. 82) et la tension un jour apparue dans la matière vivante tend à retourner à l'inanimé (p. 83) :

"La conception des pulsions d'auto-conservation que nous attribuons à tout être vivant s'oppose singulièrement au postulat selon lequel l'ensemble de la vie pulsionnelle sert à amener la mort. Sous cet éclairage l'importance théorique des pulsions d'auto-conservation, de puissance et de valorisation de soi se rétrécit ; ce sont des pulsions partielles destinées à assurer à l'organisme sa propre voie vers la mort et à éloigner parmi les possibilités de retour à l'anorganique celles qui ne sont pas immanentes".

FREUD conclut que l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière.

Ce premier temps de la démonstration est intéressant parce qu'il implique un effacement provisoire de l'importance des pulsions d'auto-conservation. L'emprise (la puissance, la valorisation de soi) est vectorisée dans le sens, non d'une fonctionnalité tournée vers le sexuel, mais d'une fonctionnalité tournée vers la mort. Le Jules César de SHAKESPEARE (E. TOUBIANA, 1988) réalise l'emprise suprême en dirigeant sa propre mort à la manière d'un metteur en scène.

La pulsion d'emprise, dans le cadre des pulsions d'auto-conservation, voit son importance relativisée et, dans la suite du raisonnement, sera toute entière ramenée à l'action de la pulsion de mort.

Les pulsions d'auto-conservation ("les pulsions du moi", p. 86) s'opposent "dès le début" aux pulsions sexuelles comme deux courants, l'un rapide et l'autre lent, s'opposent dans la manière d'atteindre le même but, l'état anorganique.

FREUD dépasse bientôt ce premier modèle dualiste.

Il développe le thème des protistes tués par leurs propres déchets et, à travers l'historique des conceptions analytiques, il rappelle que le concept de narcissisme, introduit en 1914, réorganise l'opposition entre auto-conservation et sexualité. Les pulsions du moi sont aussi d'essence libidinale. Le moi prend place parmi les objets sexuels et devient un réservoir de libido. Pulsions d'auto-conservation, pulsions du moi et pulsions sexuelles relèvent d'Eros. Mais FREUD rappelle que les conceptions psychanalytiques sont toujours dualistes et ne se résoud pas au monisme jungien.

C'est précisément en ce point, lorsqu'il cherche à "démontrer" l'impact de la pulsion de mort, qu'il croise l'emprise.

Suivons son raisonnement (p. 101-102) :

"Nous sommes partis de la grande opposition pulsion de vie-pulsion de mort. L'amour d'objet lui-même nous montre une seconde polarité de ce genre, celle de l'amour (tendresse) et de la haine (agressivité). Si seulement nous parvenions à mettre en relation ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre !".

FREUD s'en tient à la polarité amour-haine. Dans "Pulsions et destin des pulsions" (1915) il propose trois combinaisons autour de "l'aimer" : aimer et être aimé ; aimer et haïr ; aimer/haïr et indifférence. En s'appuyant seulement sur l'opposition de l'amour et de la haine FREUD implique nécessairement le sadisme. Nous verrons plus loin le rapport de la pulsion de mort avec l'autre polarité aimer-haïr et indifférence.

FREUD poursuit (p. 102) :

"Nous avons de tous temps reconnu l'existence d'une composante sadique de la pulsion sexuelle ; nous savons qu'elle peut se

rendre indépendante et dominer comme perversion toute la vie sexuelle de l'individu. Elle se détache aussi comme pulsion partielle dominante dans une des organisations prégénitales".

FREUD retrouve la position de 1915 ("Pulsions et destin des pulsions" et ajouts aux "Trois essais") dans laquelle l'organisation sadique-anale est contemporaine d'une "poussée à l'emprise".

C'est en ce point précis que FREUD opère un renversement spectaculaire à l'égard de la pulsion d'emprise (p. 102) :

"Mais comment déduire de l'Eros, qui conserve la vie, la pulsion sadique qui a pour but de nuire à l'objet ?".

Premier glissement : en 1915 le "sadisme" ou l'emprise n'ont pas, dans un premier temps, de visée cruelle ; ils sont affirmation de soi, pure violence fondamentale (J. BERGERET, 1984). La dernière opposition amour/haine et indifférence est, dans ce cas, seule requise. Si le sadisme a pour but de nuire à autrui, FREUD fait référence au sadisme "secondaire" sexualisé qui suppose une identification à la jouissance masochiste de l'autre.

"N'est-on pas invité à supposer que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussée du moi par l'influence de la libido narcissique, de sorte qu'elle ne devient manifeste qu'en se rapportant à l'objet ?"

Deuxième glissement : le sadisme "primaire" vise l'objet, poussé au dehors par la libido narcissique. La conception de 1915 qui faisait cohabiter un courant sexuel à visée autoérotique et un courant sexuel arrimé à l'objet est profondément transformée. Cela suppose un renversement équivalent à propos du masochisme. FREUD aborde la question quelques lignes plus loin (p. 103) et la développe précisément, quatre ans plus tard, dans "Le problème économique du masochisme".

"Il (le sadisme) entre alors au service de la fonction sexuelle ; au stade d'organisation orale de la libido, l'emprise amoureuse sur l'objet coïncide encore avec l'anéantissement de celui-ci".

Troisième glissement : l'emprise est désormais assujettie au sadisme initial (P.DENIS, 1992). Le mouvement, nous l'avons vu, a été amorcé quelques pages plus haut lorsque FREUD mentionnait la moindre importance théorique des pulsions d'auto-conservation et de puissance.

La pulsion d'emprise n'est plus une pulsion partielle sexuelle arrimée à l'objet, susceptible d'un certain travail et organisée autour d'un appareil spécifique, mais pure expression du sadisme et de la pulsion de mort.

FREUD poursuit :

"Plus tard la pulsion sadique se sépare et finalement, au stade où s'est instauré le primat génital, en vue de la reproduction, elle assume la fonction de maîtriser l'objet sexuel dans la mesure où l'exige l'accomplissement de l'acte sexuel. En fait on pourrait dire que le sadisme expulsé hors du moi a montré la voie aux composantes libidinales de la pulsion sexuelle".

Quatrième glissement : l'emprise ouvre la voie au sexuel et rend "d'importants services auxiliaires" (1913). FREUD ne retrouve ici ses positions anciennes que de façon apparente. Le renversement de perspective est en effet total.

Entre 1905 et 1920 il dégage progressivement les éléments qui autorisent l'hypothèse d'un travail de l'emprise et d'une double butée de l'objet. L'emprise, connectée au besoin de cramponnement, acquiert son statut de poussée en perdant son objet initial. Elle peut s'érotiser dans le cours d'un développement "bien tempéré", et participer du "plaisir de fonctionnement" du moi. Elle projette ses objets dans le savoir, la création et, nous le verrons plus loin, dans

l'analyse.

En 1920, après le chapitre consacré au jeu de la bobine, nous assistons à une transformation radicale. L'importance de l'emprise est d'abord diminuée : elle est présente dans l'insistance du vivant à choisir son propre chemin vers la mort. Puis elle disparaît au profit d'un sadisme originaire, purement destructeur, dont elle est désormais issue.

En 1905 et 1915 la perspective semblait exactement inverse : le sadisme procédait de l'emprise. Toutes les avancées de 1910, 1911 et 1913 en direction d'une sublimation de l'emprise paraissent ébranlées sauf à supposer que la sublimation constitue elle-même un "rejeton" de la pulsion de mort.

Cette perspective, sur laquelle nous reviendrons, trouve quelques points d'étayage dans l'oeuvre de FREUD : "Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort" (1915, trad. franç. 1988), "Malaise dans la civilisation" (1929, trad. franç. 1971) et "Pourquoi la guerre" (1933, trad. franç. 1985). Cette voie, nous l'avons vu dans la première partie, est explorée par B.GIBELLO (1984) à propos des objets épistémiques.

Abandonnons provisoirement cette ligne de pensée pour revenir au texte de 1920. Les quatre glissements successifs font accomplir au concept d'emprise une complète révolution à ceci près que l'emprise définie en 1905 comme "originelle" devient seconde par rapport au sadisme et à la pulsion de mort.

L'intrication pulsionnelle rend compte des services auxiliaires importants que la pulsion de mort peut rendre aux pulsions de vie (B.ROSENBERG, 1989). Une question, toutefois, est posée : à quelles conditions l'emprise entre-t-elle au service du sexuel ? A quelles conditions la déflexion primaire du sadisme en direction de l'objet ne se retourne-t-elle pas immédiatement en attaque du sujet contre

lui-même ?

"Au-delà du principe de plaisir" ne répond pas directement à cette question. Quelques indications permettent toutefois une première ébauche.

FREUD précise que le sadisme originaire doit être "tempéré et mélangé" (p. 102) et interroge ensuite le rapport à l'objet dans le destin de la pulsion (p. 103).

En d'autres termes l'objet vers lequel le sujet oriente le sadisme originaire joue un rôle dans la liaison nécessaire de cette première déflexion.

Quelques lignes plus loin FREUD cite le "Banquet" de PLATON et le mythe de l'androgynie. Il s'interroge (p. 107) :

"Devons-nous, comme nous y engage le philosophe poète, hasarder l'hypothèse que la substance vivante, au moment où elle prit vie, se déchira en petites particules et que celles-ci depuis lors tendent à se réunir à nouveau sous l'effet des pulsions sexuelles ?".

Nous nous trouvons une fois de plus en présence du traumatisme : accident, ébranlement, commotion, déchirure... FREUD interrompt une fois de plus rapidement (sous l'effet d'une compulsion de répétition ?) sa réflexion (p. 108) :

"Je crois que le moment est venu d'interrompre cette spéculation".

Nouvelle interruption, nouvelle déchirure : tout se passe comme si le jeu de bobine se poursuivait. Mais FREUD, cette fois, ajoute quelques éléments. Il se demande s'il est convaincu par les hypothèses qu'il vient d'avancer. Il a recours, alors, à une "étrange formule" (p. 108) :

"Je ne sais pas dans quelle mesure j'y crois".

Cette expression sonne étrangement et fait écho à celle qu'il utilisera en 1938 à propos du clivage du moi ("Le clivage du moi dans le processus de défense", trad. franç. 1985, p. 283) :

"Pour un moment je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant".

La formule utilisée en 1920 rend compte d'une sorte de vacillement ou de sentiment d'étrangeté. FREUD se "reprënd" d'ailleurs dès la phrase suivante (p. 108) :

"Le facteur affectif de la conviction ne doit pas du tout entrer en ligne de compte".

Cette affirmation est à son tour tempérée quelques lignes plus loin (p. 109) :

"Je crois que chacun de nous est sous l'emprise de préférences profondément enracinées que nous ne faisons que servir à notre insu dans nos spéculations".

L'emprise est citée pour la dernière fois dans le texte de 1920 : emprise des préférences, des convictions anciennes et au-delà emprise des premiers objets. **Emprise, en dernière instance, de l'image maternelle.**

Nous sommes tentés d'interpréter ces différents points dans le sens déjà indiqué du traumatisme initial. Déchirure originaire, traumatisme fondateur : éternel retour du non lié, du non liable, que FREUD analyse sous l'angle de la pulsion de mort mais qui, peut-être, relève d'une perspective différente. Nous verrons plus loin que cette piste conduit partiellement à l'hypothèse du "Traumatisme de la naissance" (O.RANK, 1924, trad. franç. 1968) fermement discutée par FREUD dans "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926).

"Au-delà du principe de plaisir" constitue une révolution dans la pensée de FREUD. L'emprise, dont nous avons jusque là cherché à situer les enjeux, est brutalement ramenée au service d'un sadisme originaire et destructeur.

Pourtant, à l'abri de cette recomposition radicale du paysage théorique, quelques indications parcellaires soutiennent la persistance d'un point de vue quelque peu différent.

Traumatisme et objet sont interrogés mais dans un climat marqué par l'étrangeté comme si FREUD ne s'aventurait qu'à regret, sinon avec inquiétude, dans cette direction. Par deux fois, à la fin du deuxième chapitre d'abord puis à la suite de la "spéculation" sur l'androgynie, FREUD interrompt sa réflexion. Tout se passe comme si le renversement de 1920 s'opérait sous l'emprise du maternel, de sa perte et de sa possession. Est-il possible de pousser le renversement jusqu'au bout et de proposer, comme nous l'avons fait, que la réponse à la question posée en 1920 est déjà présente, ou esquissée, dès 1913, c'est à dire à un moment où FREUD interroge, par la voie de la préhistoire, la question de l'origine ?

Nous avons proposé l'hypothèse d'une organisation cachée du texte sur le modèle du jeu de la bobine. Bobine que nous tentons de saisir et d'accompagner, autant qu'il est possible... même en boitant (FREUD, 1920, p. 115).

Chapitre VII

L'APPAREILLAGE

D'EMPRISE

Le quatrième organisateur de la position freudienne à l'égard de l'emprise écrit en 1923 se situe dans le prolongement des vues de 1920.

Il introduit la seconde topique et approfondit de nombreuses questions ouvertes par "Au delà" : la mélancolie, les dépendances du moi, l'Oedipe etc... Il contient quelques formulations nouvelles à l'égard de la pulsion d'emprise.

Nous le considérons comme un point d'attache important. D'une part en raison des vues métapsychologiques dégagées par FREUD à partir du concept de pulsion de mort et d'autre part à cause de sa situation centrale en regard d'autres travaux.

Certains d'entre eux sont relativement proches dans le temps : "Le problème économique du masochisme" (1924) ; "La négation" (1925) ; "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926). D'autres, plus éloignés chronologiquement, déploient dans leur champ propre des vues complémentaires : "Malaise dans la civilisation" (1929) ; "Les nouvelles conférences d'introduction à la Psychanalyse" (1933) ; "Pourquoi la guerre ?" (1933) et "L'abrégé" (1938).

Nous procéderons en trois temps.

Nous reprendrons d'abord brièvement les conceptions de l'emprise telles que FREUD les formule dans "Le moi et le ça". Nous essayerons de les rapporter aux vues déjà exprimées, que ce soit dans les perspectives ouvertes avant 1920 ou directement connectées au concept de pulsion de mort.

Nous tournerons ensuite notre attention en direction d'autres textes qui, d'une manière ou d'une autre, complètent ou complexifient les vues précédentes.

Nous proposerons enfin une position de synthèse, en forme de conclusion à ce chapitre, qui sera développée dans la partie suivante à partir des hypothèses sur le travail d'emprise et la double butée de l'objet. Nous ferons le bilan des acquis et des questions laissées en suspens.

I) La nouvelle topique : emprise externe, emprise interne et appareillage du moi

C'est dans le troisième chapitre, intitulé "Le moi et le surmoi (idéal du moi)" que FREUD mentionne l'expression "emprise sur l'objet" dans une note en bas de page (p. 273, Trad. Franç. 1991).

Le contexte général est marqué par l'exposé des conceptions relatives au moi. Dans les chapitres précédents FREUD présente une nouvelle topique et introduit le terme de "ça" à la suite de GRODDECK.

Il propose une autre conception du moi. Cette conception est effectivement nouvelle dans la mesure où, dès 1920, dans "Au delà du

principe de plaisir" FREUD avance la représentation d'un moi en grande partie inconscient. L'hypothèse d'une résistance issue du moi, dans le cadre du travail analytique, l'amène d'ailleurs à proposer l'idée de sentiments inconscients de culpabilité.

FREUD s'interroge sur le processus du "devenir conscient" (p. 264-265, 1991) :

"Ne peut devenir conscient que ce qui a été déjà un jour perception consciente, et, en dehors des sentiments, ce qui provenant de l'intérieur veut devenir conscient doit tenter de se transposer en perception externe. Cela devient possible par le moyen des traces mnésiques".

Le développement de ces considérations l'amène, quelques pages plus loin, à la conclusion suivante (p. 267) :

"Le rôle des représentations de mots devient maintenant pleinement clair. De par leur intermédiaire, les processus de pensée internes ont été faits perceptions. C'est comme si devait être démontrée cette proposition : tout savoir est issu de la perception externe. A l'occasion d'un surinvestissement du penser, les pensées sont perçues effectivement -comme de l'extérieur- et de ce fait tenues pour vraies".

Sans doute est-il abusif de connecter totalement la notion de savoir, telle que FREUD l'introduit ici, avec le savoir déjà interrogé en 1907, 1908 et 1910 dans le cadre des théories sexuelles infantiles. Mais cette perspective n'est pas totalement éronnée. FREUD retrouve incidemment une ligne de pensée déjà explorée en 1905, 1911 et 1915 : la constitution d'un indice discriminatoire et d'un "bon critère objectif".

Nous avons précédemment insisté sur l'idée suivante. La constitution de l'indice discriminatoire qui permet de différencier monde interne et monde externe repose, au moins partiellement, sur l'action musculaire et en dernière instance sur l'appareil et la pulsion

d'emprise.

Dans "le moi et le ça" FREUD fait dériver le savoir au sens large de la perception externe. Nous retrouvons l'écho d'une éventualité déjà mentionnée : le type de lien précoce qu'entretiennent emprise, savoir et théories sexuelles sous l'angle de la sublimation.

Les remarques de FREUD esquissent une voie complémentaire. Le passage obligé du savoir, au sens large, par la perception dessine la perspective d'un appareillage du moi à partir de l'appareil d'emprise. Cette conception, nous l'avons vu, étaye l'hypothèse du travail introjectif de l'emprise. En plusieurs endroits, en effet, FREUD insiste sur la nécessité pour le moi de dompter, conquérir, dominer le ça (p. 270) :

"L'importance fonctionnelle du moi trouve son expression en ceci que la domination sur les accès à la motilité lui est normalement concédée. Ainsi il ressemble, dans son rapport avec le ça, au cavalier qui doit brider la force supérieure du cheval, avec cette différence que le cavalier tente cela avec ses propres forces, le moi avec des forces empruntées (...) le moi a coutume de transposer en action la volonté du ça comme si c'était la sienne propre".

L'empire du moi sur le ça s'exerce donc de deux façons : l'emprise (ou tout au moins sa visée) et l'illusion de l'appropriation. Nous serions tenté, si l'expression avait quelque signification, de proposer la métaphore d'un "animisme interne". Tout se passe en effet comme si le moi, dans son effort pour brider le ça, se comportait de façon animiste. Il cherche à traiter le monde interne comme le monde externe par l'intermédiaire de l'appareil d'emprise et d'une technique animiste.

L'hypothèse d'un appareillage du moi à partir de l'appareil d'emprise est consonnante avec la suite du texte (p. 270-271) dans laquelle FREUD avance l'idée d'un moi d'essence

corporelle : projection d'une surface et "homoncule cérébral", un peu à la façon dont nous l'avons mentionné dans la première partie de ce travail à propos de la neurologie et des connexions relatives à l'appareil d'emprise.

FREUD introduit le concept de surmoi, encore non différencié à ce niveau de l'idéal du moi, par le biais de la mélancolie. L'objet est ré-érigé dans le moi par identification. Cette position est déjà interrogée dans "Deuil et mélancolie". Mais à la différence du texte de 1917 FREUD élargit immédiatement le problème et insiste sur le caractère fondateur de l'identification dans la suite de "Psychologie des foules et analyse du moi" (1921).

Lors du stade oral, investissement d'objet et identification coïncident. Il appelle en note les remarques suivantes (p. 273) :

"Un parallèle intéressant au remplacement de choix d'objet par l'identification se trouve dans la croyance des primitifs que les propriétés de l'animal incorporé comme nourriture persisteront comme caractère chez celui qui le mange, -et dans les interdits fondés sur cette croyance. Celle-ci contribue aussi, comme on sait, au fondement du cannibalisme et continue à agir dans la série des pratiques de repas totémiques jusqu'à la sainte communion. Les conséquences qui sont ici imputées à l'emprise sur l'objet orale valent effectivement pour le choix d'objet sexuel ultérieur".

FREUD rejoint directement les conceptions de 1905 et les connecte avec l'identification dont il vient de souligner la part qu'elle prend dans la mise en forme du moi (p. 272). **L'emprise sur l'objet, via le cannibalisme, concourt à la mise en forme du moi et, en dernière instance, sous-tend le processus d'identification.**

Tout se passe comme si le moi se prenait **lui-même** comme "objet à former", ou comme médium malléable (R.ROUSSILLON, 1988 a).

Le moi se transforme et favorise ainsi l'abandon de l'objet par le ça. Cette modification du moi réalise une double emprise, sur l'objet et sur lui-même, dont le but n'est pas la seule destruction de l'objet mais le maintien du lien d'amour du ça avec lui. On peut dire que l'objet est à la fois perdu et non perdu car transformé.

Nous retrouvons en partie le mouvement de 1915 qui impliquait un double mouvement de la pulsion d'emprise : emprise "voluptueuse" de l'objet et "auto-emprise" érotique.

Nous envisagerons plus loin les connexions de la "transformabilité" de l'objet et du moi avec les vues de C.BOLLAS (1989) et R.ROUSSILLON (1988, a et b). On peut en effet se demander d'où le moi tire la force et la satisfaction potentielle nécessaires à la mise en route de ce mouvement. La perspective nous amène, une fois de plus, à supposer un plaisir d'emprise sur l'objet étayé sur les traces de rencontres précoces.

L'emprise sur l'objet n'est pas directement dépendante, dans cette note, du sadisme originaire et de la pulsion de mort. Il est certain, toutefois, que la conception d'une transformabilité du moi n'est aucunement contradictoire avec les vues de 1920. FREUD va d'ailleurs développer cet aspect dans les pages suivantes. Mais nous insisterons d'abord sur la continuité d'une telle conception de l'emprise avec les vues antérieures à 1920.

Il est en effet possible de référer cette conception non seulement à "Deuil et mélancolie" (1917) mais aussi à "Pulsions et destins des pulsions" (1915) et une partie des "Trois essais" (1905), dans le cadre des pulsions sexuelles partielles arrimées d'emblée à l'objet.

Nous avons noté que ces pulsions partielles impliquent un certain type de satisfaction apportée par l'objet qui favorise l'anastomose avec le courant autoérotique. Nous sommes donc

amené à supposer que le processus engagé par le travail d'emprise, sous forme d'identifications, apporte les moyens d'une satisfaction "sur place" au courant auto-érotique. Tout se passe comme si l'emprise, orientée en direction de l'objet, prenait quelque chose à l'objet et "l'apportait" à l'intérieur.

Revenons à la suite du texte de 1923.

Lorsque l'objet est abandonné, par nécessité ou par obligation- nous ne sommes pas loin du traumatisme -**le lien avec l'objet est maintenu par transformation identificatoire du moi.**

Nous nous trouvons en présence du même modèle que celui développé dans le jeu de la bobine. Les élaborations successives transportent, transforment et transposent sur une autre scène psychique les modalités du lien à l'objet. **L'objet réel est perdu (non perdu) et le moi se transforme pour l'amour du ça.**

Encore faut-il que le moi soit **susceptible d'opérer une telle transformation**, autrement dit que le gain de plaisir attendu pré-existe à la transformation. Les conditions requises pour une telle "transformabilité", qui recoupe en tous points les vues de B.ROSENBERG (1986) sur la "détachabilité de l'objet", relèvent, une fois de plus, du travail de l'emprise et de sa double butée.

Le processus n'est toutefois pas aussi "pur" et FREUD note qu'il est tout à fait envisageable que la modification de caractère liée à la transformation du moi survive à la relation d'objet et la conserve.

C'est précisément ce qui se passe dans les premiers temps relationnels, dans la phase "orale cannibalique", lorsque l'enfant s'identifie à la mère, et précisément à certaines fonctions de la mère, tout en conservant sa relation avec elle (P.MARTY et M.FAIN, 1955 ; P.LUQUET, 1962).

Dans cette occurrence l'objet survit à l'identification. Ce que l'enfant prend "cannibaliquement" au parent "tue et ne tue pas" ce parent. Nous croisons les analyses de D.W.WINNICOTT (1975) et de R.ROUSSILLON (1987, 1988 b) sur le paradoxe de la destructivité. Nous verrons plus loin la connexion de cette problématique avec l'anorexie mentale.

L'identification joue par ailleurs un rôle essentiel dans la problématique oedipienne. Le "surmoi-idéal du moi" est en effet à la fois un résidu des premiers objets d'amour du ça et une formation réactionnelle contre ce choix d'objet. Il est désigné comme "héritier" du complexe d'Oedipe (p 279) :

"En l'érigeant, le moi a assuré son emprise sur le complexe d'Oedipe et simultanément s'est lui-même soumis au ça".

L'emprise sur l'Oedipe, par érection du surmoi, s'accompagne d'une soumission au ça par l'intermédiaire de l'identification. Nous avons vu plus haut que l'identification modifie le moi de telle façon que la relation à l'objet est troquée contre une relation du ça au moi. Le ça ne renonce pas au choix d'objet et en ce sens le principe de plaisir reste dominant, mais le moi, inversement, maîtrise l'Oedipe en détachant de lui-même l'instance surmoïque.

L'intérêt de cette perspective, que nous limitons volontairement à la fonction de l'emprise, consiste dans le jeu de maîtrise à l'égard de l'objet et d'identification qui se dessine : cette dernière apparaît comme une **forme d'emprise** ou, plus exactement, comme un **destin de la pulsion d'emprise**. FREUD, dès "L'interprétation des rêves", désignait l'identification comme une imitation et une **appropriation**.

Dans cet ensemble le sadisme devient le "représentant" de la pulsion de mort. Par suite, la musculature qui, en 1905 et 1915, était assignée à un rôle discriminatoire et différenciateur entre dedans et dehors, se voit

désormais directement connectée à la destructivité. Elle est l'organe qui dévie les motions destructrices au dehors (p. 284) :

"Par la suite de la mise en liaison des organismes élémentaires unicellulaires en êtres vivants pluricellulaires, on serait parvenu à neutraliser la pulsion de mort prise isolément et à dévier les motions destructrices sur le monde extérieur par l'intermédiaire d'un organe particulier. Cet organe serait la musculature et la pulsion de mort se manifesterait dès lors -pourtant selon toute vraisemblance de façon seulement partielle- contre le monde extérieur et d'autres êtres vivants, en tant que pulsion de destruction".

L'ensemble "pulsion de mort, pulsion de destruction" ne détermine toutefois la mise en oeuvre de la musculature que de **façon partielle**. Comme en 1920, lorsque FREUD interrogeait le rapport entre maîtrise des excitations et principe de plaisir, le modèle proposé est "déjà" mixte. En d'autres termes, le travail de la musculature n'est pas pure destructivité, mais composé avec une prime de plaisir.

Cette prime de plaisir se ramène en dernière instance, nous allons le voir, à la pulsion de mort. Cette position sera partiellement éclairée en 1924 dans "Le problème économique du masochisme".

FREUD développe le thème de l'intrication pulsionnelle ("union" dans la traduction de 1981, "mixtion" dans la nouvelle traduction de 1991) et croise la polarité amour-haine. Il interroge différents cas de figures et en arrive à la problématique suivante.

Le travail identificatoire du moi qui consiste en une **prise** de l'amour d'objet issu de ça s'oriente, en dernière instance, à l'encontre d'Eros. La transformation de la libido d'objet en libido du moi s'accompagne en effet d'un mouvement de **déssexualisation**.

Le processus général est le suivant (p.

289, nous soulignons) :

"Aux primes origines, toute la libido est accumulée dans le ça pendant que le moi est encore en cours de formation ou débile. Le ça envoie une part de cette libido sur des investissements d'objets érotiques, suite à quoi le moi **renforcé** cherche à **s'emparer** de cette libido d'objet et à **s'imposer** au ça comme objet d'amour. Le narcissisme du moi est ainsi un narcissisme secondaire, retiré aux objets".

Nous sommes proches encore du modèle esquissé à partir du jeu de la bobine. Une série de boucles élaboratives successives permet au moi de s'enrichir et de se renforcer en s'appropriant par identification un certain nombre de fonctions qui étaient jusque là dévolues aux objets.

Nous avons vu également que ce processus n'est pas sans conditions nécessaires : la présence d'un élément qui figure, comme reste ou comme trace, une partie des conditions préalables. Adulte actif, adulte présent mais passif, cadre du miroir, objet de la pulsion d'investigation etc... Mais FREUD ne précise pas le destin de ces "prises" d'objet. Sans doute concourent-elles à renforcer le moi par déssexualisation mais, c'est une hypothèse que nous soutiendrons dans la suite de ce travail, elles alimentent d'abord le courant autoérotique qu'elle renforcent.

Nous essayerons, dans les chapitres suivants, de proposer un schéma du "fonctionnement" de la pulsion d'emprise à partir de ces éléments (P.DENIS, 1992).

FREUD situe d'emblée son raisonnement dans le cadre de la polarité amour-haine. Nous avons signalé plus haut une autre polarité possible, avancée en 1915 dans "Pulsions et destins des pulsions". Il s'agit de la polarité amour/haine et indifférence. FREUD précise d'ailleurs que "tout le bruit" (p. 289) vient d'Eros et que les pulsions de mort sont pour l'essentiel muettes. Indifférence, silence et non investissement

opposés au "bruit" d'Eros : cette polarité rend peut-être davantage compte, de ce point de vue, du dualisme pulsions de vie-pulsion de mort.

Le schéma esquissé par FREUD à propos du moi situe la pulsion d'emprise et le travail de l'emprise dans un cadre à la fois semblable et différent de celui que nous avons jusque là reconstruit.

Semblable parce que nous observons un moi cherchant à s'emparer de l'objet, de l'investissement d'objet.

Différent parce que ce travail est d'une part un composé de destructivité, une intrication réalisant le meurtre de l'objet, et d'autre part un travail d'enrichissement qui va à l'encontre d'Eros : **mise en oeuvre, partielle mais effective, de la pulsion de mort.**

Le surmoi procède (p. 291) d'une première identification contemporaine d'un moi faible. Il est aussi l'héritier du complexe d'Oedipe. Le surmoi domine et maîtrise (p. 291) le moi et au-delà, plonge dans les racines phylogénétiques du ça.

Le modèle d'emprises internes proposé par FREUD peut être grossièrement schématisé de la façon suivante.

.../...

ça -----> Objet <----- **moi**

Emprise transformatrice

investissement identification

Emprise introjective

ça -----> (amour du ça) -----> **moi**

(narcissisme
pris à l'objet)

ça <----- emprise ----- **moi**

I		I
I		I
I		I
I.....		I

phylogénèse

identification primaire
Parents-père préhistoire personnelle

identification secondaire
héritier de l'Oedipe

I
I

Surmoi

----- pulsions ----->

ça -----> Surmoi -----> **moi**

<----- emprise -----
sur l'Oedipe

Le modèle que le schéma tente de déployer met en oeuvre un système d'emprise interne.

Chaque instance, le moi, le surmoi et le ça est en "relation d'emprise" avec les deux autres.

Le ça exerce "dès le départ" son emprise sur le moi par le maintien d'une tension exigeant la satisfaction (comme le cheval sur le cavalier). Il l'oblige à travailler pour son compte. Le ça "tient" également le moi par l'intermédiaire du surmoi. Ce dernier tire ses racines profondes du ça et, au delà, des origines phylogénétiques. Le moi est dépendant du surmoi comme l'enfant est dépendant devant le père.

Le moi exerce son emprise sur le ça de deux façons : identification et érection du surmoi. L'identification produit, en même temps, une déssexualisation et va, en dernière instance, dans le sens de la pulsion de mort. Par l'érection du surmoi le moi assure son emprise sur l'Oedipe et, in fine, sur le ça.

Le surmoi exerce à son tour sa maîtrise sur le moi et sur le ça etc...

Ce système circulaire est étayé sur le lien d'investissement d'objet que le moi s'efforce de conquérir à son profit.

Ce processus réalise une totale modification de point de vue.

Nous passons en effet de la pulsion d'emprise exercée en direction de l'objet, première "mixtion" entre deux courants pulsionnels, à une forme d'emprise qui s'intériorise. En d'autres termes nous assistons à un appareillage psychique à partir de l'exercice de l'emprise en direction de l'objet.

Le prototype de cet appareillage est l'identification : emprise orale sur l'objet qui le place, désormais, tout du moins certaines de ses fonctions, à l'intérieur du moi. Mais cet appareillage renforce également le courant autoérotique et échappe de ce fait à la pulsion de mort.

Mais il y a toujours, comme dans le jeu de la bobine décrit en 1920, une trace, un reste ou un élément qui réclament remise en jeu. Le système d'emprise inter-systémique décrit par FREUD n'a pas de fin : il implique toujours une nouvelle boucle parce que le ça ne cesse d'investir, mobilisant le moi.

Notons au passage que FREUD mentionne, au départ du processus, un "moi renforcé" (p. 289) qui s'empare de la libido d'objet.

Quelles sont les conditions d'émergence de ce moi renforcé ? On peut faire appel à un modèle constitutionnel et imaginer un moi plus ou moins fort "dès le départ". La clinique nous confronte quelquefois à des situations de ce genre. Mais, abstraction faite de ce qu'on peut rencontrer, par exemple dans les cas d'autisme primaire de type KANNER -encore qu'il y ait beaucoup à dire sur ces situations- on peut avancer une hypothèse, là encore, qui prend en compte la "réponse" de l'objet.

Tout se passe en effet comme si les premières identifications qui se déroulent sur le modèle oral cannibalique supposaient le paradoxe d'un objet "tué-non tué" ou "mangé-non mangé". Ce processus suppose la "survie" de l'objet. Mais un autre facteur mérite aussi d'être pris en compte : l'investissement dont bénéficie "dès le départ", et même avant, le moi faible. L'environnement joue un rôle de moi auxiliaire qui prend en charge les régulations nécessaires au maintien de la vie tout court et de la vie psychique. C'est en ce point que nous situons le premier renforcement du moi.

FREUD ne pose pas directement la question mais retrouve le problème de la mélancolie (p. 296) :

"Selon notre conception du sadisme, nous dirions que la composante destructrice s'est déposée dans le surmoi et tournée contre le moi".

Si l'on se réfère à l'hypothèse du travail d'emprise ébauchée plus haut à propos du deuil nous sommes amené à proposer l'interprétation suivante. L'échec du travail d'emprise dans sa double butée, satisfaction puis frustration, paralyse l'action identifiante du moi. Ce dernier n'a d'autre ressource, dès lors, que l'intériorisation globale de la situation c'est à dire de l'objet inaccessible. Le surmoi devient le siège d'une pure culture de pulsion de mort.

La question se pose toutefois de savoir quel type de polarité est à l'oeuvre : aimer et haïr ou les deux ensemble opposés à l'indifférence ?

Dans tous les cas l'agressivité destructrice initiale n'a pas été "traitée" par l'objet. Elle fait retour, se déplace, se retourne contre le propre moi.

Nous allons, en ce point, donner une très courte vignette clinique.

Lors d'une consultation, la mère d'une enfant autiste relate l'épisode suivant. Sa fille a du porter, dès la naissance, une culotte d'abduction. La mère se souvient d'avoir été désespérée de ne pas pouvoir soulager le nourrisson qui hurlait dans le berceau.

Le médecin avait été très ferme : la culotte ne devait être enlevée qu'une fois par jour pour un bain rapide. La petite refusait de dormir. La mère se sentait inutile et ne supportait pas d'entendre les cris. Elle n'avait trouvé aucun moyen de soulager et de calmer l'enfant. Elle s'était donc retirée à l'autre bout de l'appartement en fermant toutes les portes pour ne pas entendre les cris. Elle pensait que le bébé finirait par s'endormir.

C'est ce qui s'était effectivement produit. Mais quand la mère était retournée dans la chambre quelques heures plus tard, une fois le bébé endormi, elle s'était rendue compte que le visage de sa fille était couvert de griffures.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette "situation-écran" relatée par la mère. Nous l'évoquerons dans la partie suivante. Nous ne retiendrons pour l'instant qu'un aspect. Cet épisode met en évidence l'absolue nécessité de la décharge première **en direction de l'objet**. L'absence de l'objet implique un retournement en direction du corps propre. Dans ce cas le défaut de l'objet ne se ramène pas à la polarité amour-haine mais à l'impossibilité, pour cette mère, de lier en elle la violence de la détresse éprouvée par l'enfant.

"Le moi et le ça", écrit en 1923, se situe dans le prolongement des vues de 1920. L'emprise, dont la valeur pulsionnelle est considérablement diminuée dans "Au-delà" se voit désormais assujettie à l'instinct de mort. Elle subit, de plus, une sorte de migration. L'emprise "dépulsionnalisée" qualifie désormais les relations réciproques des instances psychiques.

Le bilan pourrait donc, si l'on s'en tient à ce constat, paraître suffisant : l'emprise est désormais versée au compte de la pulsion de mort.

Une lecture attentive offre toutefois deux perspectives légèrement différentes.

La première est directement en rapport avec les vues de 1905. FREUD "retrouve" l'emprise orale et la connecte avec l'identification. La seconde perspective est complémentaire de la première. La mise en oeuvre de l'emprise "appareille" la psyché. Tout se passe en effet comme si une sorte de migration était en place.

L'appareillage de l'emprise, que nous désignons comme emprise introjective, opère doublement dans le sens du déplacement et dans celui de "l'équipement" spécifique. Il serait d'ailleurs intéressant d'interroger le jeu des instances, tel que FREUD le présente dans "Le moi et le ça", dans le sens d'une dérivation à partir des éléments de l'appareil d'emprise. On

pourrait, par exemple, rapprocher oeil et fonction de surveillance du surmoi, bouche et insatiabilité du ça et la main avec le moi.

II) La place de l'emprise dans les derniers travaux de FREUD

La position de FREUD à l'égard de l'emprise change totalement à partir de 1920. Elle perd son caractère pulsionnel pour n'être que pure fonctionnalité destructrice au service de la pulsion ce mort. En même temps l'emprise "appareille" la psyché et réalise un mouvement de migration interne dans le processus identificatoire.

Ce modèle ne sera plus modifié. Toutefois FREUD retrouve ça et là la question de l'emprise de façon explicite ou latente. Mais si l'on suit de près ses indications il arrive qu'on retrouve, dans tel ou tel texte, des questions qui n'ont, jusque là, trouvé aucun élément de réponse.

Nous procéderons en deux temps.

Nous ferons l'inventaire des textes dans lesquels la référence à l'emprise est explicite. Ces travaux approfondissent certaines problématiques explorées. Puis nous nous tournerons vers d'autres textes qui, sans évoquer directement la question de l'emprise, l'impliquent nécessairement.

A) L'emprise à l'oeuvre : masochisme érogène primaire et civilisation

FREUD ne mentionne qu'une seule fois la pulsion d'emprise dans "Le problème économique

du masochisme" (1924).

La question de la place du masochisme se pose implicitement depuis 1920 en raison des modifications de la conception du sadisme et des hypothèses sur le fonctionnement du moi. On se souvient, entre autre, de l'ajout de 1921 concernant les "obscurcs tendances masochistes du moi". FREUD reprend les données en les modifiant profondément. Le texte, dans l'ensemble, aboutit à une nouvelle conception du couple sadisme et masochisme en accordant à ce dernier la place originaire.

"Le problème économique du masochisme" se situe dans le prolongement de "Le moi et le ça". Le principe de plaisir "gardien de la vie" (p. 289, trad. Franç. 1973) est nettement différencié du principe de Nirvāna qui ressortit à la pulsion de mort.

En 1905 et 1915 le sadisme était désigné comme mouvement premier. Le masochisme procédait d'un retournement et d'un renversement sur la personne propre. Un "objet" chargé d'assumer la fonction sadique était nécessaire.

FREUD distingue désormais trois sortes de masochismes : érogène, féminin et moral. Nous ne reprendrons pas ces différentes formes longuement travaillées dans les travaux de B.ROSENBERG (1982 b et c, 1986, 1989). Nous interrogerons précisément le masochisme érogène primaire.

FREUD reprend terme à terme le modèle exposé en 1920. La libido "rencontre" la pulsion de mort et de destruction au sein des êtres vivants (p. 291) :

"La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, bientôt à l'aide d'un système organique particulier, la musculature, et en la dirigeant contre les objets du monde extérieur. Elle se nommerait alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise,

volonté de puissance".

Nous sommes dans la ligne élaborée en 1920 et approfondie en 1923. La pulsion d'emprise est équivalente à la pulsion de destruction, toute entière issue de la pulsion de mort dont, par l'intermédiaire de la musculature, elle est le représentant.

Un lecture attentive du texte fournit toutefois quelques éléments complémentaires (p. 291) :

"Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important. C'est le sadisme proprement dit".

La position de FREUD est légèrement différente de celle qui prévalait en 1920 : l'emprise reprend une place initiale avant le sadisme proprement dit. Nous avons relevé le glissement dans le chapitre de "Au-delà" et l'assimilation de l'emprise au sadisme. FREUD donne au sadisme proprement dit une place seconde.

Cette position témoigne d'une sorte d'oscillation entre sadisme et emprise qui détermine le développement d'un certain nombre de questions théoriques. Nous pensons aux travaux de M.KLEIN qui, à notre connaissance, ne font pas référence à l'emprise mais s'étaient sur la notion d'un sadisme originaire et aux positions de J.BERGERET (1984) à l'égard de la "violence fondamentale".

FREUD poursuit (p. 291) :

"Une autre partie ne participe pas à ce déplacement vers l'extérieur, elle demeure dans l'organisme et là elle se trouve liée libidinalement à l'aide de la coexcitation sexuelle (...); c'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme érogène, originaire".

En 1905, dans les "Trois essais" FREUD avance que l'excitation sexuelle se produit

comme effet marginal en fonction des variations d'intensité, dans toute sorte de processus. C'est à partir de ces vues que nous avons avancé l'hypothèse d'une "pulsion sexuelle d'emprise". En 1924 FREUD approfondit le problème.

Dans "Au-delà du principe de plaisir" FREUD développe la nécessité du domptage nécessaire de l'excitation pour que le principe de plaisir puisse établir sa domination. En 1924 le domptage premier se produit à l'aide de la coexcitation sexuelle.

Cette hypothèse nous amène à envisager le masochisme érogène comme une forme d'emprise, de domptage originel. Nous avons croisé un certain nombre d'éléments en ce sens à partir des travaux de 1915 sous la forme d'une "auto-emprise". Le petit enfant "voulant se rendre maître de ses propres membres" a, de ce point de vue, recours au masochisme. Il renonce au plaisir de décharge immédiate par la maîtrise. Ce renoncement ouvre en même temps sur une satisfaction immédiate, l'accès à la motricité et au-delà, au jeu de la bobine. Le masochisme, sous cet angle, est gardien de vie.

Le texte de 1924 mérite d'être encore interrogé. Le double processus consécutif à la "rencontre" de la pulsion de vie et de la pulsion de mort se déploie doublement au dehors et au dedans.

Comment ces deux mouvements sont-ils organisés l'un par rapport à l'autre ?

Si l'on s'en tient au texte FREUD propose **deux réponses différentes** à quelques lignes d'intervalle.

Nous envisagerons tout d'abord la seconde proposition (p. 292, nous soulignons) :

"Après que la plus grande part (de la pulsion de mort) a été déplacée vers l'extérieur sur les objets, ce qui demeure comme son résidu dans l'intérieur, c'est le masochisme proprement dit, érogène".

FREUD désigne deux mouvements successifs. **Le premier concerne le sadisme** défini comme déplacement de la pulsion de mort en direction des objets et le second, interne, constitue le masochisme. Mais en suivant le texte de près on est amené à reconsidérer cette position.

Quelques lignes plus haut FREUD propose une autre indication (p. 291, nous soulignons) :

"La libido rencontre dans les êtres vivants (...) la pulsion de mort (...) et a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice".

La rencontre interne entre la pulsion de vie et la pulsion de mort est première. La projection n'intervient qu'après cette rencontre initiale. Dans cette perspective la "pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance" projetée n'est pas "pure" pulsion de mort mais **le résultat d'une première intrication pulsionnelle.**

D'autres indications vont dans le même sens.

Une note ajoutée en 1924 à "Pulsions et destins des pulsions" précise (p. 173, Trad. Franç. 1988) :

"Dans des travaux ultérieurs j'ai soutenu, en ce qui concerne les problèmes de la vie pulsionnelle, une opinion contraire".

FREUD appelle cette note après avoir exprimé qu'on ne rencontre pas de masochisme originel qui ne serait pas né du sadisme.

Dans "Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse" (1933) FREUD défend la même position (p. 142, trad. franç. 1984, nous soulignons) :

"Il en résulte que le masochisme est plus ancien que le sadisme, le sadisme étant une pulsion de destruction tournée au dehors,

laquelle acquiert ainsi le caractère de l'agression".

Le renversement théorique de 1924 accorde la première place au masochisme. B.ROSENBERG (1982, a et b) considère que le masochisme précède le sadisme. En dernière instance, pour B.ROSENBERG, le contenu de la projection n'est pas la pulsion de mort mais une partie du masochisme. Cette conception situe la coexcitation sexuelle en position seconde à l'égard du masochisme érogène originaire. Ce n'est pas la coexcitation qui rend le masochisme possible mais ce dernier qui conditionne la coexcitation ou lui est, au moins, coextensif.

La question de l'emprise suit un trajet globalement parallèle à celui du principe de plaisir. FREUD (1924) dissocie nettement principe de plaisir et pulsion de mort. Le principe de plaisir n'est plus coextensif à la cessation de l'excitation mais prend en compte le rythme et les variations qualitatives de celle-ci.

Nous avons noté dans "Au-delà" et dans "le moi et le ça" la prudence avec laquelle FREUD évoque la compulsion de répétition. Nous avons déduit de ces restrictions que l'emprise apparaît "déjà" comme un composé et qu'elle relève, pour partie, du principe de plaisir. Cette position semble confirmée par l'article de 1924.

Si l'on accepte l'hypothèse d'une projection seconde par rapport au masochisme érogène originaire, différentes problématiques sont envisageables.

Ce qui est projeté est "déjà" lié en partie donc potentiellement porteur de plaisir. Mais la projection suppose un "manque à lier", une incomplétude ou une part de déplaisir intraitables au dedans qui exigent l'apport de l'objet externe.

En même temps la projection évacue "la plus grande part" (p. 291) de la pulsion de mort au

dehors. Cette part projetée de masochisme est une part du sujet. Autrement dit le dedans est dès le départ externalisé en direction de l'objet. Une part du moi est dès l'origine projetée dans l'autre. Ces conceptions apportent un certain poids au mythe de l'androgynisme cité par FREUD en 1920 dans "Au-delà du principe de plaisir".

Si l'on met l'accent sur la nécessité du lien préalable à l'instauration du principe de plaisir le masochisme érogène primaire constitue une forme initiale d'emprise. Celle-ci serait ensuite projetée en direction de l'objet puis progressivement intériorisée par le moyen de l'identification.

Ces vues nous amènent à considérer l'emprise, la pulsion d'emprise, comme la forme même du lien, l'expression la plus primitive d'Eros.

Cette position, sans doute quelque peu excessive, doit être nuancée. Elle suppose en effet, dans la ligne des travaux de B. ROSENBERG, que le masochisme est au cœur du principe de plaisir. Cette position est étayée par une lecture serrée des articles de 1923, 1924 et, plus tard, des "Nouvelles conférences" (1933). Mais lorsqu'on envisage la problématique de l'emprise en général, au sens large comme dit FREUD en 1913, on est amené à nuancer l'hypothèse d'un fondement strictement masochiste du plaisir.

Le plaisir d'emprise, plaisir de la saisie et au-delà, le plaisir de l'investissement, ne sont pas fondés sur le masochisme. Il faut donc supposer des polarités hédoniques différentes. On serait tenté de dire que le principe de plaisir n'est pas très "regardant" sur les méthodes pourvu qu'une prime de plaisir soit possible. Quoi qu'il en soit, supposer un plaisir masochiste à la base de tout plaisir, fait un sort au modèle défendu par FREUD tout au long de son oeuvre : le plaisir de décharge. De plus, si nous envisageons le problème du point de vue du plaisir de fonctionnement, il faut

supposer que le plaisir d'emprise est "composé" avec l'autoérotisme. C'est, nous semble-t-il, une voie possible pour rendre compte des phénomènes transitionnels qui nécessitent, précisément, une anastomose entre le plaisir d'emprise et les autoérotismes.

Ces vues, qui seront davantage développées dans le chapitre suivant, semblent incompatibles avec l'hypothèse d'une pulsion de mort. L'analyse de "Au-delà du principe de plaisir" esquisse, à travers le jeu de la bobine, un schéma différent de celui suivi par FREUD. Mais, lorsqu'on regarde les textes dans la perspective des destins psychiques de la pulsion d'emprise, on s'aperçoit, du moins espérons nous l'avoir suffisamment montré, que les positions anciennes ne sont pas toutes délaissées. Tout se passe comme si elles travaillaient dans l'ombre, comme abritées par la grande figure sombre que FREUD introduit dans ses développements.

La question, répétitivement rencontrée dans ce travail, tourne autour des conditions favorables ou défavorables au déploiement de l'emprise, considérée ici dans ses fonctions les plus larges.

Pourquoi l'emprise peut-elle devenir une expression de la pulsion de mort ?

La réponse théorique, conforme à la position de FREUD, consiste à rattacher l'emprise à l'intrication pulsionnelle primaire. Elle est un écho du "big bang psychique". Elle constitue le reste, la trace ou l'élément dur de l'intrication primaire. Elle rend compte en dernière instance de la qualité de l'intrication pulsionnelle. Mais si l'on se situe en dehors du dualisme pulsion de vie-pulsion de mort on est amené à supposer que l'étayage sur les traces mnésiques de la satisfaction fait défaut.

B) Emprise, détresse et intrication pulsionnelle

Dans "Inhibition, symptôme et angoisse" FREUD ne fait aucune référence à la pulsion d'emprise. Nous devons toutefois considérer ce texte en articulation avec la problématique de l'emprise dans la mesure où, à plusieurs reprises, il approche les questions que nous nous sommes posées.

Le livre de 1926 propose un renversement de la problématique de l'angoisse mais nous ne l'interrogerons pas explicitement dans cette direction.

FREUD aborde la question du toucher au début du sixième chapitre (p. 44, trad. franç. 1971) :

"Le contact corporel est le but prochain aussi bien de l'investissement agressif que de l'investissement tendre de l'objet. Eros désire le toucher, car il aspire à l'unification, à la suppression des frontières spatiales entre le moi et l'objet aimé. Mais la destruction aussi (...) présuppose nécessairement le toucher corporel, l'action de porter la main".

Ce lointain écho des vues de 1905 sur l'appareil d'emprise et de 1915 sur "la tendance motrice" concerne directement, quoique de façon implicite, l'ensemble des conceptions freudiennes relatives à l'emprise. Le toucher est défini aussi bien dans une valence tendre que dans une valence destructrice. Il n'est donc pas possible de déduire du seul acte d'emprise une visée univoque.

Si, depuis 1920, 1923 et 1924 l'emprise apparaît comme "déjà" érotisée en lien avec l'intrication pulsionnelle primaire, elle reste constamment dépendante de données qui la conditionnent. Nous interrogeons, une fois de plus, les conditions qui déterminent cette valence de l'emprise et lui imposent une

signification sexuelle, tendre ou agressive. Nous sommes confrontés à la vieille idée d'anastomose qui, après le tournant de 1920, fait retour avec la notion d'intrication pulsionnelle.

C'est dans cette perspective que le travail de 1926 apporte des vues intéressantes. J.GUILLAUMIN (1989 b) explore les enjeux métapsychologiques de "Inhibition, symptôme et angoisse" dans la problématique de la perte. A partir de ces analyses, nous interrogerons deux points.

Le premier est relatif à l'hypothèse du traumatisme répétitivement côtoyée dans le cours de ce travail. Le second concerne la question du cramponnement relevée par FREUD dans le premier addenda.

La question du traumatisme est sous jacente à la pulsion d'emprise. Nous avons jusque là suivi une ligne de pensée qui articule emprise et perte. Deux hypothèses successives se sont imposées.

La première est relative à "l'instinct de cramponnement" qui, dans le cours du développement, perd son objet support. La séparation avec la mère a, dans ces conditions, valeur de traumatisme nécessaire. L'emprise se définit alors comme recherche de son objet perdu. Cette conception s'accorde globalement avec les vues de 1905 relatives à l'étayage. L'emprise ne peut jamais aboutir à la satisfaction et se développe en "pro-jetant" devant elle l'introuvable de l'objet.

La seconde conception est élaborée à partir de "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert" et "Deuil et mélancolie". La perte serait inscrite d'emblée dans l'investissement même de l'objet. En ce sens la pulsion d'emprise peut être rattachée à l'Oedipe originaire.

Cette perspective rejoint les vues de "Totem et tabou" (1913). FREUD souligne en 1923 l'articulation entre identification et emprise

orale sur l'objet. L'identification immédiate, avant tout investissement, vise le père de la préhistoire personnelle c'est à dire les parents.

Ces deux hypothèses s'articulent autour d'un thème commun : la perte. Si nous cherchons à définir ou situer précisément le moment séparateur, nous croisons, en dernière instance, l'hypothèse du traumatisme initial de la naissance. Si nous incluons le processus de l'après-coup nous ouvrons le champ des réorganisations successives modélisées en 1920 par le jeu de la bobine.

Nous reprendrons d'abord brièvement l'hypothèse de RANK (1924, Trad. Franq 1968) et la réponse de FREUD en 1926.

RANK suppose qu'au moment de la naissance l'enfant est assailli par des impressions sensorielles de grande intensité qui provoquent un bouleversement tel qu'il équivaut à un traumatisme. Chaque situation d'angoisse réactive ultérieurement ce moment traumatique. Cette réactivation opère soit de façon directe soit indirectement par le biais du "souvenir" de l'existence intra-utérine.

L'hypothèse du traumatisme de la naissance peut, de ce point de vue, être comparée à la Neurotica. Avant de découvrir l'impact de la sexualité infantile FREUD a cherché l'origine de l'hystérie dans une séduction réelle dont le souvenir a été refoulé. En ce sens "Le traumatisme de la naissance" constitue "la Neurotica de l'angoisse".

FREUD insiste sur le caractère excessif de l'argumentation de RANK. Il développe, en amont et en aval de sa critique, un certain nombre de considérations qui permettent d'étayer la perspective d'un processus d'après-coup. La perte d'objet est la condition déterminante de l'angoisse. Il précise (p. 61) :

"La situation que (le nourrisson) considère comme un danger, contre laquelle il veut être

garanti, est par conséquent celle de l'insatisfaction, de l'accroissement de la tension du besoin, en face de laquelle il est impuissant".

FREUD désigne l'absence de butée de l'objet en lien avec la satisfaction. L'accroissement des tensions internes a un effet profondément désorganisateur. Les quantités d'excitations atteignent un niveau où la maîtrise n'est plus possible. La démonstration de FREUD rencontre alors la question de l'objet (p. 62) :

"Avec l'expérience qu'un objet extérieur, perceptible, est susceptible de mettre fin à la situation dangereuse (...) le contenu du danger se déplace de la situation économique à ce qui en est la condition déterminante : la perte de l'objet".

La pensée de FREUD rencontre en ce point la problématique de l'emprise telle qu'il la conçoit avant 1920. Sa fonction est double. Assurer, au mieux, les conditions de la satisfaction et éviter, par tous les moyens, le retour de la situation angoissante de débordement interne. L'emprise est, dans la ligne de l'article sur les deux principes, au service du principe de plaisir. Mieux : elle en est le gardien.

L'angoisse apparaît comme le produit de l'état de détresse psychique du nourrisson (p. 62).

Tout se passe comme si le débordement des capacités de liaison du masochisme érogène originaire (1924) impliquait le recours nécessaire (vital) à l'objet externe. Celui-ci devient le garant du non-débordement interne. Si l'objet a pour tâche de lier au dehors ce qui n'a pu l'être au dedans, son absence ou sa perte équivalent à l'échec de l'emprise et, en dernière instance, à la détresse traumatique.

Le premier addenda, "Modifications apportées à des vues précédemment exprimées" comporte par deux fois la référence au

cramponnement.

D'abord à propos de l'hystérie (p. 86) :

"Dans l'hystérie la formation réactionnelle se cramponne avec ténacité à un objet déterminé".

Quelques lignes plus loin (p. 87) :

"Nous nous sommes déjà rendus compte, en une autre occasion, que la résistance que nous avons à surmonter dans l'analyse provient du moi qui se cramponne à ses contre-investissements".

L'image du "moi cramponné" est en accord avec la visée hédonique de l'emprise. Il s'agit de **rester cramponné pour éviter le déplaisir**. On pourrait en ce sens (dans la lignée de I.HERMANN) interpréter la phobie comme une forme d'emprise sur l'objet phobique chargé d'assumer, à distance de l'objet mais étroitement contrôlée par lui, une certaine fonction. La phobie, fut-elle contraignante, réalise une économie psychique dans le sens du principe de plaisir. Non seulement elle évacue au dehors ce qui est déplaisir au dedans mais le tient en respect. La phobie équivaut, dans le sens de l'emprise, à une forme de "garde à vue" psychique.

Si le moi se cramponne à ses sources de plaisir, y compris dans le cas des contre-investissements qui réalisent un gain de plaisir, il faut supposer un échec du travail de l'emprise qui, en un point quelconque du développement, n'a pas réalisé l'anastomose avec le courant autoérotique. En d'autres termes le travail d'emprise se poursuit inlassablement, sous forme de "folie d'emprise" à minima, jusqu'à ce que la possibilité d'un véritable mouvement d'intériorisation et d'intégration soit possible.

L'échec de ce travail d'emprise repose, dans notre perspective, sur la double faillite de l'emprise transformatrice et de l'emprise introjective. Cette dernière se développe selon un processus que "Le moi et le ça" permet de

schématiser. Mais c'est dans un texte ultérieur que cette conception, suivant nos hypothèses, est précisément envisagée par FREUD.

"Malaise dans la civilisation" (1929) constitue, d'un certain point de vue, le "grand" texte freudien sur l'emprise. Explicitement citée une fois, elle infiltre tout le texte. Les conceptions, cependant, sont dans le droit fil de 1920 et 1923. FREUD déploie la question de l'appareillage de l'emprise rencontrée dans "Le moi et le ça".

Il part de la remarque d'un correspondant et du "sentiment océanique" source de religiosité. FREUD développe un vaste panorama englobant non seulement la psyché mais les acquis liés à la civilisation. Nous ne développerons que certains points, en lien direct avec notre interrogation.

Le nourrisson, au début, ne différencie pas son moi du monde extérieur. Certaines sources d'excitations sont continues alors que d'autres exigent une certaine action, un cri, pour se manifester (p. 9, Trad. Franç. 1971).

Le moi est alors placé devant un objet que seule une action contraint à apparaître. Ce mouvement d'emprise sur l'autre, crier pour faire apparaître le sein, vise la satisfaction mais aussi, dans la ligne de "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926) l'évitement de l'élévation de tension interne débordante. Nous reviendrons largement sur cette idée de contrainte dans la partie suivante.

Un second facteur favorise la différenciation entre dehors et dedans. Le principe de plaisir exige en effet que les sensations de douleur ou de déplaisir soient évacuées, expulsées au dehors. Le moi devient "purement hédonique". Cette conception se démarque quelque peu de la ligne ouverte par 1924 autour du noyau masochiste originaire. L'image d'un moi hédonique peut être interprétée, a priori, dans le sens d'un noyau masochiste du moi. Mais nous ne pensons pas que

cette interprétation soit parfaitement justifiée. La représentation d'un moi hédonique est dans le droit fil des vues de 1915 relatives au moi plaisir, c'est à dire organisé autour du noyau autoérotique.

Dans ce texte FREUD brosse un vaste panorama. Le moi tâche de maîtriser la nature pour assurer la satisfaction des besoins vitaux et sexuels. Mais il doit aussi dompter les pulsions et instaurer, au dedans de lui, des différenciations telles qu'elles dessinent, dans la ligne de 1923, un système complexe d'emprises internes. Emprise transformatrice du monde et emprise introjective qui appareille la psyché sont clairement dessinées. Mais FREUD ne donne pas le point de commutation entre les deux. Le pessimisme l'emporte et l'ombre de la pulsion de mort estompe le caractère fondateur de l'expérience de satisfaction et de ses traces mnésiques.

FREUD mentionne une dernière fois l'emprise en 1933 dans une lettre à A.EINSTEIN intitulée "Pourquoi la guerre". La correspondance date en réalité de l'année 1932.

A.EINSTEIN soumet à FREUD la question suivante (p. 203, trad. franç. 1985) : "Que peut-on faire pour détourner des hommes la fatalité de la guerre ?" FREUD, comme à l'accoutumée, n'est guère optimiste. Mais c'est moins l'argumentation freudienne qui retiendra notre attention que les quelques éléments directement ou indirectement associés à la question de l'emprise.

Celle-ci apparaît une fois dans la partie du texte où il développe le thème des deux pulsions fondamentales. La traduction française de 1985 donne "appropriation" à la place d'emprise mais le texte allemand contient le terme "Bemächtigungstrieb" (p. 210, nous corrigeons) :

"La pulsion amoureuse orientée sur des objets a besoin d'un certain apport de la pulsion d'emprise, si toutefois elle veut

s'emparer de son objet".

La pulsion d'emprise est placée au service de la satisfaction amoureuse. Mais FREUD précise que le succès de la "pulsion amoureuse" (si elle veut s'emparer de son objet) dépend de l'apport (des services auxiliaires) de l'emprise. Elle n'est pas pure manifestation de la pulsion de mort (p. 210) :

"Il semble qu'une pulsion d'une de ces deux sortes ne peut pour ainsi dire jamais s'exercer isolément ; elle est toujours liée, ou comme nous disons, alliée à une certaine quantité de l'autre partie, qui modifie son but ou qui seule permet, le cas échéant, sa réalisation".

Dans cette conception la pulsion d'emprise apparaît comme la **condition même de la satisfaction.**

Trente ans plus tôt, dans les Trois essais, FREUD précisait un élément qu'il semble laisser de côté (p. 105, trad. franç. 1987) :

"Lorsqu'on voit un enfant rassasié quitter le sein en se laissant choir en arrière et s'endormir, les joues rouges, avec un sourire bienheureux, on ne peut manquer de se dire que cette image reste le prototype de l'expression de la satisfaction sexuelle dans l'existence ultérieure".

Ce rappel met en lumière le fait que l'expérience de satisfaction met un terme provisoire non seulement à la pulsion sexuelle mais à l'activité de la pulsion d'emprise. Tout se passe comme si, une fois la satisfaction obtenue, la pulsion d'emprise cessait de s'exercer. Cette possibilité d'arrêt de l'emprise est un argument complémentaire en faveur de sa relative indépendance à l'égard de la pulsion de mort. Tout se passe comme si la pulsion d'emprise "normalement" exercée était potentiellement porteuse des traces de sa satisfaction antérieure qu'elle projette devant elle. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant.

Il n'y a aucune autre mention de l'emprise après 1932. Les "Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse" (1933) ne lui font pas référence.

Quelques indications peuvent toutefois être relevées dans cet ouvrage. Elles s'inscrivent toutes dans la lignée définie en 1920, 1923 et 1926 et n'apportent aucun changement notable.

FREUD reprend les conceptions de 1926 relatives à l'angoisse (p. 120, trad. franç. 1984) :

"Le danger de l'état d'impuissance à s'aider soi-même (hilflosigkeit) concorde avec le stade de l'immaturité du moi en son premier âge, le danger de la perte d'objet (perte d'amour) s'accorde au manque d'indépendance des premières années d'enfance, le danger de castration à la phase phallique".

Cette précision reprend les développements de 1926 sur l'angoisse et, implicitement, la question ouverte par "Le problème économique du masochisme" en 1924.

Quelques pages plus loin FREUD évoque la phase sadique anale (p. 133-134) :

"A un second stade ce sont les impulsions sadiques et anales qui se poussent au premier plan, en connexion certainement avec l'apparition des dents, le renforcement de la musculature et la maîtrise des fonctions sphinctériennes (...) Au premier (sous stade) ce sont les tendances destructives qui visent à anéantir et à perdre qui prédominent ; au stade ultérieur, les tendances amies de l'objet, qui visent à conserver et à posséder".

Cette description est proche de la présentation du stade anal dans "Pulsions et destins des pulsions" (1915). On retrouve l'apport des tendances destructives du tournant de 1920 mais on remarquera surtout que FREUD qualifie de tendances "amies" de l'objet, celles

qui visent la conservation et la possession. Il semble que FREUD désigne ici une emprise non destructive, inscrite dans la visée d'une possessivité bien tempérée et suffisamment érotisée.

Cette ligne est reprise, à peu près sans changement, dans "L'abrégé de psychanalyse" (1938) où il n'est pas non plus directement question de l'emprise. FREUD évoque la maîtrise que le moi exerce sur le ça dans la ligne des vues de 1923. Il énumère de façon concise les différentes fonctions du moi (p. 4, trad. franç. 1978) :

"Caractères principaux du moi : par suite des relations préétablies entre la perception sensorielle et l'action musculaire, le moi dispose du contrôle des mouvements volontaires. Il assure l'auto-conservation et, pour ce qui concerne l'extérieur, remplit sa tâche en apprenant à connaître les excitations, en accumulant (dans la mémoire) les expériences qu'elles lui fournissent, en évitant les excitations trop fortes (par la fuite), en s'accommodant des excitations modérées (par l'adaptation), enfin en arrivant à modifier, de façon appropriée et à son avantage, le monde extérieur (activité). Au dedans, il mène une action contre le ça en acquérant la maîtrise des exigences pulsionnelles et en décidant si celles-ci peuvent être satisfaites ou s'il convient de différer leur satisfaction jusqu'à un moment plus favorable ou encore s'il faut les étouffer tout à fait".

Cette citation résume les différents aspects que nous avons essayé de mettre en évidence tout au long de ce travail. L'emprise est connectée à une fonction adaptative. C'est par le contrôle de l'action musculaire, par l'appareil d'emprise, la fuite, l'adaptation et l'activité transformatrice que le moi assure les conditions de la satisfaction. FREUD précise dans la suite immédiate de ce texte, que le moi tend vers le plaisir.

Dans le chapitre consacré à la théorie des

pulsions il reprend le problème de l'intrication pulsionnelle (p. 8) :

"Dans les fonctions biologiques, les deux pulsions fondamentales sont antagonistes ou bien combinées. C'est ainsi que l'action de manger est une destruction de l'objet avec pour but final l'incorporation. Quant à l'acte sexuel, c'est une agression visant à accomplir l'union la plus intime".

Tout se passe comme si, après un périple de près de trente cinq ans, FREUD retrouvait dans ses travaux ultimes les premières avancées à l'égard de l'emprise. Certes, l'emprise n'est plus pensée de la même façon qu'en 1905. Elle a été, entretemps, connectée avec l'analité, pure expression de la pulsion de mort et fondement du masochisme projeté. Mais en dernière instance, identification primaire, emprise orale, et paradoxe de la destructivité encadrent la problématique de l'emprise.

Nous retrouvons dans ces lignes les problématiques initiales jamais clairement formulées par FREUD : le rapport entre emprise et objet maternel ; la connexion entre la pulsion d'emprise et les traces de la satisfaction.

III) Conclusion

Beaucoup d'interrogations subsistent au terme de cette étude. Essayons de synthétiser notre parcours.

FREUD introduit en 1905 deux notions complémentaires : l'appareil d'emprise et la pulsion d'emprise. L'appareil désigne un ensemble fonctionnel activement vectorisé en direction de l'objet. La pulsion d'emprise est

doublément présentée comme pulsion non sexuelle tardivement sexualisée et pulsion sexuelle partielle arrimée à l'objet.

La lecture du texte de 1905, compte non tenu des ajouts ultérieurs, amène à poser l'hypothèse, après FREUD, d'un processus d'anastomose. Cette anastomose concerne d'une part le courant non sexuel et le courant sexuel et d'autre part le courant partiel d'emblée objectalisé et le courant auto-érotique. L'appareil d'emprise favorise cette anastomose en acquérant une sorte de réflexivité : se tenir, se voir, se parler, se sentir.

Ces premières observations situent l'emprise dans le droit fil d'un instinct de cramponnement mais aussi comme vecteur de la satisfaction par "encadrement" de l'objet.

A partir de là nous avons suivi le développement des conceptions de FREUD jusqu'en 1915.

Dans les Trois essais l'emprise est connectée à la cruauté, au voir et au savoir. Nous considérons que ces pulsions dérivent en dernière instance de l'emprise "au sens large" (FREUD, 1913). Cette dernière est présentée indépendamment de l'analité comme un mode d'attachement cannibalique à l'objet primaire. Elle concourt à la constitution des autoérotismes (sugotement et agrippement).

FREUD présente l'emprise anale sous forme d'une poussée (1915). L'analité constitue en effet un moment carrefour dans la constitution d'un double mouvement interne et externe. La volupté est activement recherchée au dedans et l'emprise voluptueuse est orientée en direction de l'objet. L'organisation sadique anale permet au sujet de saisir le corps propre comme objet de satisfaction, réalisant ainsi l'anastomose des deux courants, partiel et autoérotique. Nous avons désigné ce moment comme "auto-emprise".

Au-delà, les textes de 1915 et 1917 permettent l'élaboration d'une première

hypothèse concernant le travail de l'emprise. L'emprise semble s'articuler autour d'une double butée en provenance de l'objet : butée de la satisfaction et butée du refus.

Nous essayons dans un premier temps d'avancer l'idée d'une connexion entre emprise et perte d'objet. Cette dernière réfère, en dernière instance ("Deuil et mélancolie", 1917) à la présence d'une part d'ombre, ou de perte "déjà là", qui sont au coeur de l'investissement même de l'objet.

"Au-delà du principe de plaisir" nous confronte à deux grands axes.

Le jeu de la bobine constitue l'illustration parfaite de la mise en travail de la pulsion d'emprise et de sa fonction d'appareillage psychique. La pulsion d'emprise s'ordonne en boucles élaboratives successives qui, à chaque niveau, nécessitent l'intervention d'un élément concret. Nous proposons l'hypothèse, accordée à l'étymologie du terme, d'une pulsion d'emprise se donnant à elle-même ses objets : elle apparaît ainsi de plein droit comme une "entreprise" psychique.

L'introduction du concept de pulsion de mort modifie toutefois radicalement ces conceptions.

Nous observons un processus qui se déroule en plusieurs temps.

L'importance de la pulsion d'emprise se voit d'abord diminuée. Elle dépend désormais de la pulsion de mort et se trouve secondarisée par rapport au sadisme.

Elle est au fondement du domptage et de la liaison des excitations, conditions nécessaires à l'établissement du principe de plaisir. Elle exprime un mode d'intrication pulsionnelle qui concède d'emblée une part au plaisir.

"Le moi et le ça" étaye l'hypothèse d'un appareillage psychique à partir de l'emprise. La

connexion entre identification et emprise est affirmée. FREUD ne modifie plus par la suite ses positions. Mais nous repérons, à l'abri du grand concept de pulsion de mort, la poursuite de thèmes envisagés dès 1905 : le lien d'emprise par identification et l'exercice d'emprise dans les autoérotismes. Nous sommes donc amené à dissocier emprise et pulsion de mort et à proposer l'hypothèse d'un lien étroit entre emprise et Eros. L'emprise apparaît comme une forme de plaisir parmi d'autres, susceptible de fusion, et au coeur du plaisir de fonctionnement du moi par le biais des phénomènes transitionnels.

Ces différents éléments relatifs au destin de l'emprise dans l'oeuvre de FREUD étayent les points de vue suivants :

- l'emprise est un écho du "big bang" psychique,
- elle est relative aux traces de satisfaction procurée par l'objet,
- elle est susceptible d'un certain travail,
- elle est une "entreprise" psychique.

Ces considérations permettent l'hypothèse d'un travail de l'emprise s'exerçant sur deux volets conjoints : emprise transformatrice et emprise introjective. FREUD ne donne pas d'indication explicite sur le point de commutation ou d'articulation entre ces deux volets. Il est toutefois possible de considérer, en appui sur la lecture de ces textes, que l'expérience de satisfaction détermine le destin de l'emprise.

Nous avons jusque là développé un certain nombre de conceptions qui ne prennent pas explicitement en compte la question du narcissisme. C'est à partir d'une réflexion globale des destins de l'emprise dans l'oeuvre de FREUD que la question du narcissisme peut être abordée. Nous développerons cette question

en tenant compte d'un texte implicitement consacré à l'échec du travail de l'emprise : le cas du président SCHREBER.

Nous allons maintenant aborder la double perspective du travail d'emprise en lien avec la double butée de l'objet.